

FOR2
CONCOURS

Les extraits des ouvrages cités sont reproduits en accord
avec les éditeur·ices et auteur·ices inscrit·es
au prix Hors Concours et aux clubs Hors Concours.

© Académie Hors Concours 2022
ISBN 978-2-9576103-2-7
ISSN 2553-2758

HORS CONCOURS

2022

LE PRIX DE L'ÉDITION QUI N'A PAS DE PRIX

ACADÉMIE HORS
CONCOURS

L'Académie Hors Concours s'implique dans la réflexion sur l'évolution de la langue et fait le choix, pour cette nouvelle édition, de l'écriture inclusive. Retrouvez notre charte sur www.hors-concours.fr

LE MOT DE LA PRÉSIDENTE

5

Une brèche temporelle, les pages qui se tournent, le rythme qui s'accélère et la gorge qui se noue d'émotion ; indépendante, la littérature part à la croisée des mondes et ouvre des champs insoupçonnés. Sauter avec l'équipage d'un paquebot en pleine mer, et éprouver sa propre vulnérabilité¹? Comprendre la guerre en Ukraine en suivant les personnages serbo-croates de *Demain la brume*²? Explorer le monde des vivant·es grâce à des mots livrés sur le papier, des lettres noires imprimées sur fond blanc ?

Science-fiction ou tour de magie, la littérature est si libre que certains voudraient l'interdire, la livrer à une chasse aux sorcières que l'on rêvait révolue. Rhizomique et hermaphrodite, elle se régénère grâce à des milliers d'auteur·ices, des centaines d'éditeur·ices, indépendant·es parce que libres, libres parce qu'indépendant·es, qui se battent livre après livre pour la diversité culturelle et littéraire, le droit de dire, d'imaginer, de penser.

Un combat mené au corps par les éditeur·ices indépendant·es, réunies depuis six ans par l'Académie Hors Concours, soucieuse de défendre la singularité et l'audace de leurs projets. Les libraires engagé·es, les bibliothécaires, les critiques littéraires, les acteur·ices du livre sensibles à un monde pluriel – vous donc, qui tenez cette sélection entre vos mains ! – plongent chaque année à la découverte des extraits proposés, parmi lesquels figurent déjà les grand·es auteur·ices de demain. Nous avons rencontré Timothée Demeillers avec *Jusqu'à la bête*, paru en 2017. Lauréat du prix Hors Concours 2021, il défend avec *Demain la brume* un texte d'une actualité brûlante, et offre ce que la littérature permet de mieux : donner par la fiction les clefs du monde contemporain.

1. Mariette Navarro, *Ultramarins*, éditions Quidam, mention du public Hors Concours 2021.
2. Timothée Demeillers, *Demain la brume*, éditions Asphalte, lauréat du prix Hors Concours 2021.

Qui sera le ou la prochain·e lauréat·e ?
À vous de nous le dire en lisant
les 40 extraits qui vont suivre, issus de
40 maisons d'édition indépendantes
que nous sommes ravi·es de vous faire
découvrir.

Il s'agit de chercher derrière les phrases le souffle, la narration, la structure, l'écriture qui vous interpellent et que vous souhaitez défendre. Rendez-vous ensuite sur notre site Internet pour voter avant le 30 septembre 2022 pour vos 5 auteur·ices favori·tes.

Les cinq journalistes membres de notre jury, Inès de La Motte Saint-Pierre (*La Grande Librairie*), Ilana Moryoussef (France Inter), David Medioni (*Ernest!*), Isabelle Motrot (*Causette*) et Stéphanie Khayat (*Télématin*) liront dans leur intégralité les livres que vous aurez sélectionnés, pour délibérer à huis clos et décerner le prix Hors Concours 2022. Vous aussi aurez la fabuleuse mission de lire ces livres pour désigner la mention du public. Verdicts fin novembre 2022 lors d'une grande cérémonie de remise du prix à la Maison de la Poésie à Paris – et en retransmission en direct dans le monde entier !

Si la lecture est une aventure individuelle, elle gagne à se doubler d'une pratique collective. Depuis cinq ans, l'Académie Hors Concours se concentre pour la deuxième partie de l'année (soit de novembre à mai) sur notre construction en tant que lecteur et lectrice. Critiquer un livre, c'est interroger le monde, en saisir la richesse et la complexité. Si nous apprenons à lire à l'école, qui apprend à critiquer et à défendre un livre ? Au lycée, à l'université, dans les librairies et les bibliothèques, avec ses collègues de bureau ou au sein de ses groupes d'amis·es,

les lecteur·ices peuvent désormais créer leur club Hors Concours pour approfondir collectivement leur manière d'appréhender les textes, de les comprendre, de les partager.

À partir de la même sélection et d'un guide de lecture que nous avons mûrement concocté, chaque Club expérimente – de manière joyeuse et bienveillante – des exercices de littérature comparée, des lectures par arpentage, des débats argumentés. Avec au mois de mai un heureux événement : la rencontre avec l'auteur·ice qui aura remporté leurs suffrages. Vous souhaitez tenter l'aventure ? Autoproclamez-vous maître·sse de cérémonie, réunissez quelques lecteur·ices et rendez-vous sur notre site pour l'inscription !

Nous pourrions en faire ensemble l'expérience : les livres modifient notre perception, la rendent multiple et communicable. Avant même l'arrivée du métavers, l'ère postindustrielle et la société de l'information laissent la place à une culture de l'interprétation et de l'imaginaire.

Lecteur·ices, nous vivons dans des mondes parallèles, souvent superposables, construits par la somme de nos souvenirs et de nos références littéraires : marcher dans la rue en pensant au dernier livre lu, converser avec des personnages de roman, partager des récits et un langage commun.

C'est ce voyage que nous vous invitons à entreprendre avec nous aujourd'hui : ouvrons grand nos espaces, vivons conjointement ici et ailleurs, faisons entrer la fiction dans notre quotidien pour vivre mille aventures et nous élancer dans une réalité hors du commun.

Bon été et bonne lecture !
Gaëlle Bohé

«INDÉPENDANT·ES
PARCE QUE LIBRES,

LIBRES PARCE
QU'INDÉPENDANT·ES»

- 5 **Le mot de la présidente**
- 13 **Timothée Demeillers**
lauréat 2021
- 17 **Le prix**
Hors Concours
- 18 **Programme**
Hors Concours
- 20 **Acteur·ices du livre**
- 22 **Académie**
des lecteur·ices
- 24 **Le jury 2022**
- 27 **Les clubs**
Hors Concours
- 28 **Programme des**
clubs Hors Concours
- 29 **Les Clubs présents**
en 2021-2022
- 30 **Coup de cœur**
des clubs Hors Concours
2021-2022
- 31 **Les Clubs ont aimé**
- 33 **Sélection 2022**
- 35 **Anacharsis**
Frédéric Sounac
Histoire navrante de la
mission Mouc-Marc
- 39 **Antidata**
Philippe Hebrard
Love parade
- 43 **L'Antilope**
Paule Darmon
Robert De Niro, le Mossad
et moi
- 47 **Astrid Franchet**
Jérôme Hohl
Sherlock Holmes et l'affaire
des noyades bleues
- 51 **L'Atelier contemporain**
Karine Miermont
Vies de forêt
- 55 **L'Atteinte**
Anton Beraber
Celles d'Hébert
- 59 **Au vent des îles**
Jacques-Olivier Trompas
Gugubarra
- 63 **Avallon**
Cécile et Julie Gaillard
Une piscine à Jalalabad
- 67 **La Baconnière**
Pierrine Poget
Warda s'en va –
Carnets du Caire
- 71 **Bouclard**
Fabrice Chillet
Pyrate
- 75 **Chèvre-feuille étoilée**
Alexa Faucher
Puisqu'on a marché
sur la Lune
- 79 **La Contre Allée**
Guillaume Aubin
L'Arbre de colère

- 83 **Cours toujours**
Fanny Chiarello
*Terrils tout
partout*
- 87 **Les Défricheurs**
Laurent LD Bonnet
Le Dernier Ulysse
- 91 **Dernier Télégramme**
Julien Boutonnier
Les os rêvent
- 95 **Dynastes**
Anne-Rebecca Willing
*Faut-il éteindre
les néons*
- 99 **L'Échappée belle**
Christian Trabut
Le Virus de la vie
- 103 **Esperluète**
Veronika Mabardi
*Sauvage est celui
qui se sauve*
- 107 **Fatrasies**
Maxime Koulitz Thomas
Paradis
- 111 **Gorge bleue**
Madeleine Roy
Entre
- 115 **Hélice Hélas**
Nétonon Noël Ndjékéry
*Il n'y a pas d'arc-en-ciel
au Paradis*
- 119 **Éditions HSN**
Yann Bécu
L'Effet coccinelle
- 123 **In Octavo**
Benoît Chavaneau
La Médée
- 127 **Intervalles**
Baptiste Ledan
La Vie suspendue
- 131 **Jacques Flament**
Patricia Martel
*Tant qu'il y aura
des vaches*
- 135 **Le Jasmin**
Jackie Macri
*Une histoire
calabraise*
- 139 **Le Lamantin**
Philippe Barth
Échappée
- 143 **Médiapop**
Catherine Humbert
*En attendant
l'an 2000*
- 147 **Le Mot et le reste**
Simon Parcot
*Le bord du monde
est vertical*
- 151 **Naima**
Agnès Rosse
Le Zoo vidé
- 155 **L'Onde Théâtrale**
Géraldine Serbourdin
Blue Monday toute l'année
- 159 **Pan**
Anne-Sophie Plaisant
Faire taire un Romain

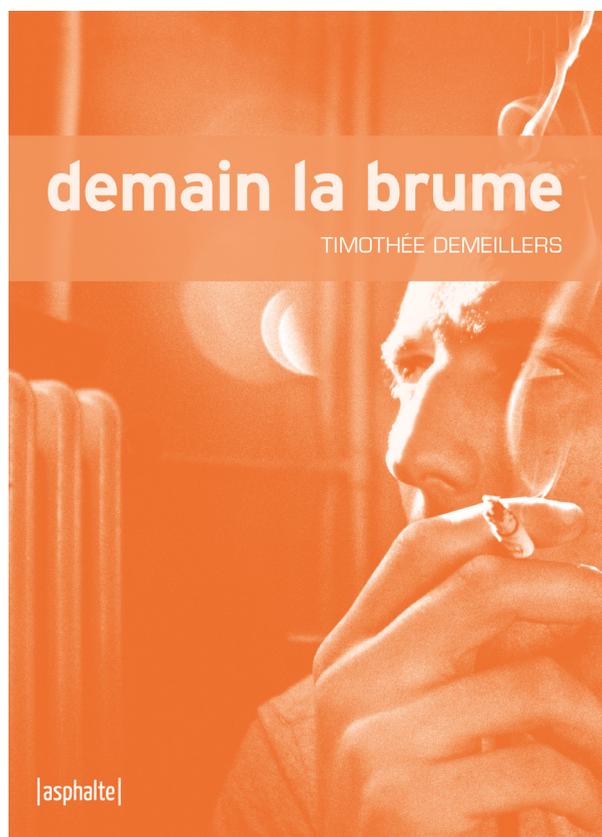
- 163 **Le Panseur**
Anouk Lejczyk
Felis Silvestris
- 167 **Poesis**
Carles Diaz
L'Arbre face au monde
– *Vies et destin de*
Carl Alexander
Simon
- 171 **Sans crispation**
Olga Voscannelli
L'Ulysse
- 175 **Sans escale**
Anna Jouy
Filière de femmes
- 179 **Scenent**
Magali Brieussel
Lisez-moi!
- 183 **Signes et balises**
Julien Dieudonné
L'Ami d'enfance
- 187 **TohuBohu**
Cathy Borie
Ana
- 191 **Vanloo**
Élodie Issartel
Out of the blue
- 195 **Index des auteur·ices**
196 **Distribution**
198 **Remerciements**
203 **Colophon**
204 **Partenaires**

TIMOTHÉE DEMEILLERS

lauréat du prix
Hors Concours 2021

PRIX HORS CONCOURS

2022



« Figer la position du bourreau, cela revient à dire qu'il est intégralement, fondamentalement et éternellement mauvais. » Timothée Demeillers

Rencontre avec Timothée Demeillers

par Anna Laillet, coordinatrice du prix Hors Concours

AL *Demain la brume* s'attache aux trajectoires croisées de jeunes personnages qui vivent les prémices de la guerre en Yougoslavie. Est-ce la construction du conflit qui t'intéresse particulièrement ?

TD À partir du moment où la guerre explose, on se retrouve au cœur du conflit. En terme de narration, ce qui s'y déroule est finalement – et c'est horrible – assez pauvre. Il reste les bombardements, les civils terrés dans des caves, la faim, la soif. Mais ce qu'on a besoin de

comprendre, c'est : comment on en est arrivé là ? Comment des personnes peuvent envoyer des bombes ou se battre contre leurs anciens amis ou voisins ? Et ce qui peut se passer après : est-il possible de tisser de nouveau des liens entre des communautés qui ont été si violemment ennemies ? Ou la situation ne peut-elle que s'aggraver ? L'idée de *Demain la brume* était de s'attacher à ces semaines, ces mois qui ont précédé la guerre en ex-Yougoslavie, de faire sentir le poison nationaliste qui venait des hautes sphères de la société et la façon dont il modifiait la vie et la vision des Serbes comme des Croates. C'est une situation qui arrive beaucoup plus rapidement qu'on ne l'imagine : durant mes recherches pour ce livre, j'ai parlé avec des gens qui étaient persuadés, encore à la veille du conflit, que la guerre était impossible.

AL Choisir un camp, c'est adhérer à des valeurs, adopter une rhétorique commune qui permet de créer un sentiment d'appartenance. Comme Damir, tu ne choisis pas ton camp, tu refuses la binarité...

TD La guerre rend tout noir et blanc, elle annihile la possibilité d'adopter une position intermédiaire. Figé la position du bourreau, cela revient à dire qu'il est intégralement, fondamentalement et éternellement mauvais.

J'ai voulu montrer les mécanismes et les étapes qui, d'un côté ou de l'autre, font que les habitants s'engagent pour des raisons concrètes qui leur paraissent légitimes. Je crois que ça commence avec des discours incendiaires qui viennent des dirigeants, figeant l'adversaire dans sa position d'ennemi et le réduisant à quelque chose d'inhumain. Pendant le conflit au Rwanda les Tutsis étaient appelés les « cancrelats », dans les guerres des Balkans les Serbes étaient nommés les « tchetniks » et les Croates les « oustachis », et aujourd'hui Poutine désigne les Ukrainiens comme les « nazis ». Cette rhétorique peut cautionner des politiques d'extermination ; linguistiquement, l'ennemi n'est plus humain. Le langage devient une arme au service de ces idéologies nationalistes. Il y a une quantité de processus mis en place : une réécriture de l'histoire, un angle biaisé qui présente l'adversaire comme un ennemi historique et éternel... Plus la situation devient violente, plus le langage devient violent, c'est un cercle vicieux.

AL Le conflit est-il toujours présent dans les esprits ?

TD Les plaies n'ont jamais totalement cicatrisé et l'image de la guerre est toujours vivace trente ans

après. Il n'y a jamais eu de politique d'apaisement, d'écriture commune de cette histoire. Il demeure toujours deux versions antagonistes qui s'affrontent, enseignées à des jeunes qui, bien que n'ayant pas connu le conflit, peuvent être plus radicalement opposés à la nation voisine que la génération de leurs parents. Ceux-ci, même s'ils ont vécu la guerre, conservent aussi le souvenir d'une époque où l'on pouvait vivre ensemble. Les stigmates de ces conflits peuvent ainsi être instrumentalisés facilement par les politiques. Les Croates se voient comme les héros et les martyrs du conflit contre l'agresseur serbe, tandis que les Serbes se sentent persécutés par l'Histoire et les grandes nations. Dans les Balkans, encore aujourd'hui, c'est une discussion qui revient systématiquement, toujours accompagnée de rancœur et de colère, instrumentalisée et entretenue par les élites en place.

AL Il y a aujourd'hui et depuis quelques années une montée des nationalismes en Europe, dans un mouvement généralisé et inquiétant...

TD Tout à fait. Il y a une redistribution des cartes politiques avec l'effacement des partis traditionnels au profit de grands mouvements progressistes et libéraux, qui se retrouvent face

à des mouvements populistes. La crise économique qui touche l'Europe depuis plusieurs années facilite la montée des populismes, nazismes, fascismes et tous ces mots en -isme. Ces mouvements-là émergent pas si tout va bien ; c'est quand ça va mal qu'il faut trouver un bouc émissaire, quelqu'un à blâmer. C'était le cas en Yougoslavie : la deuxième moitié des années 1980 a connu une grosse crise économique, qui a été l'un des principaux déclencheurs de ces mouvements nationalistes.

AL Dans ton récit, le personnage de Pierre-Yves est inspiré d'une personne réelle, Jean-Michel Nicollier. Comment écrit-on ce type de personnage sans le dénaturer ?

TD Quand je travaillais à Vukovar et que j'ai dit que je venais de France, d'anciens combattants croates m'ont répondu : « Les Français, on sait que vous étiez pro-Serbes. Il n'y a qu'un seul Français qui compte pour nous, c'est Jean-Michel. »

En effectuant des recherches, j'ai découvert qu'il y avait un pont Jean-Michel-Nicollier, qu'une statue avait été érigée à son effigie. J'ai fini par tomber sur un reportage d'*Envoyé spécial* diffusé en novembre 1991 où on voit ce type qui a l'air super sympa, un jour avant sa mort, dans un hôpital lors de la chute de Vukovar. Il a quelque chose d'un grand gamin très touchant. Qu'est-ce qu'il faisait là ? Cette figure m'a fasciné, je lui trouvais une envergure romanesque dont j'ai voulu m'emparer. J'ai décidé de m'inspirer de sa trajectoire pour en faire un personnage de fiction qui me permette d'aborder la situation en Croatie.

AL Katia et Pierre-Yves viennent de Nevers, une ville amollie et ennuyeuse dont ils veulent s'extirper. Cette envie de mouvement naît-elle de la léthargie de la ville ?

TD Je n'ai pas fixé les raisons du départ de Pierre-Yves, je ne les connais pas vraiment. Mais j'ai des faisceaux d'indices concernant Jean-Michel : la milice dans laquelle il s'est engagé, les personnes qu'il a côtoyées, ses anciens amis

et son frère sont des gens qui se positionnent à l'extrême droite. L'affiliation à ce type d'idéologie était une des raisons qui poussait les gens à partir. Le récit de sa mère, une femme très touchante engagée à gauche, le décrit plutôt comme un romantique qui n'a pas supporté de voir à la télé les malheurs du peuple croate. Beaucoup de

combattants volontaires en Croatie m'ont parlé d'une autre raison qui les avait poussés à partir : la peine de cœur. La marche vers la guerre développe la vision romantique d'un suicide amoureux, dans un mouvement sacrificiel : c'est cette idée du martyr qui va éponger sa peine sur les champs de bataille. Je n'ai donc pas voulu donner de réponse, parce que je ne la connais pas, mais aussi parce que les êtres sont plus complexes que ce qu'on imagine.

AL Lorsqu'un reporter vient l'interviewer à Vukovar, Pierre-Yves dit que tous ceux qui sont là ont fui quelque chose...

TD Je pense qu'il y a vraiment un aspect héroïque. On part parce qu'on est insatisfait de sa vie, par manque de sens. C'est le début de cette époque postmoderne et de son désenchantement généralisé. On vient d'assister à la chute de l'Union soviétique, de l'idéologie communiste et d'une certaine représentation du monde ; c'est le triomphe du capitalisme. On parle même de la fin de l'Histoire ! En contrepoint naît un désenchantement, une absence de causes pour lesquelles s'engager. Quand se produit un séisme comme une guerre, c'est l'occasion de s'engager pour quelque chose qui semble radical et qui redonne du sens à une vie, pour une jeunesse qui n'a pas eu, contrairement aux jeunes des années précédentes, de combat à rejoindre. Pierre-Yves est un personnage fondamentalement romantique. On a beaucoup parlé de ces jeunes partis en Syrie, uniquement sous le prisme du djihadisme. Je pense qu'il y a une forme commune d'engagement née d'un désœuvrement chez ces jeunes qui s'engagent pour une cause qui leur semble extrêmement romantique.

AL Ils se créent leur propre mythe ?

TD Pierre-Yves s'est inventé sa propre légende, mais ces histoires deviennent internationales. Lorsque éclate la guerre dans les Balkans, des journalistes suivent l'actualité au quotidien et racontent les souffrances du peuple croate dans un déferlement d'informations sensationnalistes. Le parallèle avec l'Ukraine peut être établi : il y a eu une telle pression émotionnelle que ce conflit semble nous appartenir, à nous aussi. Partir là-bas, c'est écrire son propre destin mais c'est aussi une réaction face à un conflit qui, quelque part, est un peu le nôtre. Cela va au-delà de l'Ukraine et de la Russie, c'est civilisationnel, comme à l'époque ce conflit entre Serbes et Croates. Le récit médiatique, par la façon qu'il a de simplifier, de réduire le conflit à des « bons » et des « méchants », crée la possibilité d'un engagement entier et fondamental.

AL Et puis il y a le personnage de Damir, qui est un élogé de la vulnérabilité...

TD Damir revendique d'abord sa neutralité, mais devant les injonctions à prendre position, sa parole se transforme, devient incertaine voire effacée. Il ne rallie cependant aucun camp, et le seul choix qu'il fait est celui de partir, son discours n'étant plus tenable dans un tel moment de ferveur patriotique : on est vu comme un ennemi de toutes parts. Damir est symptomatique, il représente toute une catégorie de personnes qui n'ont plus droit à la parole, plus voix au chapitre, et qui sont très vite taxées de faiblesse, d'antipatriotisme ou de trahison. Le silence est la seule réponse qui leur reste.



LE PRIX

17

HORS CONCOURS

Il reste tant d'espaces à inventer !
Des espaces mystérieux et peut-être un peu magiques, découverts pour la première ou pour la millième fois. Dans ces pages se déploie une littérature indépendante, des textes qui attendent d'être habités. À vous de les faire vibrer.

PROGRAMME HORS CONCOURS

Jun 2022

Parution de la Bibliothèque Hors Concours

Les professionnel·les du livre et l'Académie des lecteur·ices s'inscrivent en ligne, reçoivent la Bibliothèque Hors Concours et découvrent la sélection 2022. Ils et elles choisissent leurs 5 titres favoris parmi les 40 extraits présentés.

Oct. 2022

Annnonce des finalistes

Un jury composé de 5 journalistes lit les œuvres complètes et désigne, lors d'une délibération à huis clos, l'auteur·ice lauréat·e. Les professionnel·les du livre et l'Académie des lecteur·ices découvrent également les 5 titres et attribuent une mention spéciale à leur livre favori.

Nov. 2022

Cérémonie de remise du prix

Le jury et l'Académie Hors Concours remettent le prix Hors Concours 2022 à leur lauréat·e à la Maison de la Poésie à Paris, en présence de la presse, des éditeur·ices, des auteur·ices, des acteur·ices du livre et des lecteur·ices.

« Il me plaît à penser que le travail des éditeurs indépendants sort des sentiers battus, laissant une plus grande place à la créativité, à oser, jusqu'à parfois être sur des lignes de crête. »

Claire Delbard,
Académie des lecteur·ices

« Il en faut 5... J'aurais pu en choisir 11 !
Un florilège de textes engagés, vifs, poétiques, ludiques, humoristiques, expérimentaux qui font vibrer nos sensibilités ancrées dans le réel, l'imaginaire et l'espoir... dans le vivant ! »

Dominique Lafarge,
Académie des lecteur·ices

« Fluide, maîtrisé et totalement addictif. Des coups de cœurs et surtout de très belles rencontres. »

Benoît Lacoste,
Académie des lecteur·ices

ACTEUR·ICES DU LIVRE

Ici – nous pouvons en témoigner –,
les énergies déployées par celles et
ceux qui forment la chaîne
du livre sont créatives, résilientes
et au moins aussi flamboyantes que
la couleur (pétard !) de cette année.

Premier·es acteur·ices inscrit·es

21

Claire Delbard

Éditrice à l'Atelier des Noyers
à Perrigny-lès-Dijon

Vincent Guibert

Consultant en organisation média
à Paris

Linda Fardon

Chargée d'action culturelle
à Bibliocité Paris

Véronique Liehr

Bibliothécaire de l'ancien
presbytère route de Conat
à Ria-Sirach

Jennifer Wepierre

Biographe à Lopérec

Joëlle Buch

Bibliothécaire à la Bibliothèque
d'Alsace

Amal Bakkar

Auteur du livre *Les Perles de Tao*
à Paris

Gwénaëlle Bourriaud

Bibliothécaire à la Médiathèque
Marc-Bernard à Nîmes

Magali Bertrand

Bibliothécaire à la Bibliothèque
de Cronembourg à Strasbourg

Sarah Gastel

Libraire à la Librairie Terre des Livres
à Lyon

Coline Rouge

Éditrice et correctrice freelance

Marie-Pierre Gaussen

Bibliothécaire à la Médiathèque
Marc-Bernard à Nîmes

Yves Mabon

Blogueur littéraire
à Vertou

Chantal Yvenou

Bibliothécaire à la Domathèque
de Domagné

Nelly Topscher

Conseillère et agente littéraire
à Magny-les-Hameaux

Émilie Berto

Libraire à la Librairie Pantagruel
à Marseille

Agathe Freyburger

Libraire à la Librairie Gutenberg
à Strasbourg

Françoise Laot

Libraire à la Librairie Gutenberg
à Strasbourg

Clémentine Richard

Libraire à la Librairie Durance
à Rezé

Agnès Kandel

Bibliothécaire à la Bibliothèque d'Alsace
à Truchtersheim

ACADÉMIE DES LECTEUR·ICES

Ces lectrices et ces lecteurs n'ont pas le même âge, vivent loin les un·es des autres, ne se connaissent pas et ne se connaîtront peut-être jamais. Et pourtant, c'est dans la suspension d'un instant commun, dans l'inspiration d'un même souffle retenu, que chacun·e fait taire son incrédulité et accepte, dans un seul élan, de croire à la fiction.

Premières lectrices inscrites

23

Camille Berthelot-Jochaud du Plessix
Paris

Agnès Leroux
Schaarbeek, Bruxelles

Sarah Babut
Bagnolet

Annette Louat
Bourges

Annie-France Belaval
Lambersart

Guillemette Laferrer
Oullins

Amélie Viguier
Grenoble

Léa Tripier
Rambouillet

Lucas Gruez
Jausiers

Benoît Lacoste
Bordeaux

Martine Galati
Bourg-lès-Valence

Agathe Bertrand
Troyes

Maya Morando
Argenteuil

Charlotte Gauthier
Montigny

LE JURY 2022

Dans l'atmosphère chaleureuse du huis clos, les cinq journalistes du jury affûtent leurs mots et avancent leurs idées. Le joyeux combat révèle leur volonté toujours réitérée de défendre la plume et le verbe, cette faculté inhérente aux auteurs et aux autrices : partager des histoires.

Stéphanie Khayat

Journaliste
à *Télématin*,
France 2

David Medioni

Rédacteur en chef
d'Ernest !

Inès de La Motte Saint-Pierre

Journaliste
pour *La Grande Librairie*,
France 5

Ilana Moryoussef

Responsable littérature
au service culture de la rédaction
de France Inter

Isabelle Motrot

Directrice de la rédaction
du magazine *Causette*



LES CLUBS

27

HORS CONCOURS

Entre ami·es, en bibliothèque, en librairie, à la fac ou au lycée, en France comme à l'international, les Clubs (ré)inventent leur manière d'être et créent des lecteur·ices confiant·es dans leur capacité de jugement. L'édition indépendante, pour se développer, a besoin d'un lectorat curieux, audacieux et de qualité.

PROGRAMME

2022-2023

Clubs Hors Concours

Été

Les maître·sses de cérémonie créent leur club Hors Concours et réunissent leurs lecteur·ices participant·es. Rendez-vous dès juin sur le site [horsconcours.fr/participez!](https://horsconcours.fr/participez/)

Automne

Littérature comparée

Chaque Club découvre les 40 extraits de la Bibliothèque. Grâce à des exercices de littérature comparée, les lecteur·ices choisissent individuellement leurs 5 extraits favoris. Les titres qui ont la faveur des clubs Hors Concours sont annoncés avant Noël.

Hiver

Argumentation

Chaque lecteurice se plonge dans ces 5 livres et publie une critique sur le réseau social de lecteur·ices Babelio. Un débat est organisé au sein du Club : chacun·e présente et défend publiquement son titre favori. Il s'agit de se mettre d'accord ! Il y aura un seul choix par Club. L'Académie Hors Concours annonce le coup de cœur en mai 2023.

Printemps

Atelier littéraire

Les auteur·ices et éditeur·ices viennent à la rencontre des Clubs dans la librairie ou bibliothèque partenaire, pour un échange passionné autour de la littérature.

Les Clubs présents en 2021-2022

29

**Les élèves de DUT 1^{re} année
de la classe de Bénédicte Crubellier**
de l'IUT B Info Com de Tourcoing (59)

**Les participant-es du cercle de lecture
Les Millefeuilles de Delphine Depuis**
de la Médiathèque de Vert-le-Grand (91)

**Les élèves de seconde
de Didier Hontabat**
du lycée international des Pontonniers
de Strasbourg (67)

**Les participant-es du cercle de lecture
de Jennifer Hendrycks**
de la Bibliothèque de Capestang (34)

**Les élèves de première générale
de Maud Lacère**
du lycée Maurice-Genevoix de
Bressuire (79)

**Les participant-es du cercle de lecture
L'élégance des livres d'Evlyne Léraut**
de la Librairie de l'Espace culturel de
Condac (16)

**Les participant-es du cercle de lecture
de Marie Marchal**
de la Librairie Gutenberg de
Strasbourg (67)

Les élèves du CDI de Christine Roperio
du collège Émile-Zola de Prahecq (79)

**Les participant-es du cercle de lecture
Le Comptoir Chili de Maryline Noël**
de la Librairie de Santiago (Chili)

**Les étudiant-es de la classe de Svetlana
Mikhaylova de l'Institut des langues
étrangères**
de l'université pédagogique municipale
de Moscou (Russie)

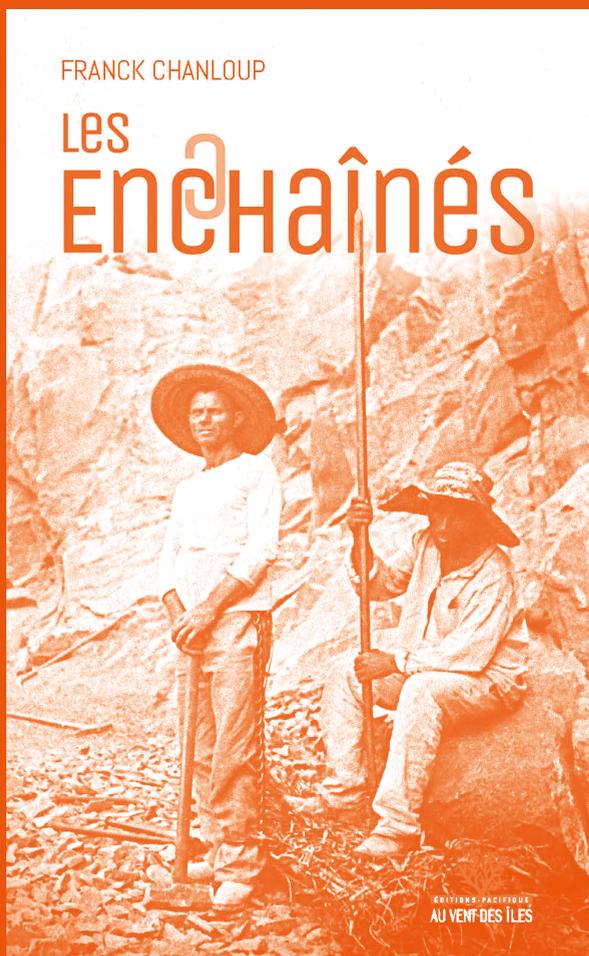
**Les participant-es du cercle
de lecture de Cécile Reyes**
de l'Alliance française de Sydney
(Australie)

Les élèves de Christine Sarafaly
du collège épiscopal Saint-Étienne
de Strasbourg (67)

Le coup de cœur des clubs Hors Concours revient à *Les Enchaînés*, de Franck Chanloup, publié aux éditions Au vent des îles.

CLUBS HORS CONCOURS

SAISON 2021 - 2022



1868, Sarthe. Victor, cadet d'une famille de petits brigands, se voit contraint d'endosser le meurtre commis par son frère. À 16 ans, il est incarcéré au Mans puis au bagné de Toulon. C'est alors qu'il rencontre Léopold Lebeau, un prisonnier communal idéaliste et indomptable.

Les lecteur·ices des clubs Hors Concours ont aimé :

« Véritable coup de cœur de toute la classe !
Le mélange enquête policière et fantastique
garde le suspense jusqu'à la fin. »
Club Hors Concours de Christine Sarafaly

« Le style d'écriture, la compréhension
du texte mais aussi le sujet de ce livre
sont pour moi une source d'évasion. »
Bertrand Mathis
(**Club du lycée Maurice-Genevoix**)

« Nous avons apprécié le réalisme de l'œuvre qui
pousse l'expérience des bagnes comme un
voyage immersif et sensoriel : nous avons perçu
les odeurs, la douleur, les images. »
Club Hors Concours de Maud Lacère

« J'ai eu plusieurs coups de cœur qui
m'ont donné envie de lire les livres en
entier : j'ai particulièrement apprécié les
thèmes et les styles d'écriture. »
**Lisa Gaire (Club du lycée international
des Pontonniers)**



SÉLECTION 2022

Histoire navrante de la mission Mouc-Marc

par Frédéric Sounac



ANACHARSIS

LE LIVRE

La musique adoucit les mœurs. Firmin Falaise, diplomate mélomane, en est convaincu. Aux abords de l'année 1900, le ministère l'autorise à organiser une expédition à destination du fin fond du Dahomey, afin d'aller civiliser les jeunes garçons en leur apprenant à jouer Haydn, Bach ou Beethoven.

LA MAISON D'ÉDITION

Les éditions Anacharsis publient de la littérature ancienne, des récits authentiques ou étranges, mais aussi des essais en sciences humaines ainsi que de la littérature contemporaine. Leurs publications tentent d'explorer des horizons méconnus ou mésestimés de la pensée et de l'écriture.

L'AUTEUR

Frédéric Sounac est professeur de littérature comparée à Toulouse et musicien. Touche-à-tout, il navigue du romantisme allemand à la littérature policière en passant par Bach et la pop culture. *Histoire navrante de la mission Mouc-Marc* est son troisième roman.

Parution mars 2022
96 pages - 14 euros
ISBN : 9791027904303

Les éditions Anacharsis
sont diffusées et distribuées par
Harmonia Mundi.

Charles-Henri Lavielle
43, rue de Bayard 31000 Toulouse
anacharis.ed@wanadoo.fr

Malgré l'interdiction de Mouc-Marc, le commandant de l'expédition, Firmin Falaise s'aventure aux abords du village de ses élèves.

EXTRAIT

PRIX HORS CONCOURS

2022

Tous les soirs ou presque, il regardait partir ses petits violoncellistes avec appréhension : reviendraient-ils le lendemain, ou seraient-ils happés par la force et les exigences de leur vie, dont lui ne pouvait rien savoir ? Il n'osait les presser de questions, mais rêvait parfois de les raccompagner chez eux et de rencontrer leurs familles, de suivre des gestes, des odeurs qui l'attiraient. Il avait un élève, prénommé Issa, qui s'était véritablement pris de passion pour la musique, et s'était emparé de son instrument avec une facilité déconcertante. Se rapprocher de lui serait aisé et peut-être accepterait-il, ainsi, de l'initier à son monde... La chose, il le savait, était formellement déconseillée : son ignorance pouvait lui faire commettre de terribles impairs, et que se passerait-il s'il lui arrivait malheur dans le labyrinthe de cubes de pisé, de venelles, d'impasses et de murailles qui constituait le bourg ? Les quelques mots de Haoussa qu'il avait assimilés ne lui seraient d'aucun secours, et il ne savait strictement rien des langues Tem, Yom ou Baatonum également parlées dans la région, entre lesquelles les enfants, eux, alternaient avec une incroyable virtuosité.

Bien qu'avec prudence, il avait cependant repris ses explorations, sans manquer de consigner ses remarques dans un carnet qui ne quittait pas la poche pectorale de sa vareuse. En veillant à demeurer à l'écart, il s'était plusieurs fois aventuré en direction des baraques de pêcheurs pour observer le départ des pirogues sur les eaux souvent troubles. La vitesse du halage était spectaculaire ; des chants de travail s'élevaient çà et là, comme amplifiés par la rumeur du Niger d'où s'élevaient, aussi, de véritables cris. Ainsi c'était là le *Nigris* ou *Fluvium Niger*, le fleuve noir, ou « fleuve des Noirs », bien que Falaise, qui n'était pas philologue, soupçonnât la nature fantaisiste de ces étymologies. Il avait tant souhaité le voir, après avoir lu dans le vieux Plin que ce puissant cours d'eau, mystérieusement relié au Nil des pharaons, surgissait des ténèbres élémentaires pour marquer la limite de l'Éthiopie, le pays des Nigrites ! Firmin aimait cette poésie géographique, il en goûtait les termes et la profonde fausseté comme il eût voulu goûter la vie d'un peuple avec lequel il désespérait de ne rien pouvoir partager, ou si peu. Profitant de la compagnie de quelques soldats en route pour Malanville, il était allé voir les grandes termitières situées en bordure d'un village, non sans observer, avec moins de discrétion qu'il ne l'eût souhaité, les femmes affairées à la cuisine. Elles l'avaient bien sûr immédiatement repéré, mais restaient imperturbables ; grâce à leurs gestes sans heurts, qui faisaient tout de même tinter leurs anneaux de chevilles, elles tranchaient de grands tubercules qu'elles mélangeaient, avec un alliage d'épices, au ragoût de poule. Le manioc, cette saleté pompant toute l'énergie du sol, envahissait l'Afrique, mais on le transformait en pains nourrissants, bien fades

toutefois au regard des bananes-cochon qui constituaient, encore vertes, un légume délicieux.

Un soir, envoyant les précautions au diable, Firmin Falaise se hasarda à la lisière du bourg, où l'extrémité de plusieurs ruelles formait une place dont il lui serait aisé, au besoin, de s'extraire rapidement. Comme souvent, les odeurs l'avaient attiré : de la viande de brousse grillait, à l'occasion d'une célébration dont bien sûr il ignorait la nature, et bientôt les familles commencèrent à affluer, engagées dans des discussions où surnageaient, de temps en temps, quelques phrases en français. Aux premières danses, il s'assit sans mot dire dans la poussière et ferma les yeux pour s'imprégner de la joie ambiante. Quand il les rouvrit, il trouva devant lui une écuelle remplie d'un liquide clair, qui lui sembla parfumé au gingembre et parsemé de morceaux d'écorce brune. Intrus il demeurerait, mais des sourires d'enfants lui apprirent qu'il était accepté ; sans en demander davantage, il prit plusieurs gorgées du breuvage au premier abord un peu aigre, mais bientôt si agréable que toute inquiétude disparut. Il s'abandonna à la musique. Les pieds frappant le sol transformaient la pulsation en coups qui faisaient vibrer ses flancs ; au bout de quelques minutes, une bouffée de chaleur lui monta au visage, et son cœur se mit à cogner dans sa poitrine. L'excitation lui fit un peu peur, mais décupla aussi ses facultés perceptives, et soudain le musicien en lui perçut la complexité des rythmes soutenant l'énergie inépuisable de la danse. Il ne parvenait pas à comprendre cette mesure inouïe, toujours cohérente bien que mobile, comme si de nouvelles valeurs étaient sans cesse ajoutées ou que les rythmes s'y contrariaient avec une étrange justesse. Fasciné, il regarda le groupe de percussionnistes et distingua, avec une précision extraordinaire, des doigts effilés qui crépitaient sur une calebasse. Il vit ensuite, le poignet, la main, le bras, puis le visage joyeux mais concentré de son élève Issa. Il voulut lui faire un petit signe, mais son bras retomba vers l'écuelle à nouveau remplie, qu'il porta à ses lèvres avec fierté et précaution. Il ne voulait pas perdre une goutte du breuvage bienfaisant, mais se sentait surtout honoré d'avoir été resservi, comme s'il eût tout naturellement fait partie de la fête. Célébraient-on un mariage, une naissance ? Cela n'importait guère puisque cette joie aux racines pour lui inintelligibles le gagnait de seconde en seconde et qu'il sentait son buste osciller sous la cadence, les yeux perdus dans un fouillis de cuisses et de genoux bondissants. Une délicieuse torpeur l'envahit alors même que le rythme de la danse, autour de lui, semblait pris d'une accélération irrépressible, comme une tarentelle inouïe et sans bornes concevables. Sa nuque brûlait. Malgré le fumet alléchant des plats que l'on commençait à partager, il ne ressentait pas la faim, porté par un cotonneux bien-être dont il devinait qu'il altérerait sa notion du temps, mais que pour rien au monde il n'aurait voulu voir cesser. Il ne bougeait qu'à peine, mais les corps en fusion le soulevaient de même que certains métaux, avait-il lu, projetaient autour d'eux d'invisibles radiations. La fontaine et la musique ne tarissaient pas ; ses cheveux commençaient à crépiter mais il savait qu'au fond il n'était venu que pour de tels moments.

L'instant qu'il vivait, quels que fussent sa durée et son sens, rachetait la banalité et les compromis de sa vie passée, et il devinait qu'il persisterait en lui, tel un triomphe sans nom, jusqu'au dernier vacillement de la chandelle. Un soupir d'aise lui échappa tandis que des étincelles jaillissaient entre ses dents ; il but encore, chercha du regard son élève dont il crut voir le cou dépasser d'un manche de violoncelle, mais la chaleur et le tournoiement s'accrochèrent, la musique déferla en lui et il se mit à haleter, son épine dorsale se désaxa, ses tétons saillaient terriblement, la lactation commençait... Il était indiciblement heureux, puis sentit qu'une paire de mains se logeait sous ses aisselles, l'endroit le plus sensible de son corps, et tenta vainement de réagir. Il perdit connaissance.

Love parade

par Philippe Hebrard



ANTIDATA

LE LIVRE

Plus qu'une galerie de portraits féminins, *Love parade* est le récit de dix-sept rencontres, qui sont autant de moments de grâce ou d'incompréhension, de drôlerie ou de stupéfaction. Dix-sept miniatures enluminées qui explorent les rapports amoureux entre un homme et des femmes.

LA MAISON D'ÉDITION

Les éditions Antidata publient des nouvelles et autres textes de fiction courts depuis 2004.

L'AUTEUR

Philippe Hebrard est producteur de musique, auteur de chansons. Il a été dans d'autres vies urbaniste et maître nageur. *Love parade* est son premier livre.

Parution février 2021
106 pages - 10 euros
ISBN : 9782919285280

Les éditions Antidata sont diffusées
et distribuées par Amalia Diffusion.

Olivier Salaün
11, rue des Frères-d'Astier-de-La-Vigierie
75013 Paris
editionsantidata@gmail.com

Ce texte est l'un des dix-sept courts récits du recueil.

Guadalupe ou le surgissement du *duende*

*Pour chercher le duende, il n'existe ni carte ni ascèse
On sait seulement qu'il brûle le sang comme une pommade d'éclats de verre,
Qu'il épuise, qu'il rejette toute la douce géométrie apprise, qu'il brise les styles,
Qu'il s'appuie sur la douleur humaine qui n'a pas de consolation...
(Federico García Lorca, Jeu et théorie du Duende)*

Il nous faut guetter, espérer, chercher parfois quand on en a la force, ce moment de grâce, d'effraction, d'éblouissement, ce surgissement de la beauté qui nous saisit au détour d'une œuvre, d'un chemin ou d'une rencontre, qui nous fait tressaillir comme devant l'éclair d'une révélation, d'un secret entrevu, un secret qui pourtant nous fuit toujours, mais dont la contemplation furtive ne cesse de nous enrichir. Alors, tout n'est pas vain.

Dans ce petit village de bord de mer bruisant de touristes balançant entre excitation et langueur désœuvrée, je me laisse happer par le mauvais goût pétaradant d'une affiche collée de travers sur la vitrine d'un café rempli de vociférants Bataves :

« *Esta noche, Flamenco, Compañía Dolores Llosa.* »

Il est des peuples qui aiment le bruit, conçu comme l'étoffe même de la vie. En ce sens, ces Hollandais sont catalans. Ce goût espagnol pour le vacarme a sans doute pour corollaire leur rapport particulier à la mort, dont ils ont fait un art national auquel des générations de taureaux ont payé leur tribut, et qu'ils invitent en quelque sorte à leur table ou convoquent dans le cercle tragique du flamenco. J'ai un goût particulier pour celui-ci, à la fois confrontation, drame et évocation poétique, dont le talon frappe sur le rebord du monde, ou celui de la plaie, comme le dit García Lorca.

J'entre donc, prêt à subir un ersatz de flamenco pour estivants, espérant au moins qu'il accompagne agréablement mon verre de sangria. On a écarté les tables, le guitariste a pris son air de passeur d'âmes, tandis que les danseuses, mouvante vague multicolore se pressant dans le couloir arrière de la salle faisant office de loges, commencent à se succéder une par une dans l'espace ouvert pour elles. Il me faut alors rapidement admettre que Dolores Llosa ne se moque pas du monde. Elle tient sa petite troupe avec une autorité qui ne souffre manifestement pas le mensonge d'un art corrompu. Bar de plage ou pas, ces gens savent merveilleusement danser et chanter, ils ne trichent pas, et je leur en sais gré dans ce contexte de débit de boissons. Au bout d'une demi-heure sans ennui, sur un signe du menton de la patronne, entre dans le cercle une très jeune fille au visage lumineux, blonde comme peuvent l'être parfois les Espagnoles, dans le chatoiement de sa robe turquoise.

Elle se fige, attendant la guitare, puis, levant une main d'un mouvement gracile, se met à chanter. Alors, tout bascule. Subitement, il n'est plus question de divertissement estival, car sous les yeux d'une assistance prise au dépourvu et qu'une sorte de tension musculaire vient de cristalliser, c'est un combat à mains nues qui s'engage, celui de l'être humain aux prises avec le flot houleux de ses passions contradictoires, saisi dans le dépouillement de sa mortelle condition de créature aimante, violente, pitoyable et miraculeuse. Puis les bras de la jeune chanteuse entament une lente arabesque, le corps se met à parler lui aussi, et c'est sauvage. Corps de tempêtes et de caresses, qui se donne, se reprend, s'enflamme, entre en lutte. Une faille vient de s'ouvrir, laissant filtrer une lumière d'avant la civilisation, une révolte frémissante de désir, d'espoir, de douleur, de sexe, une pulsion primitive de vie et de mort mêlées.

Cette jeune fille vient d'imposer le silence à une assemblée de buveurs de bière en short, qui ne peut esquiver cette brutale apparition du *duende*. Régulièrement, les membres de la troupe et les quelques Espagnols présents dans l'assistance ou parmi le personnel ponctuent des traditionnelles exclamations admiratives l'engagement total de la jeune artiste. Le barman lui-même s'est arrêté net, les deux mains sur le bord de son évier.

Un dernier claquement de talon, un dernier regard de défi, « Guadalupe ! » annonce Dolores, en désignant d'un geste la danseuse qui se retire, déclenchant une clameur immédiate.

Le dos collé au comptoir, saisi par une violente émotion, je ne sais plus trop quoi faire de moi au milieu de cette petite foule qui reprend progressivement le cours de son existence balnéaire. Finissant un à un les fruits imprégnés de vin empilés au fond de mon verre, irrésolu, je tente de me reprendre et de mettre des mots sur ce que je viens de voir. Car cette capacité à se laisser traverser par quelque chose de plus grand que soi ne laisse pas de me fasciner.

Je dois parler à Guadalupe, voilà ce que je dois faire. Même si je ne parle pas espagnol, même quelques secondes. Retrouvant une mobilité, je me rapproche du petit groupe de danseuses, elle est là, légèrement à l'écart, un verre d'eau à la main, et l'intelligence de sa beauté me frappe une nouvelle fois. J'ai cherché compulsivement la traduction de « beau spectacle » sur mon téléphone, je lui adresse donc un « *actuación hermosa* » qui fait se retourner vers moi ses grands yeux bruns.

« Merci » me répond-elle en riant. Miracle. Sa mère est professeure de français.

Elle a quinze ans, originaire de Cadix, chante et danse dans la troupe de Dolores depuis quatre ans... Danseuse professionnelle ? Peut-être, elle ne sait pas encore.

Quinze ans... Comment à cet âge-là peut-on avoir accès à cette nuit sans fond de l'humain ?

Je l'observe, tout en discutant. Sortie du cercle de feu, elle semble pourtant une adolescente comme les autres... Ou presque. Tout de même, cette manière de vous regarder droit dans les yeux, comme mettant le réel à l'épreuve... Quelques rondeurs de l'enfance

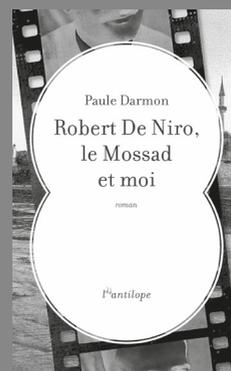
s'attardent sur son visage, mais la densité de sa présence l'emmène déjà ailleurs. On veut lui présenter quelqu'un, elle s'éclipse dans le froufrou de sa robe puis revient se planter devant moi, avec une souriante effronterie qui me fait rire moi aussi, alors nous rions ensemble, et puis on se met également à parler de moi, de l'avenir... Guadalupe m'est inexplicablement proche. Je suis venu lui parler alors je ne vais pas m'en tirer comme ça, elle me relance, me questionne, ne me lâche pas tant qu'elle n'a pas eu de réponse, et ne se dérobe pas non plus. L'acuité de son regard semble m'interdire tout artifice et je vais avoir l'impression d'en dire plus sur moi en une demi-heure que dans mes échanges des six derniers mois.

Mais on l'appelle, il faut partir, j'ai envie de la prendre dans mes bras, de lui embrasser les joues, je vais être ridicule, alors je la remercie une dernière fois et fais volte-face. Me dirigeant vers la sortie, je sens cependant distinctement sur ma nuque le poids de son regard qui me suit. Guadalupe m'a compris.

Je ne sais pas ce que tu es devenue jeune fille, mais tu as sans doute saisi bien avant moi ce que vivre veut dire.

Robert De Niro, le Mossad et moi

par Paule Darmon



L'ANTILOPE

LE LIVRE

La scénariste Dora Bessis est prête à tout pour monter un film sur Eli Cohen, l'espion du Mossad qui a infiltré le pouvoir syrien dans les années 1960. Pour le héros, elle ne voit qu'un acteur possible : Robert De Niro. Qu'à cela ne tienne, elle ira le rencontrer à New York.

LA MAISON D'ÉDITION

Depuis 2016, les éditions de l'Antilope publient des textes littéraires rendant compte de la richesse et des paradoxes de l'existence juive. En mars 2021, la maison d'édition a créé « L'Antilopoche », sa collection de poche.

L'AUTRICE

Paule Darmon est née à Casablanca. Elle est écrivaine, scénariste, journaliste, et peintre à ses heures. Elle vit à Buenos Aires où elle écrit, peint et danse le tango. Elle est l'autrice de deux romans : *Baisse les yeux Sarah* (Grasset, 1980) et *L'Homme adultère* (Presses de la Renaissance, 1985).

Parution août 2022
228 pages - 19,9 euros
ISBN : 9782379510915

Les éditions de l'Antilope sont
diffusées et distribuées par Harmonia
Mundi.

Gilles Rozier
102, boulevard Voltaire 75011 Paris
gilles.rozier@yahoo.fr

La narratrice écrit un scénario sur Eli Cohen, l'espion du Mossad qui a infiltré le pouvoir syrien dans les années 1960.

EXTRAIT

Absorbée par la rédaction de mon synopsis, je n'entends pas frapper à ma porte. Ma mère n'étant pas du genre à se décourager pour si peu, je suis obligée de réagir aux coups qu'elle assène contre le bois pour me dire que le thé est servi – ce qui tombe bien, car j'ai besoin d'une pause.

Au salon, Maryse, une de ses amies du Maroc, blonde platinée, triple rang de chaînes en or, boucles d'oreilles et bagues à tous les doigts, sirote son thé en croquant des biscuits. Tout animée, elle nous raconte l'histoire de son frère David, lequel, à soixante-dix-sept ans, vient de retrouver celle qu'il avait passionnément aimée à Fès en 1928, et qu'il n'avait pu épouser, parce qu'un Cohen n'épouse pas une convertie.

Une histoire d'amour sur fond colonial entre une jeune Française et un garçon juif terriblement séduisant. Une passion brisée par les rigueurs rabbiniques, le tableau serait somme toute banal si ce n'était l'évocation du Maroc des années 1930.

Le récit de Maryse pourrait s'achever là, mais voilà que cinquante ans plus tard, la jeune Française devenue américaine, veuve et grand-mère, apprend que son amoureux de jadis n'avait cessé de lui écrire et que ses lettres, tant attendues et jamais reçues, avaient été subtilisées par sa mère. Sous le choc de l'émotion et de la puissance du souvenir, elle décide alors de partir à la recherche de son premier amour.

Ce récit romanesque, que j'imagine immédiatement sur écran géant et en Technicolor, avec Meryl Streep dans le rôle principal, qui m'est offert au moment précis où j'écris un projet de film sur un autre Cohen, m'apparaît comme un clin d'œil du destin, et ne manque pas de faire vibrer les cordes de mon violon intérieur en ressuscitant des images du Maroc de mon enfance et de mon adolescence.

Moustache mise à part, qu'est-ce qui fait qu'un Arabe peut être pris pour un Arabe par un autre Arabe ?

Le premier commandement est bien sûr une connaissance approfondie de la langue. Eli Cohen parle un arabe égyptien parfait dont l'accent diffère cependant du syrien au point de le rendre immédiatement identifiable. S'il veut passer pour un autochtone, il doit nécessairement se familiariser avec l'accent et les tournures de langage du cru, user naturellement des expressions et référents culturels propres au pays. Il écoute la radio, suit les cours de phonétique, s'exerce sans relâche, mais en fin de journée, quand il rentre à la maison, il doit oublier ses leçons de syrien pour retrouver son parler naturel.

Le deuxième commandement se réfère à la religion. Expédié sous une fausse identité dans la ville de Nazareth, Eli Cohen apprend par cœur sourates et prières sous la houlette d'un pieux vieillard.

Le troisième commandement exige une connaissance

PRIX HORS CONCOURS

2022

approfondie de la culture, des intérêts et de la vie quotidienne en Syrie. En ces moments de tension avec l'Égypte, les Syriens se passionnent en effet pour la politique. Il lui faut tout savoir de la situation politique en Syrie, des dates et du déroulement des événements qui ont secoué l'opinion publique. Il visionne des films, lit des brochures, avale des livres, épluche les journaux.

À la fin de l'année 1960, celui que j'appellerai « l'homme aux cheveux blancs » (que certains nomment le Derviche, et d'autres l'Archange) instruit Eli de sa nouvelle identité. Kamal Amin Sabet sera son nom, Damas sa destination finale.

Avant Damas cependant, il s'agit d'incarner ce qui pour l'instant n'est qu'un personnage fictif, fabriqué de toute pièce : Kamal Amin Sabet, né de parents syriens le 6 janvier 1930 à Beyrouth, arrivé en Argentine à l'âge de dix-sept ans après une enfance et une adolescence à Alexandrie. Eli a six mois pour entrer dans la peau de Kamal, pour devenir un autre au point d'en oublier son propre nom. Sa mission consistera à infiltrer le milieu des émigrés syriens en Argentine, et à se forger une légitimité qui lui permettra de « retourner *al Sham* », au pays.

C'est ainsi que le 5 février 1961, Eli Cohen s'envole pour Zurich où Salinger lui remet des papiers irakiens et un billet d'avion pour Santiago du Chili avec escale à Buenos Aires. Durant le vol, il a tout le temps d'apprendre par cœur l'histoire de Kamal Amin Sabet, un homme plus jeune que lui de six ans, avenant et cultivé, dont les parents sont morts, et qui doit recevoir l'héritage d'un vieil oncle du Liban, héritage qui lui permettra de réaliser son rêve, et de retourner vivre en Syrie, dans la patrie de ses ancêtres.

Censé transiter à Buenos Aires en direction du Chili, Eli sort de l'aéroport d'Ezeiza et monte dans une Chevrolet déglinguée qui le conduit dans un hôtel du centre. Le lendemain de son arrivée, il se rend au café La Paz, sur l'Avenida Corrientes, où il doit rencontrer un certain Ibrahim, son contact à Buenos Aires, chargé de l'aider à se loger, de lui remettre régulièrement des fonds, de lui procurer une carte d'identité puis un passeport argentin en bonne et due forme et de lui transmettre les consignes.

Kamal Amin Sabet est censé vivre depuis seize ans à Buenos Aires. Eli doit donc apprendre à connaître la ville, améliorer son espagnol, intégrer l'accent argentin, se faire une garde-robe digne d'un Arabe à héritage avant de songer à infiltrer le milieu des Turcos.

Buenos Aires est une métropole animée et bruyante où Italiens, Espagnols, Arabes du Liban et de Syrie, Juifs d'Espagne, du Maghreb, de Pologne et de Russie se côtoient, où celui qui vient d'un pays de la Méditerranée est appelé Turco. Cafés, théâtres, cinémas, boutiques élégantes, restaurants, boîtes de nuit, cabarets, Buenos Aires ne dort jamais. Et sitôt arrivé, Eli plonge dans la ville. Il vit dans le quartier de la Boca, s'habille *calle* Florida, prend quatre heures de cours d'espagnol par jour, rencontre Ibrahim deux à trois fois par semaine toujours dans un café différent. En Argentine, tout s'achète, et Ibrahim lui procure facilement une nouvelle et authentique carte d'identité.

Eli quitte la Boca et va s'installer *calle* Tacuari, où il commence à fréquenter les cafés du quartier arabe. Il fait ainsi la connaissance d'Ali el Tawil, qui tient une épicerie près de Constitución. De parties de jacquet en palabres autour des narguilés, il se fait des amis qui, très vite, le tiennent pour une vieille connaissance. Le dimanche, on communique dans la mystique du football, on s'époumone dans les bars enfumés. À sa troisième visite à l'Association islamique de la *calle* Bogota, Mahmoud, un cousin d'Ali, le présente à Abdel Latif el Kachan, propriétaire du journal *Le Monde arabe*, avec lequel il se lie d'amitié.

Abdel Latif el Kachan est une personnalité dans le milieu syrien. Il apprécie la distinction de ce garçon, son intelligence, son élégance, son raffinement, sa fougue patriote, et ses analyses politiques. Les deux hommes se rencontrent souvent pour discuter de l'avenir de la Syrie et, lorsqu'Eli lui confie son désir de retourner au pays, Abdel Latif el Kachan ne peut que l'y encourager. Il invite son jeune protégé à une virée à Mar del Plata et, chemin faisant, lui apprend l'arrivée prochaine d'un nouvel attaché militaire du nom de Amin al-Hafez, un homme de valeur lié au parti Baas, qui prône la scission avec l'Égypte et refuse de faire l'unité du monde arabe sur le dos de la Syrie.

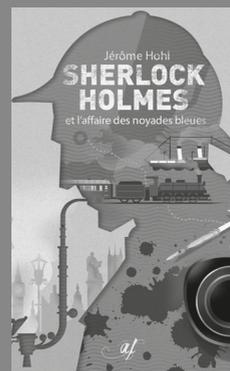
Dans les premiers jours de juillet, l'ambassade donne une réception en l'honneur du nouvel attaché militaire. Abdel Latif el Kachan y fait inviter Eli, et présente son jeune ami à Amin al-Hafez.

– Voici un jeune homme qui veut retourner au pays, c'est courageux, mais la prudence voudrait que...

– Le pays a besoin d'hommes jeunes et entreprenants, coupe Amin al-Hafez. Faites ce que vous dicte votre cœur.

Sherlock Holmes et l'affaire des noyades bleues

par Jérôme Hohl



ASTRID FRANCHET

LE LIVRE

Sherlock Holmes est au plus bas depuis une malheureuse enquête dans laquelle il a échoué. À Colmar, une mystérieuse affaire de noyades défraie la chronique. Accompagné de Watson, Sherlock entreprend le voyage pour démontrer qu'il est toujours le plus brillant des détectives.

LA MAISON D'ÉDITION

Créées en 2017, les éditions Astrid Franchet publient des beaux livres, des albums jeunesse et des romans. Leur catalogue emmène les lecteur·ices dans des lieux difficilement accessibles, dans un théâtre lointain ou dans la vie de personnes remarquables.

L'AUTEUR

Colmarien né en 1993, Jérôme Hohl est urbaniste dans une agence publique. Également scénariste et auteur, il nous propose ici son premier roman, un pastiche captivant de Sherlock Holmes, ce personnage si solidement ancré dans l'imaginaire collectif.

Parution novembre 2022
288 pages - 15 euros
ISBN : 9782900315132

Les éditions Astrid Franchet sont
diffusées par CED et distribuées par
Pollen.

Astrid Franchet
16, rue du Nideck 67300 Schiltigheim
af@editions-astrid-franchet.com

L'inspecteur Oberlin, chargé de l'enquête sur les mystérieuses noyades à Colmar, voit d'un mauvais œil la présence de Sherlock Holmes et le met à l'épreuve.

EXTRAIT

Sous ses airs de jeune homme, l'inspecteur Oberlin était manifestement un enquêteur rodé et compétent. Une telle ténacité avait tout pour nous plaire chez un policier, du moins en temps normal, quand les autorités se rangeaient dans le même camp que nous, ce qui ne semblait pas être le cas.

« Écoutez, Mademoiselle, Messieurs, ce n'est pas la peine de vous faire languir davantage. Je serai franc, je ne crois pas en la culpabilité de M. Lamey. À part des interrogatoires de routine, je ne l'ai pas beaucoup inquiété pour l'instant. Mais avec ce nouveau cadavre, la situation a évolué. La population n'en peut plus, mes supérieurs attendent des résultats. Je n'ai pas d'autre choix que de placer votre père en état d'arrestation. »

La jeune fille qui s'était montrée forte et digne jusqu'à présent ne put retenir ses larmes.

« Monsieur l'inspecteur, déclara Holmes, je vous assure que vous commettez là une terrible erreur. Si vous-même croyez à l'innocence de M. Lamey, alors l'arrêter de la sorte relève de la pure injustice.

– Et que comptez-vous faire, lança Oberlin, vous répandre en plaintes et en injures dans un journal britannique ? »

La pique fit mouche, nous comprîmes aussitôt l'allusion à l'article de Mark O'Brien. Visiblement, les autorités du Reich ne manquaient pas à leur réputation, et passaient scrupuleusement en revue la presse étrangère.

« Je vous assure, inspecteur, que je n'ai jamais prononcé les paroles publiées dans le *Daily Moon*, expliqua Holmes. Une partie de la presse londonienne m'a pris en grippe, tout ceci n'est qu'une entreprise de décrédibilisation.

– C'est concevable, répondit Oberlin. Cependant, cela n'a aucune importance, nous allons être forcés de collaborer dans tous les cas.

– Vous nous demandez de vous aider ? questionnai-je.

– Je dirais plutôt que je vous réquisitionne, Docteur. Bien, lança-t-il en se levant. Messieurs, suivez-moi. Mademoiselle, je vous garantis que nous établirons les meilleures conditions de détention possible pour votre père. Je vais ordonner à mes collègues de monter et quand il se réveillera, mes hommes le conduiront au Corps de Garde, ainsi il dormira au commissariat et non en prison. En attendant qu'il se lève, préparez-lui un sac avec des vêtements et un peu de nourriture.

– Mais pourquoi l'arrêter ? balbutia Clara.

– Je vous l'ai dit, pour calmer la foule et mes supérieurs.

Si, comme je le crois, votre père est innocent, alors sa détention ne durera que le temps de l'enquête. Holmes, Watson, prenez votre matériel, je vous conduis au corps retrouvé ce matin. »

Nous passâmes à l'appartement afin de chercher le nécessaire

PRIX HORS CONCOURS

2022

pour analyser la scène où la dépouille avait été découverte, puis suivîmes l'inspecteur Oberlin. Arrivé au pied de l'immeuble, il avertit ses deux collègues. Ces derniers ne discutèrent pas les consignes d'Oberlin, bien qu'ils parussent franchement surpris d'avoir à attendre le réveil d'un suspect avant de l'appréhender.

En l'espace de quelques minutes, la situation avait été fortement bouleversée. M. Lamey, que nous avions promis de disculper, faisait l'objet d'une arrestation arbitraire, sans même être sérieusement soupçonné par la police. Quant à Holmes et moi, nous nous trouvions à présent sous les ordres d'un jeune inspecteur. J'espérais qu'Oberlin accorderait une certaine marge de manœuvre à Sherlock pour mener les investigations, sans quoi il allait vite faire face à l'entêtement très britannique de mon camarade.

Nous n'eûmes pas à marcher longtemps, la septième victime avait été abandonnée dans une artère proche de la papeterie. La voie était fermée à la circulation par des policiers qui en barraient chaque accès. Ils reconnurent tout de suite Oberlin et nous laissèrent passer. Le corps gisait au pied du numéro 12, rue des Prêtres, non pas couché cette fois, mais assis adossé au mur du bâtiment.

Oberlin nous invita à approcher et lança :

« Allez-y, M. Holmes, faites votre office. Je suis curieux de voir si les histoires de votre camarade n'enjolivent pas trop vos compétences. »

Aussi loin que je me souvienne, Sherlock s'est toujours montré susceptible, surtout quand quelqu'un remettait en question sa science de l'analyse. Sans doute pour calmer ses nerfs, il prit un temps et un soin exagérés pour poser sa mallette, revêtir des gants de cuir très serrés et sortir une grande loupe :

« Watson, si vous voulez bien prendre des notes, dit-il en me tendant calepin et crayon.

« Bien, commençons. La victime est assise adossée au mur du bâtiment, contrairement aux précédentes qui étaient allongées au sol. Cela n'est peut-être qu'un détail insignifiant, mais il s'agit tout de même d'un changement dans le mode opératoire des assassins. Comme les autres, la dépouille retrouvée ce matin présente la face enduite d'encre. À part le haut de la gorge, le reste du corps, ainsi que les alentours, apparaissent immaculés. Cela semble attester d'un déplacement *post mortem*, le lieu de la découverte du défunt est donc différent de la scène de crime, qui demeure inconnue.

« L'encre qui tapisse le visage de la victime paraît pratiquement sèche, la rigidité cadavérique est avancée. L'homme, puisque c'est à nouveau d'un homme dont il est question, a vraisemblablement été tué dans la nuit.

« Essayons d'en apprendre un peu plus sur le mort. Pas de portefeuille dans les poches cette fois...

– Je vous arrête, M. Holmes, il y avait bien un portefeuille. Je l'ai retiré ce matin afin d'éviter les vols.

– Ah, alors vous avez pu l'identifier ? demanda Holmes.

– Oui, mais je vous en prie, continuez. Vos méthodes m'intéressent beaucoup.

– Nous perdons du temps, inspecteur. Vous me ferez passer un test une autre fois.

– J'insiste, M. Holmes », réaffirma Oberlin.

Sherlock retourna au cadavre, non sans soupir lourdement :

« Je disais donc que le corps est celui d'un homme, difficile d'estimer son âge avant d'avoir lavé sa figure. Je miserais sur la quarantaine à la vue des habits. La victime est joliment vêtue, ce n'est pas un clochard ou un marginal cette fois. Le costume est neuf et de très bonne facture, sans être bourgeois pour autant.

« Passons aux chaussures. Elles ne semblent pas neuves, le cuir autour des œillets et des lacets est ridé. Pourtant les semelles présentent encore un excellent état. Ces souliers n'ont pas assez de valeur pour qu'on les fasse ressemeler. Cette différence d'usure entre les semelles et les tiges des chaussures ne peut signifier qu'une chose : notre homme exerçait une profession sédentaire. Il ne se déplaçait pas beaucoup, ou alors à l'intérieur sur des sols propres et lisses.

« Les mains se révèlent douces et pâles. Pas de traces de coupures, pas de callosités. Le métier pratiqué par le défunt ne semble pas manuel, pourtant il était constamment ganté.

« Le manteau nous a déjà appris que la victime n'était pas dans le besoin, un examen à la loupe nous en dit encore davantage. En effet, on retrouve au niveau des épaules de petites fibres blanches, sans doute en coton. Ainsi, notre homme porte un tablier, ou plus vraisemblablement une blouse pour travailler. De plus, il endosse ce vêtement de protection par-dessus ses habits, dès lors non seulement son emploi nécessite le port d'une blouse, mais en plus il y fait froid.

« Nous nous penchons donc sur quelqu'un d'aisé, qui exerce un métier sédentaire qui requiert l'utilisation de gants et d'une blouse, le tout dans un bâtiment plutôt frais. Cela indique clairement une profession médicale, certainement un médecin. »

Je me demandai pourquoi j'avais pris des notes. L'inspecteur Oberlin avait visiblement mémorisé chacun des mots prononcés par Holmes. Il ne feignait pas et paraissait sincèrement captivé par l'approche logique de mon ami.

« Bravo, M. Holmes. Excellent, vous avez tout bon. Il s'agit bien d'un médecin. Votre sens de la déduction me terrifie. Pardonnez mon scepticisme, je ne vous sous-estimerai plus à présent. »

Oberlin nous quitta un instant, le temps d'ordonner à ses hommes d'emmener le corps à la morgue, avant de rouvrir la rue, puis il revint vers nous :

« Dr Watson, ce sont de vos compétences dont nous aurions besoin maintenant. Si vous voulez bien me suivre à l'hôpital.

– Bien sûr, répondis-je. Vous désirez que j'assiste à l'autopsie ?

– Non, je souhaite que vous la pratiquiez.

– Comment cela, et le Dr Brobecker ? demandai-je.

– Watson, vous ne comprenez pas, lança Sherlock. Vous l'avez sous les yeux, le Dr Brobecker. »

Vies de forêt

par Karine Miermont



L'ATELIER CONTEMPORAIN

LE LIVRE

Vallées, forêts et monts vosgiens à la lisière de la Lorraine et de l'Alsace : Karine Miermont traverse ces lieux depuis une trentaine d'années et travaille à leur protection. Les sensations et expériences vécues dans ces espaces la poussent à raconter les vies de ceux qui y habitent.

LA MAISON D'ÉDITION

Indifférente aux démarcations de genres, la collection « Littérature » de L'Atelier contemporain propose une approche curieuse de la création littéraire contemporaine. Poésie, récits singuliers sans autres guides que la surprise et l'émotion, elle s'ouvre à des formes inédites et entêtantes.

L'AUTRICE

Productrice puis directrice artistique pour la télévision, Karine Miermont a écrit et réalisé des documentaires avant de prendre en charge une forêt dans les Vosges. Elle est l'autrice de *L'Année du chat* (Seuil, Fiction & Cie, 2014), *Grace l'intrépide* (Gallimard, 2019) et *Marabout de Roche* (L'Atelier contemporain, 2021).

Parution mars 2022
159 pages - 20 euros
ISBN : 9782850350641

Les éditions L'Atelier contemporain
sont diffusées et distribuées par
Les Belles Lettres.

François-Marie Deyrolle
4, boulevard de Nancy 67000 Strasbourg
editionsateliercontemporain@gmail.com

La narratrice marche précautionneusement, tâchant de préserver le silence de la forêt.

EXTRAIT

PRIX HORS CONCOURS

2022

Approcher ce qui nous fuit. C'est l'un des motifs de la marche ici, pour moi comme pour le chasseur qu'est Matthieu et que je ne suis pas. Mais il y a là un même besoin, une envie, une curiosité attisée, qui devient récompense lorsque l'on voit, lorsque l'on entend, l'on sent, lorsque l'on capture un instant l'image d'un animal, ou un son, une odeur, une trace, un indice, qui sinon nous échapperaient, si l'on n'était pas concentré, silencieux, replié, en retrait, caché, comme seul.

Les chasseurs ici disent *pirsch* lorsqu'ils parlent de marcher seul pour guetter un animal à tuer, autrement dit approcher un animal en avançant, chasser à l'approche. S'emploie aussi comme un verbe, dire *pirscher* plutôt que *chasser*, pourquoi ? Sûrement comme dans tout milieu, tout groupe spécialisé dans une activité ou un savoir, dire en passant que c'est spécial d'en être, ça distingue et ça fait corps, on est initié et on en est. Je ne dis jamais *pirscher*, ni que je vais à l'approche ni même à l'affût, je dis plutôt que je vais marcher. Mais je ne chasse pas, je marche, et je guette. Pour voir, pour entendre, pour sentir. Ou alors si, je chasse, au sens de *recherche ardente et tenace*, comme dit le dictionnaire. Les naturalistes, les scientifiques ou les amateurs de marche et de « nature » disent-ils *pirscher* ou chasser ? Et les éthologues ? Ils parlent plutôt d'affût.

Aller au *pirsch*, chasser au *pirsch*, faire un *pirsch*, et même *pirscher* verbe du premier groupe, chercher dans le dictionnaire, rien. On peut penser que c'est alsacien ou allemand ce mot, qu'il serait utilisé ici dans les Vosges, en Lorraine, parce que l'Alsace est à côté, parce que certains mots d'ici, noms de lieux ou expressions, conservent les traces de la proximité géographique ou le souvenir des incursions allemandes, mais non, on le trouve utilisé ailleurs en France ce mot un peu sec, un peu péremptoire, un peu strident, mais toujours par des chasseurs, site Internet de chasse en Auvergne, site de vente de produits d'équipement pour la chasse. Alors chercher « *pirsch* traduction », trouver le mot allemand, qui signifie à la fois l'affût, la traque, la chasse, mais peut signifier juste le guet, le fait de guetter un animal, d'espérer une rencontre, sans le tuer. Je pourrais donc dire *pirsch pirscher*, aller à l'affût, à l'approche, chasser, mais non, je préfère décidément *marcher*. Ou *guetter*. Il faudrait revenir au sens de la chasse comme disposition, jeu, quête, enquête. Approcher. Attraper des images, des sons, des odeurs, des émotions. Les capturer pour les raconter.

Approcher ce qui se tait. Ceux qui ne parlent pas, mais pourtant respirent, mangent, dorment, crient, marchent, courent, jouent, éprouvent contentement peur désir récompense domination, cherchent, sentent, entendent, regardent, touchent, goûtent, pissent, chient, comme nous. Mais ne parlent pas. Ou parlent autrement, pas en mots, communiquent en gestes, attitudes, mouvements.

Si on arrivait à se fondre complètement dans la forêt,

à développer certains de nos sens autrement, ou à devenir arbre ou rocher, sans mouvement ni odeurs nous pourrions les voir, les regarder sans être sentis, ni entendus ni vus. Alors on verrait.

On verrait le chat forestier avancer prudemment, la patte arrière qui se pose à l'endroit où était la patte avant et ainsi de suite, son long corps athlétique recouvert d'une fourrure dense, sa longue queue annelée de sept anneaux marron-noir, l'un de ses gîtes dans de grosses pierres cachées par des mousses.

On verrait biche, faon, bichette, le trio habituel, jouer dans une clairière où une butte avec un arbuste dessus devient un endroit vers lequel ils trottent à tour de rôle, comme un jeu de c'est qui y est, ou un chat perché.

On verrait dans une autre clairière aux herbes hautes durant la saison chaude, une souille, *ce lieu bourbeux où les sangliers se vautrent*, dit le dictionnaire, lequel ne sait pas que dans une souille se vautrent d'autres animaux, et ça on le verrait bien aussi : un cerf qui arriverait tranquille, sachant exactement où il va comme nous savons où aller pour nous laver, comme dans une baignoire le cerf entre dans la souille, et de façon beaucoup plus délicate que les sangliers, une patte avant puis l'autre puis les deux arrière, fait alors une sorte de marche sur place avec les pattes avant, comme s'il testait la température ou plutôt la texture du mélange eau-terre, dont il a un ardent besoin en été afin de purger son pelage envahi par les insectes, les parasites, qui mangent, qui grattent. Une fois le test des pattes réalisé, se couche en pliant l'avant puis l'arrière, très délicatement, le ventre maintenant en contact avec la boue salvatrice, il bouge la tête, se gratte le dos avec sa ramure, essaie d'atteindre l'arrière de son cou où ça semble démanger aussi, avance le poitrail dans la boue, puis se relève, se secoue, c'est fini, on s'en va.

On verrait aussi, dans cette clairière à la souille, une chouette hulotte, le jour aussi bien que la nuit, elle viendrait au bord de la boue, elle viendrait boire l'eau qui surnage dans l'élément boueux, l'eau qui surgit doucement au-dessus, probablement la petite source qui lentement renouvelle l'eau de la souille, et la rend possible.

On verrait bien sûr les sangliers, deux femelles par exemple un jour d'été, deux laies avec leurs petits, une dizaine de marcassins au pelage rayé et aux mouvements rapides donnant à leur attitude un côté comique et à l'ensemble de la scène un registre de bande dessinée, on serait comme dans *Astérix*, le banquet final en moins puisqu'il ne s'agirait ni de tuer ni de manger les sangliers, mais juste de les voir, les regarder, les femelles, adultes, massives, avec leur long groin, ressemblant à des tapis très gros ; les petits, les comiques mignons, on aurait envie de les prendre dans les bras tant ils sont tels des peluches ou des animaux domestiques, on aimerait jouer avec eux, cela nous semblerait possible. On verrait surtout les laies aller dans la souille, les marcassins se promenant autour, gambadant sans plus d'intérêt pour le bain de boue, un peu comme les enfants humains qui n'ont pas envie de se laver et jouent, laissent les soins du corps, le sérieux aux grands. Sangliers grands moins délicats que cerfs dans la baignoire de boue, passent dedans, avec leurs pattes courtes, se roulent un peu, voilà.

Celles d'Hébert

par Anton Beraber



L'ATTEINTE

LE LIVRE

« Celles », ce sont toutes ces femmes qui ont croisé le chemin tortueux d'Hébert. Au hasard d'un emménagement contraint, le narrateur rencontre ce personnage un peu rance d'une ville qu'on croirait oubliée. Il lui confiera ses frasques, dont la morale s'écarte au profit d'une loi qui n'aurait été écrite que pour lui.

LA MAISON D'ÉDITION

L'Atteinte est une maison d'édition indépendante qui explore les champs marginaux de la littérature contemporaine. Son intention est de mettre au jour une littérature qui s'affranchit des canons traditionnels et fait la part belle à la langue et au style.

L'AUTEUR

Anton Beraber approche de la quarantaine et vit actuellement en Lettonie. De ses excursions de par le monde, il hérite une vision littéraire sensible et grandiose, entre tradition et modernité. *Celles d'Hébert* est son quatrième livre publié.

Parution avril 2022
128 pages - 16 euros
ISBN : 9782956166030

Les éditions L'Atteinte sont diffusées
et distribuées par Serendip.

Camille Delette
7, avenue de Blida 57000 Metz
camille@latteinte.com

Il s'agit de la première rencontre d'Hébert avec le narrateur.

EXTRAIT

« Parce qu'évidemment il y en a que je sors du lot : celles de la Poste, par exemple, qui ont bien du mérite. Celles qui dorment sous le pont de fer. Les folles. Les vendeuses de muguet pour les œuvres. Les ouvreuses du Salon agricole et, malgré tout ce qu'on pourrait croire, malgré les yeux qu'elle a toujours un peu fixes, madame Mitterrand. »

La dame de l'agence l'avait à peine salué. Elle procédait, à l'étage du dessus, aux vérifications d'usage, avant de remonter sur la préfecture faire les papiers. Les affaires que j'avais sorties de la voiture pour accommoder les premiers jours encombraient le passage. C'est pour me le reprocher qu'Hébert, tout de suite, avait entrebâillé la porte de son appartement ; quoique nous nous vissions pour la première fois, ce fut comme s'il reprenait la conversation de la veille.

« Et je les donne en exemple aux autres : sont honnêtes, belles dedans, de vraies dames, et pas qu'aux heures ouvrables. Il faudrait les peindre pour accrocher dans les écoles. Quand elles veulent partir, elles trouvent les mots que personne aurait trouvé mieux et, surtout, elles ne ramassent que leurs affaires. De vivantes leçons de dignité. Mais les autres, je veux dire : la majorité déçoit. »

Il donnait du pied des coups contre la cantine de fer. Je ne fis aucun geste pour la déplacer. Je lui demandai, par provocation, si à son âge et dans son état la force ne lui manquait pas de poursuivre son échantillonnage du beau sexe.

« Mais c'est pas moi qui les force de venir ! Elles disent : Hébert tu penses pas comme les autres. Elles disent : Hébert, t'es chic, on dirait Alamo. Elles veulent toucher le bout de l'oreille que j'ai tout renroulé, de naissance ça, c'est de ma mère, mais un rien les amuse. Aussi faut pas laisser ouverts les tiroirs : celles que j'ai dit sont bien mais les autres, bien sûr, elles se servent dedans. »

J'avais manifesté mon intérêt pour le logement du haut et, au téléphone, la chargée du secteur s'était perceptiblement raidie. La rue du 19-Mars descend vers le centre-ville d'É. en ligne droite ; une rue de portes closes, des cendres dans les jardinières, la côte interdit d'y stationner l'hiver mais la vue de là porte loin, la ville elle-même, le cimetière nouveau et, vers l'ouest, l'horizon des bois qui finissent le département. On y pouvait marcher au milieu de la route : la petite bourgeoisie de chef-lieu qui y grava jadis son chiffre sur les linteaux ne chauffait que les pièces du bas et, l'Allemand parti, ne revint pas. Les notaires y découpent des meublés bien en dessous des prix.

Le 35 était à mi-pente ; deux fenêtres en façade, le trottoir couvert d'écaillés de crépi grisâtre, à l'aplomb de la gouttière une plaque rongée, illisible. Le compteur où la rosée parvenait à entrer bourdonnait. À Hébert revenaient le rez-de-chaussée, le jardin et la cave ; il s'était arrogé les deux tiers du grenier et, de manière générale, tenait les parties communes pour siennes.

PRIX HORS CONCOURS

2022

« Faut pas compter non plus la trésorière de l'Amicale, qui est arrangeante ; ni les vendeuses du Relay, à la gare, des saintes et pourtant les sales types font rien que les tracasser. C'est l'une d'entre elles, l'hiver dernier, qui a essayé de marcher sur l'eau. Toutes les autres, vraiment, je ne commence pas : ça ferait un livre. »

En descendant, madame Giménez lui déposa le contenu des placards abandonné par le locataire précédent : un demi-paquet de café, du bicarbonate-poudre et deux gros copeaux de savon translucide qu'elle avait emballés dans du papier froissé. Quand la porte de l'immeuble se fut refermée, il murmura avec une gravité inexplicable quelques mots que je ne parvins pas à lui faire reprendre.

Je restai un moment seul dans l'étroit salon de l'entre-deux-guerres, hypnotisé par les colonnes de hérons sur le papier peint, l'in vraisemblable palette des beiges et l'horloge fausse-comtoise dont les minutes tombaient. J'allumai la deuxième cigarette sur la fin de la première. À peine avais-je déposé mes livres sur le bureau que j'entendis frapper contre le mur, d'en dessous. Hébert appelait.

« T'es en train de fumer ? »

Il s'était assis sur la troisième marche de l'escalier avec le mousseux et deux verres. La fumée, jura-t-il, passait entre les lattes du plancher et lui descendait sur l'étendoir à linge de sorte qu'il aurait demain ses mouchoirs tout brunis. J'observai qu'en allongeant la liste des reproches, il étirait les jambes au travers de sa porte comme s'il eût voulu, plus important que tout, m'interdire le passage. On avait raclé l'étiquette sur la bouteille, c'étaient des verres à moutarde et juste rincés. Hébert s'en prenait maintenant à l'habitude qu'il me supposait de laisser brûler l'ampoule dans l'escalier, d'avance il en chiffrait le coût sur un an. Mon attention peinait à se dégager des brouilles sur lesquelles l'univers désormais concentrerait ses signaux. Les verres appartenaient à deux séries distinctes. Le premier, dans les *Maitres du XIX^e*, montrait des bohémiennes par Courbet ; le second, les principales manœuvres de la bataille de la Marne. Il n'avait rempli les gitanes qu'à moitié.

« Et faudra être sage, aussi. Il n'y a pas épais de plancher. Ce que j'aime le moins c'est les bruits qu'elles font : ramènes-en pas des qui crient. Pour les chaises, je t'ai découpé des pastilles de feutre, et tu fais attention sinon ça s'en va. À huit heures et demie tu dis aux madames de raconter leur vie, leur mari qui fait des maquettes, leurs vacances à la mer mais moins fort. Tu mets ton lit dessus le mien comme ça je t'entendrai pas tourner en rond. »

Nous trinquâmes. Je répondis que celles qui monteraient chez moi ne le concernaient en rien mais la jambe repliait déjà, c'était fini. En se levant il renversa la bouteille sur le carrelage de l'entrée, con ça, dit-il, mais il en avait plein des. Pour contempler les beaux cercles dorés qui gagnaient sur les carreaux de ciment et le ralentissement dedans de la lumière de 10 h 35, il se tut ; de là vint que je conçus la cohabitation possible. Quand madame Giménez rappela deux jours plus tard, je répondis que non, j'allais rester.

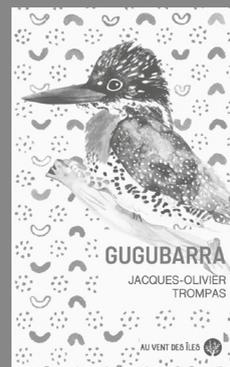
Le propriétaire est mort, s'excusa-t-elle. La procédure pour

expulser serait interminable. La fatigue lui faisait traîner la fin des phrases, ce qui, ajouté à la médiocrité de la ligne, témoignait d'une distance terrible, irrémédiable, entre son monde et le nôtre ; voix qui des semaines durant me revint dans le sommeil pour commenter ma chute sans fin. Elle ne parvenait pas à cacher une certaine tendresse à l'égard de mon inquiétant voisin. Il suffisait, conclut-elle, que je ne l'embête pas sur les femmes.

Car rien ne tourmenta jamais davantage Hébert que la perspective de me voir multiplier les visiteuses du soir. Mais É. n'est qu'un arrêt-minute quelque part dans le désespoir français à un changement de la gare de l'Est ; le bruit de ma disgrâce certainement s'était répandu et de toutes celles qui promirent jamais de ne m'abandonner qu'au bord du tombeau, pas une ne fit le déplacement.

Gugubarra

par Jacques-Olivier Trompas



AU VENT DES ÎLES

LE LIVRE

De Notre-Dame-des-Landes à Kalgoorlie, petite ville minière du nord de l'Australie, Antoine a l'art de toujours se trouver au mauvais endroit au mauvais moment. Un jour, un accident l'entraîne dans une course-poursuite haletante dans le désert australien.

LA MAISON D'ÉDITION

Fondées en 1990 à Tahiti, les éditions Au vent des îles accompagnent l'émancipation des autrices et auteurs locaux. Résolument ancrés sur leur île et façonnés par une histoire commune, ils imprègnent leurs écrits d'une ambition partagée : donner à lire l'Océanie autrement.

L'AUTEUR

Photographe, réalisateur de documentaires et de fictions, Jacques-Olivier Trompas a travaillé entre Nouméa et Paris à la réalisation d'une quarantaine de films de télévision. Il est l'auteur des romans *Au pays des borgnes* (Regain de lecture, 2018) et *Blackbird* (Au vent des îles, 2020).

Parution mai 2022
167 pages - 15 euros
ISBN : 9782367344409

Les éditions Au vent des îles sont
diffusées et distribuées par Harmonia
Mundi.

Christian Robert
BP 5670 98716 Pirae,
Tahiti - Polynésie française
christian@auventdesiles.pf

Antoine est séquestré en plein bush australien par des malfrats, en compagnie de Jenny, jeune policière chargée de l'enquête.

EXTRAIT

Le même chant, celui du lac salé. L'homme au chapeau est pourtant seul, assis en tailleur sur un rocher rond qui jaillit du sol ocre. Il ne bouge pas. Le rocher avance, se met à rouler lentement. Mais l'homme est suspendu, reste posé à son sommet. Des cris. La pierre écrase des silhouettes qui disparaissent dans le sol, comme aspirées. Le mouvement s'accélère, l'homme toujours immobile me regarde. Puis la pierre fond, s'effrite comme du sable, l'homme se lève. Il reste devant moi, immense. Le kangourou mort se relève d'un bond et reprend sa course, le désert autour, la poussière rouge. L'homme marche vers moi, un oiseau se pose sur son épaule. C'est l'oiseau noir et blanc, le kookaburra. Il éclate d'un rire sonore qui me vrille les tympans.

PRIX HORS CONCOURS

Je me réveille en sursaut, ma poitrine étreinte par la douleur des côtes cassées. Un craquement sourd vient du fond de la cabane, du côté opposé à celui de la porte d'entrée si mon orientation tient encore à peu près la route dans ce noir complet. Une sueur glacée coule dans mon dos. Un autre bruit encore, plus discret. J'entends aussi une respiration. Au-dehors et à l'opposé, les voix des deux hommes restent lointaines, alors les craquements s'amplifient. Un souffle s'approche de moi, on me retire le sac qui masque mon visage. Je sursaute, il me fait signe de garder le silence en plaquant sa main sur ma bouche. Une main qui sent le bois et la terre. Mes liens sont défaits, j'entrevois la brèche étroite par laquelle il a dû se faufiler dans la cabane. Des planches disjointes, un trou béant sur toute la hauteur. Il a un pied de biche à la main. Nous délivrons Jenny qui est toujours inconsciente, il la prend sous les épaules, moi par les pieds. L'Aborigène se glisse à l'extérieur par l'ouverture, fait passer la tête et les épaules du corps inerte, je suis le mouvement en essayant de ne pas faire trop de bruit. Nous nous retrouvons à l'arrière du cabanon, à l'abri des regards de nos agresseurs. Seule la lueur d'un feu éclaire l'endroit, une sorte de carrière pleine de crevasses couvertes ici et là par une maigre végétation. Il s'empare de Jenny comme d'un sac, la balance sur son dos large et commence à s'enfoncer dans la nuit. Je le suis, les douleurs s'accumulent dans mon bas-ventre et mon thorax. Le nez, ça va...

2022

J'espère ne pas me tromper. Je fais courir un risque à tout le village. Si ces gens sont malins, ils partageront mon point de vue sur la situation. Dans le cas contraire, tout est fichu et la prison sera, un jour ou l'autre, au bout de l'aventure. Cette fille est d'ici, avec les préjugés d'ici, et en plus elle appartient à la police locale. Il va falloir être convaincant ou utiliser des moyens qui me révulsent. Mais à force d'être traités comme des sous-êtres, nous commençons à envisager le pire. C'est un feu de paille, je le sais, mais un feu quand même, et il me réchauffe l'âme. Le risque est devenu secondaire, les choses sont allées trop loin. À force d'attendre, de se plaindre en silence,

Je n'y vois rien, marchant dans ses grands pas comme je peux, un temps infini. Après notre départ, nous étions encore suffisamment près de nos hôtes pour les entendre crier de colère en trouvant la cabane vide. Notre grand discoureur était passé en mode guerrier, ordonnant à son acolyte d'aller chercher ses putains de clébards. Le vernis qu'il affichait avait un peu craqué, finalement. Un vieux break Volvo nous attend, stationné au détour d'une ravine que nous avons peine à franchir, nous nous sommes mis à deux pour transporter Jenny par-dessus les roches tranchantes comme des lames. Mes jambes sont écorchées par endroits malgré mes chaussures ; lui, il va pieds nus. Jenny est installée sur la banquette arrière, nous fermons les portières dans le plus grand silence. L'Aborigène laisse glisser la voiture dans la pente douce et ne démarre le moteur que bien plus loin. Nous roulons maintenant depuis un bon quart d'heure, tous feux éteints sous la lune.

« Je t'avais dit de venir avec moi... Tu aurais dû m'écouter, maintenant ça va être plus compliqué... »

Il a dit cela sans même me regarder, alors que la voiture rebondit sur une bosse invisible.

« Ils ont laissé un homme chez ses parents, il faut y aller avant que ces salauds...

– Les parents de la flic sont au village, en sécurité. »

Jenny émerge à l'arrière, se frotte le front en grimaçant.

« Putain, mais c'est qui celui-là, encore... Pourquoi il parle de mes parents... »

Je lui résume la situation, elle se relève en se tenant la tête à deux mains.

L'Aborigène reprend la parole sans quitter la route des yeux. Avec le peu de lumière qu'il y a, il doit rester concentré.

« Ils n'ont aucun moyen de savoir où nous allons, et personne ne doit le savoir. C'est plus sûr. On a dû embarquer les vieux pour qu'ils ne préviennent pas les flics, sinon on n'en sortira jamais... »

Je suis de plus en plus paumé et pourtant le calme de cet homme me rassure. Mais les idées se bousculent encore dans ma tête fatiguée.

« C'est le fric que vous voulez ? C'est ça ? »

Il se tourne un instant vers moi et secoue la tête de dépit.

« Le fric ? Quel fric ? Celui qui est dans le coffre sécurisé du commissariat de Kalgoorlie ? Fais-moi donc penser demain matin de passer le récupérer... En demandant gentiment, je pense que ça devrait passer... »

Nous quittons bientôt la route principale pour quelques kilomètres de piste mal entretenue qui débouche sur une sorte de hameau. On devine dans l'obscurité des maisons délabrées et sales, ceintes d'arbres et de carcasses de voitures entassées. Un vieil homme marche sur le côté, notre conducteur lui fait signe, le vieux hoche la tête sans changer d'allure ni se retourner. Un chemin en herbe entre

deux maisons, et puis, au fond, une autre bicoque dont la façade beige est éclairée par une ampoule nue qui pend au bout d'un fil. Dès que la voiture approche, les parents de Jenny apparaissent, accompagnés d'une femme vêtue d'une robe rouge fatiguée. Nous descendons de voiture. Carl prend Jenny dans ses bras, sa mère lui caresse les cheveux.

« Dieu soit loué, tu n'as rien... Mais bon sang, dans quelle histoire tu t'es fourrée, ma fille ?

– Je t'expliquerai, papa... Vous allez bien tous les deux ?

– Oui, oui, ne t'inquiète pas, on en a vu d'autres... »

Le grand Aborigène s'approche de nous, allume une cigarette en nous observant.

« Je suis Phillip, vous êtes ici dans mon village, Kargy. Il va falloir remettre à plus tard ces retrouvailles, le temps presse. Demain, la lune sera pleine. Nous avons à parler. »

Une piscine à Jalalabad

par Cécile et Julie Gaillard



AVALLON

LE LIVRE

À 30 ans, James peine à trouver sa place dans son excentrique famille de narcotrafiquants afghans. Son intégration au sein d'un clan mafieux devient un enjeu crucial lorsque sa famille est kidnappée par un oncle taliban. James est alors le seul à pouvoir payer la rançon réclamée.

LA MAISON D'ÉDITION

Maison d'édition indépendante et exigeante, les éditions d'Avallon publient une vingtaine de romans par an en littérature blanche (littérature contemporaine), noire (polars engagés) et bleue (évasion littéraire). Constituée en association à but non lucratif, les ventes des livres sont intégralement reversées aux auteur·ices.

LES AUTRICES

Cécile et Julie Gaillard sont sœurs, très proches l'une de l'autre et partagent un même univers littéraire sombre, caustique et réaliste. Cécile, historienne, née en 1972, vit à Rennes. Julie, née en 1978, est sage-femme et vit à Paris. Elles écrivent à quatre mains.

Parution février 2022
222 pages - 17 euros
ISBN : 9782491996956

Les éditions d'Avallon sont
autodiffusées et distribuées
par la Sodis.

Nicolas-Raphaël Fouque
342, rue du Boulidou
34980 Saint-Clément-de-Rivière
nicolas.fouque@leseditionsdavallon.com

Mushtaq, le père de famille, vient d'être enlevé. Pour tenir la souffrance à distance, quel meilleur remède que de convoquer le souvenir des siens ?

EXTRAIT

PRIX HORS CONCOURS

2022

Cette godasse est lourde et salit le reste de son turban. Sur sa tempe, là où le tissu ne le protège plus, les crampons de plastique s'incrument et dessinent des carrés. James, lui, dirait que ce sont des losanges, ou des rectangles peut-être. Il dessinerait une suite parfaitement ordonnée, qu'il exprimerait sous une forme de calcul compliqué. Si Mushtaq avait pensé un jour que son propre fils serait si savant ! Une telle satisfaction le rassérène, même avec la semelle d'un bouffon décalquée sur la gueule. Il ébauche un mouvement pour se défendre, mais une badine cingle le bout de ses doigts. Il mord la terre pour ne pas hurler sa douleur ! Plutôt mourir que de laisser à ses bourreaux le plaisir de l'entendre souffrir. Le sable chaud tapisse sa langue et ses gencives, capture la moindre gouttelette de salive, se loge dans le trou laissé béant par sa dent. Surtout ne pas inhaler, garder la boue dans la bouche et penser au lait de la citerne située juste au-dessus de lui. Nager dedans, y plonger. La cravache fouette encore, une fois, deux fois, sur ses lombaires. Son *shalwar kameez* se lacère, sa peau se fend, le plasma visqueux coule le long de ses flancs, le chatouille presque. Bon sang, il fait bien plus que 37 °C dans ce brasier.

Soudain, les coups cessent. Pourquoi ? À quoi s'attendre ? Maintenant, il peste d'être sourd. Il n'y a rien à tirer de ses oreilles qui bourdonnent désespérément, comme si on les avait bourrées de coton. Si seulement il pouvait capter un ordre donné, deviner la langue de celui qui le frappait, savoir si le crépitement des *kalachs* a succédé à l'explosion, ça lui donnerait une idée sur la nature de celui qui s'acharne contre lui. Mollah récalcitrant, narco-concurrents prêts à tout pour se faire une place au soleil, père de famille désespéré espérant une rançon contre sa libération. Tout est possible en Afghanistan.

Il entrouvre un œil, la chaussure toujours plaquée sur sa tête lui sert de visière. Il ne discerne d'abord qu'un nuage de cendres grises et brunes, puis des rayons bleutés qui transpercent par intermittence le rideau de poussière. Des roues se rangent sous son nez, les unes à la suite des autres.

De lourdes chaussures descendent des grosses cylindrées, vont et viennent, chargent un blessé sur un brancard, repartent au pas de course. Des Français à coup sûr. Ce sont toujours eux qui effectuent les missions de santé. Les Américains sont plus habiles au maniement des armes qu'à celui des seringues. Mushtaq imagine sa Caroline en infirmière militaire. Hallucination délicieuse. Elle lui fait une piqûre, le soulage, accompagne le soin d'une caresse sur son front puis l'entraîne dans un bain frais. Il se noie dans le délire. Encore une ou deux brasses avec elle dans une vaste étendue lactée et il sera requinqué. Mais ceux qui le maltraitent le saisissent sous les bras et l'éjectent de sa rêverie. Traînés sur plusieurs mètres, ses talons impriment

deux lignes parallèles sur le sol, rebondissent sur des corps déchiquetés.

Mushtaq crache une mixtion de sable et de gadoue, happe l'air brûlant. Il s'éloigne du marché, de sa Jeep rouge pétard, de son jus de pamplemousse.

Son bourreau le hisse à l'arrière d'un pick-up, lui passe un bâillon, des cordes autour des poignets. Il serre, il noue, il cisaille la peau et cale la bête à l'arrière de la benne. Mushtaq est surpris, personne ne lui bande les yeux. Il est autorisé à voir, pas à l'ouvrir. L'autre barbu le surveille, l'épie, l'arme pointée sur lui. Le tortionnaire, épuisé par les coups qu'il a infligés, s'assoit sur le rebord du véhicule, pieds dans le vide, mitrailleuse posée sur les genoux. Avec le plat de la main, il donne deux grands coups sur la portière avant. Le chauffeur ne réagit pas assez vite et le donneur d'ordres s'énerve. Il tire une salve en l'air, histoire de bien se faire comprendre. L'utilitaire vibre et part en trombe.

L'équipage se dirige vers l'ouest. Mushtaq connaît par cœur les cinquante premiers kilomètres qu'il parcourt, ceux qui séparent Jalalabad de Shahidan, son village natal. Pendant des années, ils furent la dernière ligne droite de son trajet préféré, celui qui lui permettait de croire en sa chance, des plages d'Inde à la terre de ses ancêtres. Sa famille cultivait la came, lui s'occupait de la vente. Les enfants repéraient les fleurs fanées des coquelicots, les femmes pressaient les capsules des plantes pour en faire sortir un liquide visqueux et les hommes enveloppaient ensuite la pâte gluante dans du plastique. La substance se solidifiait progressivement. L'opium devenait morphine-base et Mushtaq prenait en charge le transport. Il avait eu l'idée de cet ingénieux commerce, deux ans après le début de l'invasion soviétique. Il vendait la marchandise sur les côtes indiennes, à des beatniks vautrés sur le sable fin, une fleur en plastique derrière l'oreille et une seringue à la main, prêts à payer cher pour son produit.

Afghanistan, Pakistan, Inde. Cinq jours aller, cinq jours retour, au moins une fois par mois. Rouler en plein cagnard, somnoler sur la banquette arrière au milieu du désert, un sac de billets comme oreiller, une *kalach* comme couverture de survie, le trajet en valait la peine. Même après déduction du prix de l'essence, des munitions et des pots-de-vin à la frontière, il était plus riche à chaque voyage. Faut dire que les bakchichs, il n'avait pas peur de les négocier. À chaque ristourne obtenue, il dissimulait les économies faites dans la doublure de sa cape. De quoi frimer de retour au village. Mais la récompense ultime, c'était lorsqu'il garait son camion couvert de sable devant les cinq maisons de torchis et que tout le monde accourait :

– T'as combien ? T'as combien ?

Les gamins lui arrachaient son paquetage et l'éventraient.

Afghani, dollars, roupies. Ils érigeaient des tas de billets à même la terre :

– Bravo tonton ! Il y en a encore plus que la dernière fois.

Les gosses guenilleux dansaient autour de lui, montaient dans la voiture, klaxonnaient, tiraient des coups de feu sans même avoir peur d'attirer l'attention des *Ruskoi*.

Quand Mushtaq rentrait d'Inde, c'était la fiesta !

Un temps la route avait été goudronnée, on avait cru au progrès.

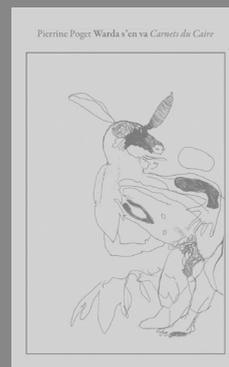
Aujourd'hui, elle ressemble à une piste de brousse, lardée de traces d'explosion, jalonnée de carcasses rouillées de chars soviétiques et de vieilles carnes putrides. Les terres si fertiles des faubourgs de Jalalabad sont abandonnées. L'homme a renoncé à cultiver ces arpents de marnes blondes. Trop de travail, trop de sueur, trop souvent détruits à coups de bombes et de haine.

En observant son geôlier, son corps déjà mal en point malgré son jeune âge, ses épaules basses, ses avant-bras striés de cicatrices, son regard fixe, Mushtaq devine l'anéantissement. Il est comme le sol afghan, pauvre, désolé, humilié. Ce gosse a combien ? Dix-huit, vingt ans ? Il ressemble à un pantin. On lui dit « Fais sauter un marché », il le fait. On lui dit « Va chercher Mushtaq Behroud », il le fait. Même pas sûr qu'on lui ait promis quelque chose en échange, à part peut-être la vie sauve, une dose de pâte de pavot à mâcher ou une femme pour la nuit. Mais il lui manque l'essentiel. L'envie de voir grand, de ne pas se soumettre, d'être libre.

Et ça, ça ne s'achète pas.
Pourquoi t'obéis, mon p'tit gars ?
Pourquoi t'as pas la gnaque ? Tu le sais ?
Parce que t'as pas l'amour.

Warda s'en va – Carnets du Caire

par Pierrine Poget



LA BACONNIÈRE

LE LIVRE

Un séjour au Caire. Une expérience de l'étrangeté et de la vulnérabilité dans une ville labyrinthique qui invite à l'errance. La narratrice déambule dans les rues, doutant de ses perceptions, partagée entre le plaisir et l'effroi de la dérive. Son esprit va et vient, entre réel et illusion.

LA MAISON D'ÉDITION

Les éditions La Baconnière aiment diversifier le champ de leurs publications : essais, romans, traductions. De la prose poétique à l'humour, elles sont à l'affût d'écritures essentielles et de formes intimes et originales.

L'AUTRICE

Pierrine Poget est née en 1982 et a étudié la littérature et l'histoire de l'art à l'université de Genève. Elle a publié trois recueils de poésie dont *Fondations*, aux éditions Empreintes, et cofondé l'association C-FAL, le Centre de formation littéraire et artistique.

Parution septembre 2021
180 pages - 16 euros
ISBN : 9782889600540

Les éditions La Baconnière sont
diffusées et distribuées par Harmonia
Mundi (France) et Servidis (Suisse).

Laurence Gudin
46, chemin de la Mousse
1225 Chêne-Bourg - Suisse
laurence.gudin@editions-baconniere.ch

La narratrice arrive au Caire et retrace son séjour dans un journal.

Prologue

D'un si bref séjour, d'aventures certes singulières mais toujours anecdotiques, y avait-il motif à écrire ? Peut-être non. Pourtant, de ces expériences confuses montait un appel à dire – non pas quelque chose du Caire ou d'un état du monde, comme on attend, comme on exige parfois de l'écrivain qu'il le fasse ; encore moins des suites d'une révolution déjà ancienne – mais simplement ce que cela fait à l'âme d'avoir été en plusieurs places et de comprendre que ces places sont irréconciliables.

ANA BARDO

Le 4 mai, à la nuit tombante, j'atterris en bordure du désert. Ce que je prends pour la chaleur encore active des réacteurs, rabattant sur moi ma veste en sortant de l'avion, n'est que la température ambiante du Caire.

3 mai, Genève

Je ne dors pas.

L'image bouge vite. Je ne vois pas les visages. Dans la rue, on veut boire encore et se battre.

4 mai, avion

« Chaque chose *doit* resplendir à son heure, et cette heure est celle où des yeux véritables la regardent. » J'ai le hublot. Je ne connais pas de rituel pour fêter ce moment.

Le Caire

S. étant absent quelques jours, un taxi m'attend à l'aéroport.

À destination, rue Kasr al-Nil, un homme se charge de mes bagages.

Je franchis après lui la porte massive d'un immeuble de style anglais et je le suis dans un large escalier de pierre desservant de

profonds paliers. Il me laisse devant une porte close. La mère de

S. viendra m'ouvrir. Dans la fraîcheur de ces lieux anciens, je m'assieds.

J'attends.

5 mai

Premier matin. Je me rendors plusieurs fois. J'appréhende de sortir.

Enfin, je me retrouve dans la rue. Au premier carrefour, indécise, visage

levé sur les façades, je m'arrête ; aussitôt, on vient à moi : c'est K.,

obligeant, familial, astucieux et serviable, indésirable mais jovial,

rassurant. Bien incapable de l'éconduire, je demeure en sa compagnie

jusqu'au soir. Nous prenons le thé dans une ruelle, sur le velours de

ce qui fut autrefois l'antichambre d'une agence de voyages. Aujourd'hui

réduit à vivre d'expédients, K. raconte cette vie faste. Plus tard,

nous sortons manger un *koshari* dans un restaurant. En fin de journée, à contrecœur, je l'accompagne encore chez un ami.

– Je ferai vite, et c'est tout près de chez toi.

C'est ainsi qu'un frêle ascenseur nous hisse au sommet d'un immeuble élégant et décati. Personne ne paraît lorsque nous sonnons. Enfin, la porte s'ouvre sur la pénombre. K. salue deux hommes, me fait traverser un salon et me désigne, au-delà, un balcon où l'attendre. Le ton est changé, il me semble. On me sert cependant un thé. Dans le salon, K. prie deux fois : à l'appel du muezzin ; puis seul, pour rattraper le retard pris en chemin.

Je ne sais rien, sinon ce que le corps apprend déjà : les poumons brûlants (de poussière, de gaz d'échappement) ; les doigts collants de sucre (le thé) ; le pouls rapide (le café) ; une agréable satiété et une vigilance accrue (souvenir du *koshari* et poids des regards) ; le parfum du haschich ; et dans ma bouche, la vibration du *salam alaykum*.

Je me penche pour voir, loin en dessous, la rue petite et populeuse.

Je note : « D'ici, on ne voit pas Dieu. Mais on observe, entre mille tracas, chaque chose suivre sa pente et atteindre son but. » Le ciel dépose sur les objets une fine poussière, couleur de plâtre. Une hirondelle passe, puis un frelon, surgis de cintres invisibles.

Au moment de partir, K. me pousse vers nos hôtes qui sont assis devant la télévision.

– Maintenant, tu vas vers eux, tu remercies et tu dis quelque chose de gentil.

La nuit est venue tôt. Je veux sortir, retrouver la rue. Les arbres sont couleur crocodile.

*

Je retrouve l'appartement vide de S. Je m'allonge dans le salon.

– Le Nil.

Bon sang, le Nil, je viens seulement d'y penser. Impossible dès lors d'aller me coucher. Impossible toutefois de sortir, je me perdrais. Impossible également de lire. Alors, j'attends.

J'ai appris le mot *fawda* : chaos, et *ana bardo* : moi aussi. J'ai oublié dans quelles circonstances. J'écris ANA BARDO sur la couverture de mon cahier.

6 mai

Je n'écris pas.

7 mai

À l'aube, S. sonne à la porte.

Retrouvailles.

*

Dans l'après-midi, je gagne l'île, en passant par le pont aux Lions. Dans le quartier de Zamalek, la librairie signalée par mon guide de voyage est encore debout. J'achète un plan de ville avec un index

des rues en anglais.

Le soir, je dîne dans la belle-famille d'une amie suisse installée au Caire. J'y mange mes premiers *mahshi*, et je découvre qu'il existe pour chaque situation de la vie courante une parole ou un rituel de courtoisie. Ignorant ces usages, incapable encore de retenir ces formules ou simplement de les répéter, je crains de paraître terriblement ingrate. Nous mangeons devant la télévision, où le favori des élections présidentielles répond en direct à deux journalistes. Nombreux sont ceux qui pensent qu'il faut à l'Égypte un général. Mais c'est dans les années 1930, me dit-on, qu'il fallait vivre ici.

De retour chez S., j'entends les sirènes. Du balcon de la chambre, je vois passer des voitures de police et un char militaire. Ils patrouillent longtemps dans la nuit.

8 mai

Au terme d'une succession de mésaventures, je retrouve avec soulagement le quartier de Bab Al Louk, heureuse de me soustraire enfin à toute nouvelle déconvenue. Mais à quelques blocs de chez moi, un marchand parvient à me faire entrer dans sa boutique et me convainc d'acheter quelques parfums. Le lieu est sombre, paisible, de velours – banquettes et coussins. On me fait tout sentir. Le mélange des odeurs me perd. Je respire du café moulu. On me sert un thé, puis le marchand introduit deux hommes – ses frères – qui prennent le relais de la vente. Enfin, on me présente une addition colossale, sans rapport avec le prix annoncé. Comme je proteste timidement, au milieu d'abondants calculs et de gentilles remontrances, quatre mains volubiles saisissent à même les plis de mon porte-monnaie la somme requise.

– Nous allons t'aider à compter.

Dans l'arrière-plan obscur de la boutique, les flacons accrochent quelques reflets dorés. Sans avertissement, je me mets à pleurer. S'ensuit un instant de silence perplexe, puis on se penche sur moi qui suis restée assise, les mains se tordent, on m'offre des bracelets, des sucreries, on me cajole et on refuse de me laisser partir tant que je n'aurai pas souri. Puis on me recommande : je ne dois révéler ni où, ni pour quelle somme j'ai acquis ces parfums :

– Les gens sont bêtes, ils ne comprendraient pas.

Enfin, comme tout semble apaisé et que je me dirige vers la porte, on me présente deux papyrus : on me fera un bon prix, je devrais vraiment les acquérir.

Pyrate

par Fabrice Chillet



BOUCLARD

LE LIVRE

Pendant trente ans, Pyrate parcourt une mer dans tous ses états : paisible, agitée, monstrueuse, inhumaine. Une vie d'aventures vécues depuis la rade de Brest jusqu'à l'océan Indien, qui résonne comme l'accomplissement d'un destin. Une longue route d'écume, de rafales et de fureur.

LA MAISON D'ÉDITION

Bouclard est un mot d'argot qui désignait une librairie et par extension, un commerce de proximité. Les éditions Bouclard, ce sont des livres, une revue, un laboratoire et un cabinet de curiosités.

L'AUTEUR

Tantôt professeur de français par vocation, journaliste par ambition ou rédacteur-fantôme par nécessité, Fabrice Chillet est aussi auteur, à dessein. Ses derniers livres parus sont *Un feu éteint* et *Narcisse était jaloux* (Finitude, 2018 et 2021).

Parution mars 2022
144 pages - 17 euros
ISBN : 9782493311009

Les éditions Bouclard sont diffusées
et distribuées par Serendip.

Benjamin Reverdy
7, rue de la Gagnerie 44340 Les Couëts
contact@bouclard-editions.fr

C'est la première description du personnage principal.

2. La vague

« Il faut se méfier du marin qui marche sur un fil entre le connu et l'inconnu » – Pyrate.

Gafilo est le nom d'un des cyclones les plus puissants observés dans le sud-ouest de l'océan Indien, depuis que des satellites imbéciles font la ronde autour de notre planète. Une bête épouvantable de puissance et de beauté. Un phénomène naturel hors de proportion. Hypnotique. Un ange exterminateur.

Le monstre a frappé Madagascar dans les premiers jours de mars 2004. Dès le 4, il franchit le 60° méridien Est et entame sa métamorphose de cyclone tropical. Dans l'après-midi du même jour, à environ 340 kilomètres au sud-est de l'île d'Agaléga, au nord de l'île Maurice, l'œil se forme. La pupille se dilate. La machine de destruction est en marche. Dans la journée du 5, Gafilo fait cap au sud-ouest puis change de trajectoire ouest-sud-ouest. La Réunion sera épargnée. Gafilo a choisi sa victime : Madagascar. L'impact sur la Grande Île est inévitable.

La situation s'emballe, une réaction en chaîne atomique. Gafilo est classé « cyclone tropical très intense ». Le jour suivant, le plancher mythique des 900 hPa est franchi. À son apogée, Gafilo pèse 895 hPa. Surpuissant. Il abrite des vents dont la vitesse moyenne est de 230 km/h. Mais les rafales atteignent 350 km/h.

Le météore percute Madagascar dans la nuit du 6 au 7 mars, au nord de la péninsule de Masaola et poursuit sa route à travers l'Île Rouge, ravageant tout sur son passage. Le 8 mars, le météore s'essouffle un peu au-dessus des eaux chaudes du canal du Mozambique. Mais il ne suffoque pas encore. Il revient à la charge.

Dans la zone maritime de Mahajunga, les autorités enregistrent deux drames. Un bateau de pêche se retourne dans la baie de la Betsiboka avec quinze personnes à bord. Quatre rescapés et sept corps repêchés. Plus au large, au même moment, un ferry en provenance des Comores fait naufrage. Trois survivants, trois miraculés qui parviennent à rejoindre la côte. Le décompte des disparus est incertain. Le nombre de passagers excédait certainement la jauge officielle fixée à 120.

Gafilo frappera encore avant de retrouver l'océan Indien le 13 mars, au sud de Farafangana. Il finira de se dissiper au sud de la Réunion. Le bilan officiel est établi le 30 mars par le Conseil national de secours à Antananarivo : 237 morts, 181 disparus, 879 blessés et 304 000 sans-abri.

Mais que peut-on savoir d'un cyclone tant qu'on n'a pas été submergé, noyé, étourdi, assommé ? Guidé uniquement par un pur instinct. Tant qu'on n'a pas éprouvé ce chaos qui confond la sensation

de glisser sur l'eau et de flotter dans les airs. Tant qu'on n'a pas eu conscience, en pleine démente, de vivre un instant magique qui ouvre la voie vers le monde des esprits ou une autre dimension. Tant qu'on ne s'est pas dit enfin que tout est consommé et qu'il vaut mieux mourir ainsi plutôt que dans son lit. Puisque nous sommes des morts en permission, aller au bout de la nuit.

Je me souviens d'un texte de Michelet sur une tempête dont il fut témoin en octobre 1859, près de Royan. Quelle pitié ! Quelle lâcheté ! L'œil d'un terrien ne vaut rien pour parler d'un tel désordre. Michelet écrit dans son fauteuil, les fesses au chaud : « J'observai cette tempête d'un lieu aimable et paisible, dont le caractère très doux ne faisait rien attendre de tel. » J'ai cessé de lire aussitôt. Et j'ai noyé le livre.

Dans les premiers jours de mars 2004, *Pyrate*, lui, est seul en mer, à bord de son voilier *Summer Breeze*. Un gréement cotre de quinze mètres hors tout, avec mâts de beau-pré. Mandaté par une société locale, *Pyrate* vient de quitter Mayotte pour rejoindre Nosy Be, une île, au nord-ouest de Madagascar. Il est en route pour livrer une tonne et demie d'anodes destinées à un remorqueur en carénage à Diego Suarez. Gafilo commence à faire parler de lui. Quelques bourdonnements à peine perceptibles mais suffisamment agressifs pour hérissier le poil. *Pyrate* a la sensibilité des oiseaux de mer. Il tient des frégates du Pacifique autant que des fous à pieds rouges du Canal du Mozambique. Il se méfie et s'adapte.

Après trente-six heures de mer, en pleine saison des pluies, *Pyrate* débarque sa marchandise et ne songe qu'à retourner à Mayotte au plus vite. Persuadé que s'il reste là plus longtemps, son bateau, comme tous les autres, sera mis en miette par le cyclone. Dans de telles conditions, selon lui, l'abri est au large. Une intuition qu'il est le seul à assumer. Et pourtant, jamais le port de Nosy Be n'aura si bien porté son nom : Hell-Ville. Encore faut-il décrocher un sésame de sortie pour quitter officiellement cet enfer programmé.

« Si j'étais parti tout de suite, j'aurais certainement pris une claque dans le lagon de Mayotte, mais pas ce que j'ai mangé au large de Nosy Be. Ils m'ont fait poireauter alors qu'il suffisait de quelques billets pour faire pression sur la capitainerie du port. Ces salauds avaient peut-être prévu que je n'en reviendrais pas et que je laisserais juste un trou dans l'eau. Mais c'était sans compter avec le lien fusionnel qui m'unissait à mon bateau. »

Pendant trois jours, *Pyrate* traîne sur le port en rongant son frein. Un *Vazaha* comme lui ne passe pas inaperçu. Au point qu'il semble porter la mer en bandoulière. Une femme l'approche et lui demande s'il peut l'emmener à Mayotte. Un coup de taxi. Il accepte. La fille est jolie. Rendez-vous pris dans un bistrot, *Pyrate* retrouve Dg. Cet ancien compagnon vient de se faire truander par un escroc local qui a pris son bateau en otage. Le seul moyen de régler le conflit sans faire de vagues est de récupérer le ketch au plus vite, en douce. Le malfaisant se saoule au rhum toutes les nuits et n'émerge pas avant midi. Il suffira de partir aux premières lueurs de l'aube. Et adieu pour toujours.

Son ticket de sortie en poche, Pyrate fait juste un détour pour récupérer le voilier de son compagnon qui se moque bien lui aussi de Gafilo et ne songe qu'à la fuite. « Je me disais que j'allais le remorquer un peu, le temps de passer entre les roches. Après je l'aurais largué et il se serait débrouillé sous voile pour rejoindre Mayotte. » À ce moment-là, la distance qui sépare les deux bateaux est de 80 mètres, la longueur de la remorque, à peu près « l'équivalent d'une vague ». Un lien sous tension mais qui paraît solide. La manœuvre se déroule parfaitement. Pyrate et Dg sont en mer. Quand l'escroc ouvrira les yeux et qu'il découvrira que sa prise de guerre a disparu, il n'aura plus qu'à retourner se saouler pour oublier.

Alors, le vent a commencé à forcir. L'anémomètre affiche rapidement 220 km/h. Les premières caresses du météore. « On a tout de suite compris qu'on allait manger fort. » Pyrate prend l'initiative d'embarquer tout le monde sur son canote, tant que c'est encore possible. Ils sont cinq sur le ketch de Dg. « Personne sur un bateau remorqué, c'est la loi. Je fais des allers-retours entre les deux bateaux, avec le zodiac que j'avais à bord. »

Dorénavant, toutes les voiles sont doublement ferlées. L'annexe amarrée sur le pont. *Summer Breeze* est à sec de toile et marche au moteur avec vingt tonnes au cul. Le vent seul, pris de travers dans la mature et les œuvres mortes provoque une gîte qui passe les 30°. Il n'est pas encore question de se débarrasser de la remorque. Le cyclone est là. Il a avalé le jour et la nuit. Un abyme cosmique. Le ciel s'effondre, s'écroule littéralement à mesure que la dépression se creuse. Victor Hugo dans *Les Travailleurs de la mer* parle justement de cet « embrasement livide d'un dedans de sépulcre ». Un ciel qui flambe d'une lueur blême, le spectre d'un incendie, une « lumière fantôme » comme si le cyclone était le lieu de réconciliation des vivants et des morts. Un point de contraction de l'espace et du temps, d'une densité et d'une puissance, au-delà de toute mesure humaine. Et ce qu'on ne peut mesurer devient aussitôt impensable. On bascule alors dans le cauchemar.

Puisqu'on a marché sur la Lune

par Alexa Faucher



CHÈVRE-FEUILLE ÉTOILÉE

LE LIVRE

Paris, 07-2039 : Nohé, photographe à New York, trouve les carnets que sa mère Héloïse lui a légués et dans lesquels elle relate l'inceste, qu'elle, sa fille, a subi à 9 ans. Ces deux voix disent la rage contenue des femmes et l'importance de la transmission.

LA MAISON D'ÉDITION

Chèvre-feuille étoilée est une maison d'édition créée en 2000 par des femmes issues des deux rives de la Méditerranée. Elle est le fruit d'un long cheminement, lié à une volonté de sororisation et de fraternisation entre les rives, à la passion de la littérature et au partage de la langue.

L'AUTRICE

Alexa Faucher est rédactrice, conceptrice et traductrice. Féministe engagée et revendiquée, divorcée et monoparentale, elle écrit des vies de femmes avec un goût particulier pour la narration à la première personne. *Puisqu'on a marché sur la Lune* est son premier roman publié.

Parution mars 2022
240 pages - 17 euros
ISBN : 9782367951539

Les éditions Chèvre-feuille étoilée
sont autodiffusées et autodistribuées.

Marie-Noël Arras
65, rue Jacques-Lemercier,
Le Clos-de-la-Fontaine 34080 Montpellier
marie-noel.arras@chevre-feuille.fr

**L'extrait s'ouvre sur les premières pages des carnets écrits
par Héloïse.**

- 2 -

Héloïse

- Ce qui commence -

Rien ne commence jamais selon l'idée qu'on pourrait s'en faire.

Soudain, on roule sur un magma, on glisse mais on ne comprend pas encore ce qui se produit. Le magma apparaît dans une poignée de secondes, ça s'annonce dans une phrase, exprimée dans ta voix enfantine, hésitante, au téléphone.

« Tu sais, Maman, il s'est passé quelque chose de très grave hier, mais je sais pas si je dois le dire, Papa il m'a dit que si j'en parle il va aller en prison et je le reverrai plus jamais. »

Je venais de plonger dans l'infinie brûlure, elle avait commencé à consommer chacun de mes millimètres comme un boa constrictor s'enroule lentement autour du corps de sa proie. J'étais sa proie indirecte, son dommage collatéral patent. Il y a eu cette sensation de lenteur indicible, comme un cauchemar au ralenti, la sensation évidente de descendre en flèche dans cette lenteur vertigineuse, la certitude absolue que pour le reste des jours que je passerais dans cette humanité, je garderais cet instant précis en mémoire.

Je ne connaissais pas encore « les faits », mais je savais. Je savais que je ne sortirais pas de cette sensation, qu'elle venait de m'emprisonner en moi définitivement. Mon cerveau, à ce moment très précis, a opéré un mouvement que je ne lui connaissais pas : il m'a dédoublée. Je me suis sentie assise à côté de moi-même, je me suis perçue, à ma droite et à ma gauche, consciente d'être Une, et avec dans chaque pied un pas de danse qui pointe son nez, j'ai senti l'instinctive machine mettre en place sa survie.

Le tout n'aura pris qu'un instant sans doute, infinitésimal et impossible à mesurer dans sa sensation étirée dans ce même temps-éclair. J'ai vu se décomposer l'écrasement, senti chacune de ses nuances, toutes les microsecondes ancrées en moi. Je savais ce que ta voix enfantine allait me dire alors que je ne connaissais pas « les faits », et je savais qu'aucune fuite, aucune échappatoire ne s'offrirait. J'ai insisté pour que tu poursuives, un des deux « moi » l'a fait – ce « moi » qui venait d'attraper la corde, qui venait d'armer son arc, je le regardais faire pendant que l'autre pied m'ordonnait de me planquer, de fuir, de ne pas vivre ça, mais déjà la flèche se tenait prête à partir pour déchirer des artères et franchir les cols.

Je suis une guerrière terrifiée.

« Mon Cœur, si c'est grave, tu dois me le dire, je suis ta maman et je vais t'aider, mais comment t'aider si tu ne me parles pas ? »

Je me suis entendue prononcer des mots dans une sensation de les réciter, en espérant avoir bien lu tous ces guides de fabrication de la « bonne mère » avalés depuis ta conception, les dizaines de podcasts, les centaines d'articles de journaux, les conférences, les ateliers, les choses que ma mère faisait et que je m'étais juré de ne jamais faire, dans cette répétition générationnelle de mère en fille, on se jure de faire « mieux ».

Tiens, prends ma leçon maternelle du jour : on ne fait pas mieux. On fait au mieux et avec un peu de chance, juste un peu, on progresse. On n'arrive jamais à rien de parfait, il est impossible d'atteindre cet idéal. C'est une lubie de nos temps cette idée qu'on devrait être des parents suprêmes. On se débat, on surnage, on sauve ce qu'on peut sauver. Basta.

J'ai prononcé les mots et j'ai attendu, encore, le canapé sous moi s'enfonçait, déjà le sol disparaissait de mon champ visuel avec les murs, la lumière presque voilée dans une hyperréalité, comme un hyperspace où tout va vite et lentement, le tourbillon laissait tout le temps dont j'avais besoin pour s'inscrire précisément dans ma mémoire. Jusqu'au moment où ta voix chevrotante a dit les mots que j'avais espéré ne pas entendre. Mais dont je connaissais chaque syllabe, déjà.

« Ben... hier soir, Papa il a bu beaucoup trop de vin et après il est venu dans mon lit, et il a mis sa main euh... ben tu sais... enfin dans ma culotte, là, tu vois... enfin dedans. Pardon Maman, je sais bien que j'ai fait une bêtise. Tu me pardonnes hein Maman, j'ai pas fait exprès tu sais. »

Le mur était là, et j'ai continué à courir droit devant, sans comprendre où naissait ce besoin que j'avais de courir, en sachant que j'allais le prendre en pleine gueule ce foutu mur, et j'ai continué la course effrénée pourtant.

J'ai dit ce que j'avais entendu avant, les mots qu'on doit dire, « non, mon Cœur, c'est pas toi, toi t'as rien fait du tout, t'inquiète pas, tu rentres et je vais m'occuper de tout, on va tout réparer, ça va aller, je t'aime si fort, tu sais, si fort, et je suis fière de toi, tu as fait exactement ce que tu pouvais, c'est pas toi, tout va bien se passer maintenant, je suis ton bouclier magique, mon Amour, je vais tout arranger, c'est promis, c'est promis, mon Ange, je te le jure, je vais tout arranger et plus jamais ça n'arrivera, plus jamais de toute la vie ».

On a raccroché et j'ai hurlé, je crois, j'ai entendu le voisin hurler « ta gueule » en retour.

Est-ce que tu étais soulagée, toi ? Est-ce qu'il y avait une lampe torche quelque part dans tes ombres ?

La collision a eu lieu et la douleur de mon visage exposé sur la paroi, le sang étalé, mon autre « moi » a ramassé le tout, épongé en pleurant silencieusement. L'arc était là, la flèche prête à partir, le bras tremblant presque de toute sa tension, il a fallu parvenir à me relever et rejoindre le bras, un réflexe encore, chercher le numéro de téléphone pour ces cas-là, l'endroit où je pouvais dire sans même comprendre ce que je disais pour qu'on me dise en retour ce que je devais faire, et la machine a démarré le processus légal au bout de mes sanglots et de ma haine, toute la douleur du monde à ce moment concentrée en moi, le Hurlement contenu cette fois, et savoir que j'allais vivre définitivement le Hurlement qui ne sortirait plus jamais et qui deviendrait mon plus intime compagnon, mon trésor indicible, niché dans mes cellules.

Le Hurlement sera mon ami, pour le reste de mes jours de vie.

- 3 -

Nohé

« *Il pleut sur Nantes, donne-moi ta main* »

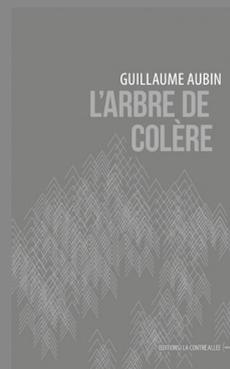
Nohé lit et relit, lentement d'abord, puis vite. Elle se souvient de cette soirée et de la précédente dans un flou étrange, elle pense que son esprit a fait ce qu'ils font, les esprits, ils amortissent les chocs en arrondissant les angles au fil des ans, ils les rendent admissibles, lourds comme des valises qu'on laisse au grenier en espérant que la poussière les fera disparaître.

Elle n'a plus repensé à ça depuis des années, elle avait un accord avec Héloïse – le dernier de leurs accords à ce propos – tous passés en une phrase et ordonnés par Nohé qui n'avait jamais eu à les négocier. Elle les énonçait : on avait d'abord cessé de dire « ton père » et « Papa » pour dire *lui* ou *il*, on avait poursuivi en disant ça lorsqu'il était nécessaire d'évoquer l'inceste. Le dernier avait été conclu lorsqu'elles avaient décidé que le temps était venu pour Nohé de voler solo.

Elles avaient alors mis en branle leur routine de voyage habituelle : rompre le bail de l'appartement et vendre la voiture, faire leurs valises, emballer les quelques objets à envoyer – jamais plus de cinq cartons chacune –, donner tous les autres à l'exception des deux cuillers, deux verres à pied et deux tire-bouchons qui les avaient suivies partout et que cette fois-ci elles avaient répartis, comme un grigri.

L'Arbre de colère

par Guillaume Aubin



LA CONTRE ALLÉE

LE LIVRE

Née dans une tribu au Canada, Fille-Rousse grandit avec les garçons, s'adonnant avec joie à la chasse, la pêche et la course. Lorsqu'elle observe les groupes de femmes, elle décide que rester au campement n'est pas fait pour elle !

LA MAISON D'ÉDITION

« Délaissant les grands axes j'ai pris la contre-allée. » Depuis le commencement, en 2008, les éditions La Contre Allée répètent ces mots de Fauque et Bashung comme un mantra. Ils guident leurs choix vers une littérature émancipatrice.

L'AUTEUR

Guillaume Aubin était blond, il est devenu châtain. Il a fait des études d'ingénieur et s'en est repenti pour devenir libraire. Néanmoins, il compte à ce jour plus d'années d'exercice en tant que footballeur amateur qu'en tant que professionnel du livre.

Parution janvier 2022
352 pages - 21 euros
ISBN : 9782376650270

Les éditions La Contre Allée sont
diffusées et distribuées par
Les Belles Lettres.

Benoît Verhille
BP 51060 59011 Lille Cedex
contactlacontreallee@gmail.com

La narratrice découvre le Chamane.

EXTRAIT

Le lendemain, je prends la route. Je voyage creux. Le ventre creux, les pieds creux, la tête creuse. L'homme plein roule sur le monde sans voir qu'il écrase les bêtes et les plantes, quand l'homme creux récolte le soleil comme la sève de l'érable, goutte à goutte, et laisse le froid de la nuit s'infiltrer en lui comme un ami. J'ai mes peaux de serpents et mes poupées de bois. J'ai mes plumes de corbeau et mes colliers de dents d'ours. Mais je n'ai pas de viande sèche, ni de haricots, ni d'eau. Et je n'ai pas de pensées pour m'alourdir. Il n'y a qu'ainsi qu'on rencontre l'invisible.

PRIX HORS CONCOURS

L'Œil-Lac m'accueille avec passion. Avec nuages noirs et trouées lumineuses. Je salue sa puissance. Les canots sont là où les guerriers les ont laissés. Je pagaie jusqu'à l'île. Nous avons sacrifié il y a plusieurs semaines déjà. Mon tambour a aimé cela. Il avait la peau tendue par l'air vif des sommets. Il a sonné au-delà du grand cercle du monde, jusqu'à l'autre pays. Il a invité les femmes à prendre le chemin des âmes. J'ai frappé, et j'ai chanté. Nos guerriers ont été pénétrés par l'énergie des Esprits. J'avais les paumes rouges. Mais quand l'avant-dernière femme est passée, mon tambour s'est percé. Juste une fissure, près de son cadre de bois. Suffisante pour altérer son chant. Pour lui donner un timbre féminin de ventre profond.

Il y a eu un temps d'hésitation. Puis le Chef a voulu continuer. Petite fissure, petit présage, il a dit. Nous nous sommes rangés à son avis. J'ai joué encore pour libérer les deux dernières Longues-Tresses de leurs vies. La forêt a pu entendre mon tambour au chant éraillé. Et l'aigle est venu jusqu'à moi, me reprocher de ne pas écouter les signes.

2022

Près de l'île, les énergies sont mauvaises. Froides comme des courants de fond. Il y a des morts qui ne sont pas morts, ici. Des Esprits qui n'ont pas franchi la porte. J'accoste par la poupe, pour ne pas froisser les rives. Le printemps est passé. Les fleurs sont retombées, et l'hiver se prépare déjà dans les branches. Je remonte au sommet de la montagne. Les présages laissent toujours des traces. Je retrouve les lichens usés par les pieds des guerriers. Et, sur la dalle de pierre, une fiente d'oiseau. Noire et sèche. Je me mets à genoux pour l'ouvrir. Dedans, il y a un fruit de qaa. Presque intact. À peine attaqué par les sucs du petit estomac. Je ne suis pas surpris. Certains oiseaux savent lutter contre le fruit. Savent le manger sans qu'il s'installe en eux. Les boissons pour revenir du qaa contiennent du sang d'oiseau, parfois des plumes. Mais la fiente est là où nous avons sacrifié. Il n'y a pas de hasard dans la taïga. Tout est sauvage, tout est Esprit. Alors je demande à l'île si je peux dormir sur place, et elle m'accepte car elle m'a invité. Après quelques heures en tailleur, à écouter les voix des vents,

je m'allonge à même la dalle, les yeux dans le ciel noir. L'étoile se fait voir entre les nuages. Il y a les bruits des bêtes qui suivent les sentes entre les arbres. L'eau qui lèche son lit de pierre. Mais j'entends surtout le silence des cadavres, et je crains demain.

Il y a vingt femmes à trouver. Je me lève avec le soleil, et je passe ma journée à sillonner l'île. Je retrouve un à un les corps raides, aux doigts bleus. L'arbuste de qaa perce déjà la peau de certains. Les yeux fermés, je remercie les corps de s'être offerts. La plupart des âmes sont parties rejoindre leurs ancêtres, et je suis heureux pour elles. Mais sur la rive du levant, la forêt n'est pas tranquille. Elle souffle une haleine chargée. Je ne suis pas le bienvenu. Les épinettes se serrent les unes contre les autres, me dessinent des couloirs étroits et des ombres coupantes. Mon ventre est serré. Dans ma main, j'égrène mon collier de dents d'ours pour invoquer son courage. L'aigle veut que je dépasse ma peur. Alors je descends jusqu'à l'eau, et je me sépare de mes habits, de ces peaux devenues peaux d'Homme à force de s'imprégner de mon odeur. Et, pas à pas, je rentre nu dans l'Œil-Lac. L'eau me lave de mon impureté, et de mes Mauvais Esprits collés sur mes lèvres, mes oreilles, mon sexe, mon anus. Ils campent sur nos orifices pour nous pénétrer quand nous sommes faibles. Je m'assois sur le fond de galets, et j'attends que le froid me saisisse. Puis, doucement, je remonte sur l'Île-Esprit, pour entrer dans la forêt épaisse.

La résine suinte sur les troncs. Les branches basses meurent de ne plus recevoir de soleil. Les mousses rampent vers les trouées, vers les troncs abattus par la foudre et le vent. Souvent je crois voir un ours dans une souche, et mon cœur s'emballe. L'aigle me teste. Je lutte pour être à la hauteur. Je remonte vers l'âme qui gonfle de ne pas vouloir crever. Qui tourne en rond, et empoisonne l'air de sa colère. Je trouve le cadavre dans un creux de lumière. C'est celui de la femme au tambour. Je reconnais son visage, même blême, même baigné dans la boue. C'est la femme pour laquelle ma peau de caribou a changé sa voix. C'est la femme qui ne veut pas franchir la porte. Ses ongles sont noirs de terre. Elle a fouillé le sol profond. Son corps est encore modelé par l'angoisse, quand les autres ont retrouvé le calme dans la mort. Alors je vois ce que j'aurais dû voir quand le présage s'est manifesté. Je vois ses formes rondes. Ses seins qui tirent ses vêtements. Ses hanches. Cette femme était une femme pleine. Tout en mourant, elle continuait à grossir. Une âme qui erre est un animal acculé. Qui n'attend rien de ce monde ni du suivant. Qui se nourrit de peur et de haine. Elle n'aime pas que je sois là. Elle me tourne autour, me glisse sur la peau. Je ferme les yeux pour lui parler. Mais il n'y a pas de pardon pour les Yeux-Rouges. Pas plus que nous pardonnons aux Longues-Tresses d'être Longues-Tresses. Je m'approche et je pose ma main sur son front. Raidi par le froid. Crevassé par les pluies et le vent. Puis je veux mettre ma main sur son nombril, mais j'ai un mouvement de recul au moment de poser mes doigts. Un mouvement de fascination et d'effroi.

Le ventre n'est pas mort. Il est encore chaud. Le bébé est vivant. Il lutte contre la faim. Il est faible. Mais il est vivant. Il retient sa respiration en attendant un miracle. Refuse d'être empoisonné par le sang de sa mère. Avec ses pieds, il pèse sur les parois comme on défend une palissade. La plante fait son nid, et il ne partage pas le sien. L'île a entendu son désir de vie et a murmuré à l'aigle de venir me chercher. Parce qu'il n'y a plus de Longues-Tresses pour sauver cet enfant, seulement des Yeux-Rouges dans cette partie de forêt. Mon cœur tremble. Je fais demi-tour. Les dents d'ours sautent sur mon torse quand j'enjambe les troncs et les mares de boue. Je récupère mon couteau dans mon tas de vêtements et je retourne à la femme, sans prendre le temps de me rhabiller. L'âme s'affole quand elle voit ma lame. Elle protège son bébé comme une louve. La paume bien à plat, je l'écarte de mon chemin et me mets à genoux. Je pense aux saumons dont on tire le caviar. Il faut aller vite pour ne pas faire souffrir. J'inspire. Et j'incise le ventre d'un geste vif.

Je dépose le bébé dans ma toque de fourrure, et le tiens au chaud. C'est une fille. Alors l'âme s'apaise de me voir tendre. Et comprend enfin que j'aide ceux qui veulent vivre. Et ceux qui doivent mourir.

Terrils tout partout

par Fanny Chiarello



COURS TOUJOURS

LE LIVRE

Petite, Laïka ne voyait pas les deux énormes terrils à côté desquels elle grandissait. Vingt-sept ans plus tard, elle redécouvre un territoire devenu patrimoine mondial de l'Unesco. Des terrils qui racontent une renaissance personnelle et la lutte sans merci que se livrent la nature et l'homme.

LA MAISON D'ÉDITION

Partir du quotidien et toucher à l'essentiel. Depuis 2012, les éditions Cours toujours explorent le patrimoine sensible et culturel à travers des ouvrages singuliers (romans, récits, miscellanées et poésie) qui mettent l'humain au centre des aventures.

L'AUTRICE

Fanny Chiarello vit dans le bassin minier du Pas-de-Calais. Elle écrit des romans et de la poésie et aime changer d'univers, de forme et de tonalité dans (presque) chaque nouveau texte. Pour nourrir son travail, elle explore les villes et les campagnes, en courant ou à vélo, avec son appareil photo.

Parution octobre 2021
96 pages - 14 euros
ISBN : 9791091750189

Les éditions Cours toujours sont
diffusées par Tonique Diffusion
et distribuées par Dod & Cie.

Dominique Brisson
20, allée des Seigneurs-de-Lyons
02400 Épaux-Bézu
dominique.brisson@courstoujours-
editions.com

C'est décidé, Laïka quitte Lille pour Lens. Elle se plonge dans ses souvenirs.

EXTRAIT

PRIX HORS CONCOURS

Chez mes grands-parents maternels, le feu s'alimente, il n'est pas acquis. Par ailleurs, il est objectivement dangereux : on soulève la plaque en fonte du réservoir avec la courbure du tison puis on la fait glisser sur le dessus brûlant du convecteur, ensuite de quoi on verse les boulets dans le brasier, le bec du seau en forme de vase incliné dans une gerbe d'étincelles. C'est assurément autre chose que de programmer un thermostat.

Les boulets sont beaux. Parfaits, parfaitement moulés, ourlés d'une ligne longitudinale comme une couture. Ils évoqueraient des madeleines, n'étaient leur couleur noire et leur absence de stries. Je devine qu'ils se lovraient à merveille dans le creux de ma main mais je crains qu'ils ne s'enflamment soudain par auto-combustion spontanée. Ils sont mystérieux à mes yeux de fillette qui ne pose pas de questions – le mystère serait le charbon de cette locomotive à vapeur qu'est l'imagination ; après élucidation, il ne resterait que schlamm. Je ne me demande pas d'où viennent ces noix mates et noires. Si je ne suis pas stupide au point de supposer qu'un coup de pioche puisse décrocher d'une veine souterraine une grappe d'ovoïdes bien lisses, je le suis assez pour croire que les mineurs sont d'une autre ère. De toute façon, aussi aberrant que ça puisse paraître, je n'imagine rien du tout. Pour autant que je sache, ces boulets qui s'entassent jusqu'au plafond de la remise et ne s'embrasent pas sur ma petite paume blanche pourraient aussi bien provenir de Pluton. En vérité, c'est une pâte faite de miettes et de résidus houillers que l'on coule dans des presses cylindriques alvéolées, dont elle sort sous forme de boulets bien roulés, conditionnés pour être acheminés vers les foyers.

Fleuron

2022

La première fois qu'elle s'aventure sur un terriL, au printemps 1991, Laïka ignore que le 21 décembre précédent, à 15 kilomètres de là, l'ultime berline de l'histoire minière locale est remontée au 9 d'Oignies dans un fracas de point final.

Le 11/19 se dresse à 1,3 km de sa chambre à vol d'oiseau. Elle s'y rend à pied, avec son walkman. Gravit un talus, se fraie un chemin parmi les ronces, orties et flaques de boue. Il n'y a pas de sentier, pas de fléchage, pas de restes de barbecue, pas de panneau attention à ci ou ça, pas de patrimoine mondial de l'Unesco qui tienne, juste deux tas de gravats noirs hauts de 187 mètres et au milieu Laïka, 1,70 m, un dimanche après-midi. Quelques pneus de camion noirs sur un sol noir inégal et un plan d'eau si noir qu'on ne peut imaginer sa profondeur. Elle a peur, sans savoir de quoi. C'est une peur délicieuse, semblable

à celle que procure la violation d'interdits. Elle ignore si elle a le droit d'être ici, elle constate seulement qu'elle y est seule, si seule que le reste du monde semble avoir basculé dans le précipice au bord du plateau et sombré dans le néant. Elle se trouve précisément sur le terril tabulaire 74B, au bord d'un bac à schlamm dont elle s'attend à ce que l'étrange créature du lac noir en surgisse comme dans le film éponyme de 1954.

Si le 11/19 est une silhouette familière de son paysage, s'il lui est un nez au milieu de la figure, le monde vu depuis le 11/19 s'agence d'une manière inattendue, mosaïque de champs aux couleurs tendres. Quant au site lui-même, il lui rappelle un peu le paysage volcanique de Tenerife, où elle est allée en vacances avec ses parents et où, leur a-t-on dit, ont été tournées des scènes de *La Planète des singes* – l'adaptation de 1968, où Charlton Heston comprend en découvrant la statue de la Liberté ensablée que la planète hostile sur laquelle il se trouve est la Terre.

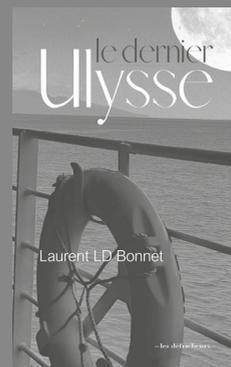
Laïka écoute une symphonie tourmentée dans son casque en mousse, sur un tas de schistes, grès carbonifères et autres résidus. Elle est un petit assemblage d'os sur 24 millions de m³ noirs. Le terril plat sur lequel elle se trouve empêche l'affaissement des deux cônes : bien vu. La plupart des sources disent des cônes que ce sont les plus hauts d'Europe, et quelques autres, plus rares, qu'ils sont parmi les plus hauts d'Europe. Les gens d'ici suppriment volontiers le *parmi*, non sans une certaine fierté, comme s'ils les avaient montés eux-mêmes à la manière de blancs en neige, à la force des bras. Pourtant ce ne sont pas des tas faits main, ce ne sont pas des pyramides noires érigées par des esclaves dont la force musculaire aurait hissé jusque là-haut ces berlines qui aujourd'hui servent de bacs à fleurs municipaux pour les y renverser, augmentant le pâté de sable jusqu'à ce qu'un contremaître muni d'un fouet dise, Oh-oh, mieux vaut arrêter là. Ces tas sont l'œuvre d'un convoyeur à bande, dispositif constitué d'une large courroie en caoutchouc rotative entraînée par un moteur, sur le même principe que les caisses de supermarché. Au 11/19, la croissance des tas cesse en 1986, cependant qu'en contrebas, dans son collège Pailleron, Laïka lit les romans sans dialogues qui agréent à son professeur de français – son nez de douze ans tombe d'ennui dans *Le Roman de la momie*.

Elle ignore ce qui la pousse à venir au 11/19, cinq ans après la guerre du feu, juste avant de partir faire ses études à Lille avec l'intention de ne jamais revenir. Un sursaut de curiosité, survenu in extremis ? Ce jour-là, elle ne se doute pas qu'elle vient de faire pour la première fois le type d'expérience qu'elle recherchera toute sa vie : adulte, rien ne la stimulera davantage que de se perdre dans des lieux inquiétants, où tout ce qu'elle observera la fascinera comme si elle voyait en relief pour la première fois – mieux, comme si son regard était le premier regard humain à se poser sur ce qui s'offre à lui. Tout semblera terriblement effrayant, presque menaçant, et elle imaginera se dissoudre dans les sites à l'écart de l'activité humaine qui auront sa préférence. Là, elle se sentira aussi loin de son espèce que si elle avait atteint le fond d'un océan et que des formes de vie non répertoriées frôlaient sa peau dans l'obscurité. Adulte, elle explore la métropole lilloise en courant ou à vélo, fraie avec des friches,

des parcs d'activités, des zones industrielles, militaires, des carrières, des ruines et des postes électriques, emprunte des chemins isolés au long de voies ferrées, se cogne à des murs antibruit, à des sites désaffectés. L'insolite accélère son pouls ; sa fascination se dissipe souvent avec le ressassement des lieux sous ses semelles ; plus rarement, le mystère résiste à l'usure du familier. Au fil des années, elle voit le champ de sa curiosité s'étendre sans fin. Bientôt, il lui faut la campagne. Il lui faut aller toujours plus loin, dans les limites de sa force physique. Quand elle revient vivre dans le bassin minier, elle court sur les terrils et s'aperçoit qu'à travers son mouvement perpétuel, elle n'a cessé de reproduire le frisson inaugural de ce dimanche après-midi au bord d'un lac si noir qu'un moment, le monde entier a semblé s'y être abîmé. Vue sous cet angle, sa vie chaotique lui paraît plutôt réussie. Non plus un brouillon illisible mais une ligne claire quoiqu'elliptique. Pour l'instant, nous sommes en 1991 et, quand elle rentre chez ses parents après avoir marché sur la lune noire du 11/19, ses grands-parents sont assis autour de la table, et on mange du gâteau, de la tarte, et on boit du café, et le soir un vin cuit avec des biscuits salés.

Le Dernier Ulysse

par Laurent LD Bonnet



LES DÉFRICHEURS

LE LIVRE

Le Dernier Ulysse est une adaptation contemporaine d'une œuvre parue en 2082 aux éditions Vandoven, dans un monde qui pourrait être le nôtre, où se déroule l'étrange voyage d'un homme qui allait participer, sans le savoir, au bouleversement du monde éditorial.

LA MAISON D'ÉDITION

À l'heure des injonctions au conformisme, Les Défricheurs formulent un désir d'imaginaire et d'engagement, qu'ils exigent de maintenir vivant. Inspirés par des valeurs humanistes, mûs par une énergie indocile reliant la raison au sensible, ils s'aventurent en éditeurs libres, en défricheurs.

L'AUTEUR

Laurent LD Bonnet a nourri son inspiration au fil de ses voyages. Il est l'auteur de deux autres romans : *Salone* et *Dix secondes* (Vents d'ailleurs, 2013 et 2015). Il contribue à *La Cause littéraire* et à la revue *Daimon*, qui lui a consacré un numéro.

Parution juillet 2021
450 pages - 22 euros
ISBN : 9791090971042

Les éditions Les Défricheurs sont
autodiffusées et distribuées
par Hachette Livre Distribution.

Antonin Grégoire et Raluca Belandry
14, rue des Arènes 87000 Limoges
lesdefricheurs@gmail.com

Embarqué sur un cargo, l'auteur Mauvalant est contraint d'écrire l'histoire du commandant. Pour se documenter, il demande à participer aux manœuvres.

EXTRAIT

Le temps s'assombrit pendant la courte navigation depuis le lieu de l'opération sénégalaise. Parvenu au large des Bissagos, Larsvic m'expliqua : ici, cela se faisait à l'ancienne, pas de versement préalable sur un compte offshore avec confirmation par SMS sur téléphone satellite ; on se mettait d'accord sur un paiement *mano a mano*, sur le pont, raison pour laquelle chaque homme portait une arme à la ceinture.

Un appel radio codé, envoyé depuis le *Prizrack*, indiqua un premier point de rendez-vous au large avec l'embarcation des trafiquants. Puis un second, dans une nouvelle zone, après qu'on eut vérifié sur les écrans radars l'absence de tout autre navire.

« Bah, depuis dix ans ils ont plus Marine, expliqua Larsvic, même plus chefs. Le dernier est enlevé plein Bissau par les anti-narcos américains. Ensuite, exfiltré par bateau ! Après ils ont raconté, ils avaient capturé en mer. Mais ça veut dire aussi que trafic drogue vient d'ici. Alors on est moins tranquille pour le reste. Les Américains ont offshores rapides qui peuvent se cacher loin. »

Moins tranquille... J'imaginai cela sans peine à son échelle, étant moi-même soumis à l'assaut de ma sérénité de petit citoyen lambda qui en prenait un sacré coup ! Oui, drôle de choc pour un auteur jusque-là pépère, vivant assez mal de sa plume et assez bien de sa liberté d'écrire, mais ne revendiquant rien d'autre. Ce n'était pas rien de se retrouver sur le pont en pleine nuit, au pied du mât de charge, campé en bottes et en veste de ciré, tee-shirt usagé et pantalon bleu de travail crasseux à souhait, visage un peu graissé pour arborer la mine du « gars sorti de la cale » équipé de ses gants de manutention ; tout ça pour accomplir la tâche que me confiait Larsvic. « C'est le poste en fonction votre gabarit ! » avait-il précisé.

Et, alors qu'en compagnie de Dakira – institué mentor, le temps de cette vacation – j'attendais les instructions, je fus submergé par une brève et étrange vision à laquelle je n'accordai sur l'instant qu'un intérêt relatif, mais qui, un jour, dans une brasserie parisienne, me reviendrait en pleine figure : sur le pont d'un voilier totalement délabré, se jouait sur un touret en bois, une partie de dés entre cinq hommes que je reconnus intensément – London, Conrad, Gary, Kessel, Borges – hilares, flegmatiques ou hautains, concentrés ou nez en l'air, visages noyés dans la fumée de cinq cigarettes disposées en éventail dans un gros cendrier. Chacun avait engagé des sommes énormes et se foutait vraiment de savoir qui allait l'emporter. London ramassait la mise et, alors qu'il ramenait à lui un imposant tas de pièces et de billets, il balança à la volée : « *Hey guys, we are sailing on the Snark and our muses have bargained with no censor !* » Les autres commencèrent à ricaner, puis à rire de plus en plus fort, au point que je dus secouer la tête et me frotter les yeux.

Ce qui me parut évident sur l'instant, c'est que je n'étais

PRIX HORS CONCOURS

2022

sûrement pas de la même intelligence, ni de la même culture et encore moins de la même trempe que ces gars-là. Peut-être pas non plus à la hauteur de Dakira qui, pour m'extraire de ma rêverie, venait de me frapper l'épaule d'un coup de poing. Sa trogne rondasse, édentée, dégoulinante de pluie, me gueulait des mots dans un anglais sorti de nulle part en désignant devant nous un gros tambour métallique sur lequel s'entourait le cartahu en fil d'acier tressé. À force de gestes, je compris que je devais, au signal *Stop/Go*, actionner une manette qui serrait ou desserrait un frein. Une troisième position, soumise à un cran d'arrêt, permettait de laisser filer plus ou moins vite. Cela semblait assez simple. Je pris donc mon poste au pied du mât de charge, debout sous une pluie fine et cinglante qui brouillait la vision du navire et des cales. En bas, quatre matelots s'affairaient à l'ouverture des trappes fantômes. Les autres patientaient sur le pont. Larsvic, téléphone satellite collé à l'oreille, nous adressa un signe depuis la passerelle : cinq minutes avant l'arrivée des bateaux de livraison !

Dans la lumière striée des projecteurs, au milieu de ce qui commençait tout de même pour moi à ressembler aux portes d'un enfer, j'avoue que l'idée de renoncer me traversa l'esprit. D'abord parce que le roman aurait pu s'écrire sans ça. Ce n'aurait pas été la première des proses, comme se moquait souvent Vandoven, à raconter l'invécu presque comme s'il jaillissait de la boue et des larmes ; la plupart des lecteurs, d'après lui, n'y voyaient que du feu. Ensuite, parce qu'en attendant ainsi à ne rien faire, mon esprit divaguait ; Castelo revenait me titiller avec son histoire de grégarisme fatal, « le groupe, c'est le groupe »... Or ayant été jadis un troufion réformé au bout de trois jours, puis m'étant abstenu toute ma vie de participer aux effusions sportives, j'avais ainsi évité le principal des expériences collectives pathogènes. Mais voici que sur ce navire cette histoire très mâle me rejoignait. Pris à la gorge par l'enjeu, par mon rôle maintenant concret, et par l'attitude de Larsvic qui allait au-delà de notre relation contractuelle – puisqu'en me mêlant à l'équipage et m'offrant une fonction opérationnelle, il me délivrait aussi sa confiance – je me trouvais incapable de dépasser ne serait-ce que la simple évocation d'une fuite. J'y étais, dans ce putain de stade ! Et pire que cela, une évidence s'imposait ; si mon âme civilisée, greffée à son corps dépendant, me portait plus à faire dans mon froc qu'à jouer au héros, un orgueil frissonnant, lui, me poussait à entrer sur le champ de bataille. J'essayais donc de calmer le jeu intérieur de mon ego surmené ; après tout, j'avais moi-même demandé ça, et il ne s'agissait que d'un poste d'observateur attelé à une tâche précise, binaire, sous les ordres de Dakira... Pas de quoi fouetter un chat !

Nous naviguions à cinquante milles au large, trajet logique pour le *Prizrack*, en route officielle vers Abidjan et Lagos. Larsvic adoptait vis-à-vis de radars éventuels la même tactique que devant Arguin et la Casamance, nous progressions machines avant lentes. Mais la brise chaude avait forcé jusqu'à vingt nœuds, s'établissant plein nord, levant une houle courte qui allait rendre les amarrages périlleux et la manutention plus compliquée.

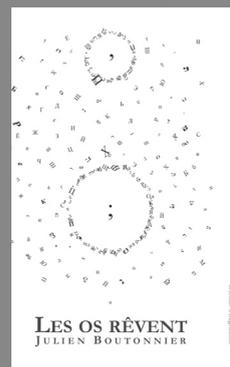
Un cri surgit de l'obscurité, on distingua le faible faisceau d'une lampe torche qui balayait le bord du bastingage. La haute proue

d'une pirogue apparut. Larsvic agitait le bras. Il s'était équipé d'un mégaphone pour contrer les effets du vent. La première palanquée fut arrimée au croc de charge. À mes côtés, Dakira actionna le moteur du tambour. Le filet et ses dix caisses se hissèrent mètre après mètre au-dessus de la cale, Dakira leva la main vers moi pour signaler de me tenir prêt.

Impression soudaine de participer à une mission de la plus haute importance...

Les os rêvent

par Julien Boutonnier



DERNIER TÉLÉGRAMME

LE LIVRE

Les os rêvent est un texte étrange et déroutant, à la frontière du romanesque et du traité scientifique. Giacomo Palestrina étudie les rêves des os, ou pour le dire plus précisément, l'ostéonirismologie. Les os rêvent et ce sont ces rêves qui forment chaque élément du monde.

LA MAISON D'ÉDITION

Depuis 2005, les éditions Dernier Télégramme publient d'étonnants ouvrages de poésie et de littérature contemporaines. Elles proposent une réflexion sur les possibilités expressives de la langue, les rapports entre démarche plastique et démarche littéraire, en dehors de tout conformisme.

L'AUTEUR

Julien Boutonnier, né en 1977, écrit des textes qui traversent les champs de la poésie et du roman. Ses productions transitent sur différents supports (numérique, papier, audio et vidéo). Il est membre du comité de rédaction de la revue *Empan* éditée par Érès.

Parution février 2022
524 pages - 32 euros
ISBN : 9791097146399

Les éditions Dernier Télégramme sont
diffusées par Gidde et distribuées par
Dod & Cie.

Fabrice Caravaca
27, avenue Georges-Dumas 87000 Limoges
dernier.telegramme@gmx.fr

Il s'agit du début du premier chapitre où l'on rencontre le personnage central du livre.

EXTRAIT

Ce fut à Giacomo Palestrina que, le 17 janvier 2014, le *Comité ostéonirismologique* s'adressa pour étudier le rêve SBP de type Pānini. Les *Institutiones* en prévoyaient l'arrimage quatre cent sept jours plus tard, soit le 28 février 2015, quelque part dans les montagnes qui se dressent à proximité de Sary Tash, dans le sud-ouest du Kirghizistan.

Au terme de la période d'indécidabilité, dont la durée a depuis fort longtemps été fixée par la *tradition* à cinquante-deux jours, le jeune ostéonirismologue de 42 ans acquiesça avec un bel enthousiasme. C'était tout récemment qu'il avait clôturé son *voyage-sigle*, lequel avait duré dix-sept ans, et se voir confier une telle étude était une reconnaissance certes pas exceptionnelle mais néanmoins tangible.

Notons que, pour authentifier sa joie, Palestrina se rendit au *Centre d'étude et de conservation des rêves* de Sienne, dans l'enceinte duquel il se laissa aller à errer plusieurs jours au hasard des innombrables et longs couloirs aléatoires, jusqu'à ce qu'apparût une *bibliothèque spectrale* de type Lishang. Comme espéré, il y rencontra son ami de longue date Johannes Alanus, spectralisé depuis bientôt quatre ans ; sur le point de partir pour l'univers d'un effleurement, il se préparait à rejoindre les cohortes d'ostéonirismologues en charge de recenser les chants de l'esmerveil. Les deux amis se congratulèrent chaleureusement de leurs entrées respectives dans l'exercice ostéonirismologique, sans parvenir toutefois à masquer l'anxiété qui les irritait jusqu'au cœur de leur joie. On ne revient plus d'une immersion dans le tissu onirique général, c'est un départ définitif de la zone sensible ; quant à l'étude d'un rêve de type Pānini, elle recèle bien des périls, et il n'est pas rare qu'ils se révèlent mortels.

Le 16 mai 2014, Giacomo Palestrina rencontra Hinrik Funohf dans un salon triestin de la via del Pesce. Ce chef d'équipe avait été sollicité par le Comité des *capsarius* et des aménageurs de trajectoire pour sa connaissance du terrain kirghize. Il avait en effet déjà convoyé avec succès un rêve ostéologique depuis la région de Naryn jusqu'au Centre d'étude et de conservation des rêves d'Och, situé à un peu moins de deux cents kilomètres de Sary Tash. C'était un *capsarius* assez typique : athlétique, taiseux, rigoureux.

Il est connu que les *capsarius* et les ostéonirismologues de type Pānini ne s'entendent pas. Depuis la catastrophe que provoqua, au XVII^e siècle, la fameuse dispute qui opposa l'ostéoneironome madrilène Tomás Luis de Victoria et le *capsarius* tchèque Pavel Spongopaeus Jistebnický lors du convoiement du rêve HGONЖ dans les plaines magyares, et, malgré de nombreuses et très officielles tentatives de conciliation, un contentieux demeure entre les deux confréries¹. Les *capsarius*, depuis Jistebnický, accusent l'ostéonirismologue de type Pānini de Victoria d'avoir menti par omission lors de la rédaction de son rapport destiné à informer l'*Assemblée ostéoneironomique des royaumes*

PRIX HORS CONCOURS

2022

d'Europe² des circonstances exactes de l'incident. Il aurait négligé de mentionner qu'il avait donné des ordres parfaitement inadaptés à la situation, ce qu'ont toujours nié de Victoria et, à sa suite, les représentants de l'*Ordre des ostéonirismologues de type Pānini*. Le 11 octobre 1665, l'Assemblée ostéoneironomique statua que la nécessité d'assurer la sécurité des rêves de type Pānini lors de leur transport vers les Centres d'étude et de conservation des rêves primait absolument ; par conséquent, il fut stipulé dans un édit appelé à devenir fameux³ que : « Les capsarius ont tout pouvoir d'organiser et de diriger les convoiements de rêves⁴. » La conséquence historique de l'affaire, au parfait détriment des ostéonirismologues de type Pānini, impliqua que ceux-ci ne participeraient aux arrimages et convoiements qu'à la condition d'y être autorisés par les capsarius responsables ; ils leur devraient de plus obéissance, du moins jusqu'à la livraison du rêve au CECR⁵.

Hinrik Funohf accéda à la demande de Giacomo Palestrina. Il le compterait au nombre des membres de son équipe en tant qu'inventé ostéonirismologue. Même si les arguments que présenta Palestrina pour soutenir sa demande étaient de bonne tenue, il n'est pas impossible que sa tête ronde et jouffue, sa calvitie conquérante, sa taille très modeste et la pointure poussive de ses chaussures, toutes qualités qui lui prêtent une silhouette vaguement clownesque, emportèrent au final l'adhésion de Funhof. Il y eut perché au-dessus de son menton carré d'homme d'action ce sourire ambigu, peut-être méprisant, peut-être empathique, quand il serra la main de Palestrina pour sceller leur accord. Rendez-vous fut pris à la gare d'Augsbourg début janvier 2015.

Selon les calculs des Institutiones, le rêve SBP s'arrime dans la zone sensible terrestre tous les quatre cent quatre-vingt-douze ans, six mois, trois jours, quatorze heures, vingt-trois minutes et quarante-huit secondes. Des archives témoignent des trois derniers arrimages à l'occasion desquels furent menées des études, sans que jamais aucune ne puisse être poussée jusqu'à l'identification définitive de l'os *matriciel* et du réel concordant.

Le dernier arrimage du rêve SBP est daté au huitième mois de l'an 1522 et situé à proximité de Hallormsstadur, en Islande. L'illustré ostéoneironome Hallgrímur Þorvaldsson conduisit l'étude. L'arrimage précédent eut lieu en mars 1030 dans les Highlands, à une cinquantaine de kilomètres de Thurso. Un témoignage de Robert Wallace identifie William Bruce comme ayant mené l'étude jusqu'au corteggiamento au cours duquel il aurait perdu la vie. Le premier arrimage dont nous gardons trace intervint sur l'île de Honshu, au Japon, au cours de l'an 537, dans la campagne d'Ashiomachi Kamimato. Il fut observé par l'ostéoneironome Soga no Tetsuki no Iname.

À titre de remarque, précisons que, comme le veut la tradition, les initiales des patronymes des trois ostéonirismologues qui ont étudié ce rêve composent son nom, lequel se verra donc bientôt augmenter de l'initiale P. Ainsi, plus le nom d'un rêve est long, plus le nombre

d'ostéonirismologues l'ayant étudié est important, plus il y a de chances que l'identification de son os matriciel et de son réel concordant soit considérée comme autorisée.

1. Le 12 juin 1665 prit feu le monumental théâtre mobile dans lequel était transporté le rêve HGONЖ. L'incident aurait été déclenché par l'embraselement d'une tenture suite à l'effondrement d'un lustre qui présentait plus de cent cinquante bougies. Il aurait été possible d'extraire le rêve sans dommage si de Victoria n'avait disputé le commandement de la manœuvre à Jistebnický et ne l'avait assommé avec le pommeau de sa canne. Pour la suite, on ne connaîtra jamais les détails de l'événement. Le fait indubitable reste que la conformation du rêve HGONЖ subit de profondes altérations au contact des flammes, si bien que son réel concordant en fut bouleversé : durant plusieurs heures, l'humanité entière perdit l'usage de son œil gauche.

2. L'Assemblée ostéoneironomique des royaumes d'Europe est l'ancêtre du Comité ostéonirismologique.

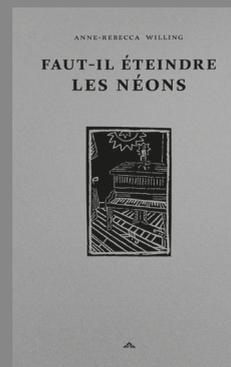
3. Il est ici fait mention de l'édit d'Adelboden.

4. Règle, éd. du Comité ostéonirismologique, 2012, vol. IV, p. 2764.

5. À partir de maintenant, on écrira la plupart du temps CECR pour Centre d'étude et de conservation des rêves.

Faut-il éteindre les néons

par Anne-Rebecca Willing



DYNASTES

LE LIVRE

Le bar et ses riverains, le couperet, le goût du refuge rendu à l'oubli, tout ceci est tristement familier. Mais après la fermeture, l'histoire n'est pas finie : quand il n'y a plus personne pour espérer, quand il ne reste que le lieu vide, endormi, il se réveille pour chanter.

LA MAISON D'ÉDITION

Les éditions Dynastes publient depuis 2019 des romans, essais et poèmes d'auteur-ices de nouveaux horizons. Ce sont les mots de Roland Barthes qui guident leur recherche littéraire : « Nul pouvoir, un peu de savoir, un peu de sagesse, et le plus de saveur possible. »

L'AUTRICE

Née en 1990, Anne-Rebecca Willing a grandi en Belgique avant de s'installer en France. Ce sont les lumières frénétiques d'une salle d'arcade qui ont inspiré l'idée de son premier roman, au croisement d'influences littéraires classiques et contemporaines.

Parution mars 2022
112 pages - 16 euros
ISBN : 9782956942184

Les éditions Dynastes sont
autodiffusées et autodistribuées.

Thibaud Mackza Hervier
43, rue de Meaux 75019 Paris
contact@dynastes-editions.fr

La fleur de nénuphar, au cœur du marécage, ne s'étonne pas d'éclorre.

*

C'est encore un bar qui ferme.
 Sans lui ne serais-je sans doute qu'une créature de passage ; je ne serais qu'un météore dans la nuit, très loin d'ici.
 Ce comptoir aux néons forme un parfait repère pour les monstres discrets.
 Qu'il vive encore un peu, dans le domaine infini des redites. Qu'il vive encore une fois parmi ces souvenirs vains, ceux où l'on ne peut que revivre sa vie sans jamais y revenir, où l'on ne peut que se dissoudre totalement.
 Me voici, voix des néons.
 Nous voici, dernier chant de ce bar vide que, bientôt, nous ne saurons plus reconnaître.

*

La rue se tait, les lampadaires s'éteignent.
 À travers la grille qui clôt vitres et porte se devine l'incertitude des heures où l'on devrait dormir, loin de cette conscience de la nette coupure entre vie déjà vécue et celle qu'il reste à vivre.
 Je peux me demander : quelle heure peut-il bien être ? Et chasser cette pensée aussitôt. À quoi bon. Ne restent en ce lieu que le silence et mon regard.

*

Ma vie : une vie qui se laisse percevoir dans l'obscurité.
 C'est donc qu'elle est lumineuse.
 J'ai goûté à ce mystère et maintenant je ne veux plus dormir. Car bientôt viendra mon exil ; bientôt les multitudes, les dispersions, l'oubli.
 Je peux dire de ma vie : une vie prise et diluée au cœur de la soif des autres ; des traces de sourires distordus, des échos qui s'accrochent à leur dernière syllabe.

*

Trois nuits avant la chute, puis trois heures, et l'aube qui viendra bientôt.
 Le couperet est tombé comme il tombe toujours.
 Les prix de l'immobilier chutent, sans doute faudrait-il vendre. Cette flèche qui clignote est agaçante, elle ne vaut rien. Pas plus que le bar.
 On pourrait tout aussi bien le brûler, tant l'affaire ne vaut rien.

*

Faut-il éteindre les néons ? Et chasser cette pensée aussitôt.
 Un néon doit s'éteindre pour chaque chimère à détruire.

*

Ils sont venus sous mes néons comme on viendrait au chevet d'un mourant.

Que c'est triste, un bar qui ferme. C'est ce qu'ils doivent penser.
C'est ce qu'ils se sont dit, du moins.

Malgré tout, cette dernière soirée ne fut pas vraiment triste. Tendue comme une flèche, plutôt ; comme la flèche du néon en forme de cœur transpercé qui orne le mur derrière le comptoir, au-dessus de la machine à expresso. Cette flèche refusait de s'allumer depuis longtemps, mais elle clignotait, parfois : c'était agaçant. Ceux qui savent mais ne disent rien sont toujours agaçants.

*

Par ces échos commence le domaine infini des redites, cet espace fait de mots dont la seule issue est la dissolution et que nous ne reconnâtrons plus.

Ces échos parcourent le bar à la façon d'une myriade de fourmis invisibles. Leur fourmilière est ma conscience ; ce qu'elles parcourent est aussi ma conscience.

Je ne pouvais qu'accompagner la soif sans jamais la connaître. Je suis les taches de mayonnaise mal essuyées sur le comptoir, la sueur de toutes les mains qui ont poissé les tables, ce bris de verre coincé entre deux morceaux de carrelage, que jamais personne n'a délogé parce que jamais personne n'a su qu'il se cachait là.

*

Ils m'ont aimé, je le sais.
Sans doute m'aimeront-ils encore jusqu'à l'aube.
Je parle comme Juanito.
Je m'étends jusque dans le souvenir des mains qui servirent ce soir à l'office des dernières pressions. Posées sur le comptoir, mes mains, dans les mains de Juanito.

*

Ils m'ont aimé. Ils m'ont aimé dès que j'ai franchi le seuil de L'Iris pour en devenir le barman. Je le sens lorsque je parle aux uns et aux autres de mon métier, que je deviens mon métier, que je peux dire de mes mains qu'elles appartiennent au maître du vertige. Quelle fierté, que tout cet amour que je brasse en seulement quelques mots, tous rattachés à ma personne.
Je fus premier frappé par la flèche, premier à apprendre la fermeture. Trois jours. Par une voix atone j'entendis le couperet à venir. Le tranchant bien propre d'un dédain monotone. En trois jours d'autres bars ont déjà fermé. Tous fermeront sans doute jusqu'au dernier.

*

C'est un matin que le gérant vint dire, l'air de rien, qu'il avait vendu, qu'il allait fermer L'Iris dans trois jours, que c'était la fin. Ce devait être la première fois que je me confrontai à si grande inimitié. Pire : à une vaste indifférence, et ce au cœur même de mon sanctuaire. Avec cette même voix, il aurait pu tout aussi bien m'annoncer qu'il avait croisé un chien sans queue dans la rue. Peut-être même y aurait-il mis plus de compassion. Alors j'entendis ma voix silencieuse s'élever contre moi : s'il était dû à la seule contingence, alors de quel amour me vantais-je ? Il me fut permis d'être barman. J'aurais pu être n'importe quoi d'autre et vivre ma vie aux griffes du désir, comme ceux qui venaient jusqu'à mon comptoir.

Gardien de l'oubli, finalement, ce n'était pas grand-chose.

*

Trois de ses jours signifiaient trois de nos nuits. Ce sec matérialisme des matins caniculaires condamnait le bar à son crépuscule. J'ai dû répandre la nouvelle apportée par le gérant. Moi triste prophète auquel les habitués apportèrent, un par un, les palmes du martyr. Je me croyais démiurge et je n'étais qu'idole, simple Bacchus de proximité.

Pour la plupart, la fermeture n'était qu'une fatalité parmi d'autres. Certains, plus rares, blémirent. Tous ornèrent ma tristesse de phrases compatissantes.

À travers moi, c'était eux-mêmes qu'ils plaignaient, tout comme ils ne m'avaient jamais aimé pour moi-même. Ils n'ont aimé que la promesse du délire.

*

Cette nuit, mon masque va disparaître. Je sers pintes et cocktails à son enterrement. Le vêtement disparaît, mais l'ossature demeure. Enfin, je suis nu ! Un autre que moi sans doute le vivrait comme un acte de réjouissance.

Mais là rampe l'angoisse. Les trois jours ont passé. Ma nudité n'appartiendra pas au domaine du squelette, bien plutôt à celui du néant. Mon masque est ma seule création. Du vent. L'édifice en ruine, on le rebâtit, non l'ouragan.

*

C'est une quête d'une nuit. Il me faut la commencer aux derniers liens inaltérables qui s'attardent encore ici.

Cette cliente, par exemple. Elle, surtout. Elle vient depuis des années, décroche rarement un mot.

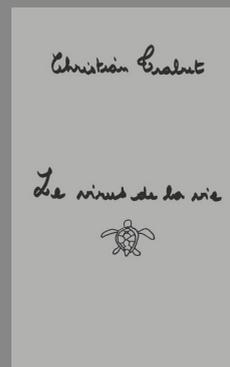
Elle glisse au comptoir comme une ombre, alors je laisse mon ombre la servir et pars briller ailleurs. Elle s'appelle Bethsabée, mais Bethsabée se présente à moi sans prénom. Et pour elle je ne vis qu'à travers un mot, celui de *barman*.

Si moi je me retrouve nu, je ne connais d'elle aucun autre vêtement que le silence. À vrai dire, cela ne m'est d'aucune importance. Elle existe même sans cela : même simplement silencieuse.

Mais une fois la vêtue tombée, plus d'ombre ni de lumière : un cri viscéral. Il me vient l'envie de lui demander : Vis-tu toi aussi de cette même manière ? Y parviens-tu ? Comment faire ? Ce à quoi nous nous retenons est dérisoire.

Le Virus de la vie

par Christian Trabut



L'ÉCHAPPÉE BELLE

LE LIVRE

Sous le règne de Napoléon III, un virus redonnant vie aux animaux et squelettes du Muséum d'histoire naturelle sème la panique. Le biologiste responsable de la création de ce pathogène tente d'éradiquer le fléau, épaulé par un corsaire à la retraite et un commissaire amoureux des belles lettres.

LA MAISON D'ÉDITION

L'Échappée belle est une maison d'édition introspective qui donne tout son relief au langage de l'intériorité et de l'émotion. Humaniste et engagée, elle propose un regard généreux sur le monde, les humains et leurs infinies virtualités. C'est aussi une plate-forme collaborative et solidaire.

L'AUTEUR

Après avoir exercé de nombreux métiers, Christian Trabut a parcouru le monde et s'est évertué à filmer les personnes croisées et les paysages traversés. Puis la plume a remplacé la caméra. Il puise dans ses aventures vécues les matériaux de ses histoires, sans jamais renoncer à l'imagination.

Parution juin 2021
156 pages - 22 euros
ISBN : 9782919483907

Les éditions L'Échappée belle
sont diffusées et distribuées par
Soleils Diffusion.

Florence Issac
14, avenue des Acacias 93170 Bagnole
florence.issac@gmail.com

Un gardien peu scrupuleux du Muséum d'histoire naturelle décide d'organiser des visites clandestines dans la grande galerie de l'Évolution.

EXTRAIT

PRIX HORS CONCOURS

2022

De grosses gouttes de sueur perlaient sous son toupet. Le fauve s'était ramassé sur lui-même, prêt à bondir. Il fallait agir. Était-ce une technique de diversion ou un subtil stratagème pour déstabiliser l'animal ? Nul ne saurait le dire. L'homme, les genoux légèrement pliés, les bras écartés du corps dans une position de lutteur surpris opta pour la solution primitive, le message que tout membre du règne animal devait comprendre : le marquage de territoire. Un filet d'urine déborda de sa chaussure puis dessina quelques méandres sur le parquet. La lionne redressait déjà ses oreilles rondes, signifiant probablement qu'elle tentait d'interpréter le signal ou qu'elle cherchait, dans sa mémoire de chasseuse, à quel gibier appartenait le hurlement strident que Maximilien Duchamp poussait maintenant en détalant au loin. Sans doute le deuxième volet de sa manœuvre défensive. Le fauve avait évidemment senti la carcasse tremblotante de la blanchisseuse, mais les effluves de parfum mêlés aux relents de lessive ne le tentaient point. En revanche, le fumet épais de la sueur du cavaleur lui évoquait un tantinet l'arôme du phacochère. Bien plus inspirant.

En un instant, l'animal fondit sur sa proie et la plaqua au sol. C'est au craquement de noix que fit la boîte crânienne sous les crocs de la lionne que la lavandière perdit le sens commun et éclata d'un rire nerveux, sorte de hurlement syncopé propre à attirer toutes les hyènes tachetées d'Afrique. En l'occurrence ici, cinq spécimens de fort belle allure qui assiégèrent l'immaculée citadelle aux murailles de dentelle. Le crin hérissé, la tête basse et les yeux brillants, les charognards hésitaient, formant et déformant un cercle de babines baveuses, une couronne mouvante de crocs jaunes. Certaines s'assirent sur leur postérieur comme pour mieux apprécier le spectacle, d'autres se mirent à hurler elles aussi pour reprendre en chœur la mélodie. Malgré sa naïveté, son air de blanche colombe ou de chrétienne dans l'arène, l'innocente comprit que son rire était sa seule défense, son dernier rempart contre le carnage. D'hystérique, son hilarité passa par plusieurs modes, tantôt lyrique, tantôt burlesque, mais toujours au diapason de la satisfaction de son public.

Lebonbuc, lui, tenait le bon bout. Il était allé s'isoler, habile goupil, avec l'amène mitronne dans la bibliothèque, et ses mains vagabondaient déjà sous le corsage. Ses longs doigts, comme des anguilles froides, gigotaient sous le fin tissu tandis que, la tête renversée au-dessus d'une vitrine réservée aux papillons d'Asie, la victime susurrant de petits mots roses et ronds. L'esprit d'Octave était en ébullition. La vision des chairs blanches l'émouvait tant que de petites larmes perlèrent à ses paupières. L'avenir proche, pour lui, se résumait à une excursion sous les jupons puis à un coït effréné sur la vitrine.

Pas de projection à long terme, ce qui, de toute façon, aurait été superflu. La vague de désir était si puissante qu'elle enfermait les deux amants dans une bulle d'écume.

Rien ne pouvait les divertir, surtout pas les excentriques piailleries de la blanchisseuse. Parvenu à la phase ultime de l'exercice, le satyre avait culbuté la donzelle sur la boîte de verre pour se livrer aux plaisirs charnels. Hélas, les assauts frénétiques du bassin osseux de Lebonbuc contre la vitrine, boulangère interposée, finirent par la briser en éclats au moment où, en pleine pâmoison, l'amante accédait au paradis. Alors, dans un fracas cristallin, les yeux écarquillés de Lucette Mercadier virent s'envoler tout autour d'elle des centaines de papillons chamarrés.

Jamais un homme ne lui avait produit un tel effet. Octave, lui, se moquait bien de l'émoi de sa partenaire. Le pantalon aux chevilles, il observait avec horreur les mille débris de verre qui étoilaient le plancher. Très vite, il se dit qu'il pourrait mettre cette catastrophe sur le dos de Kermaël. Comme si le pauvre bougre n'en avait pas déjà assez sur les épaules ! Mais un autre événement étrange venait chatouiller son esprit encore ensuqué par le stupre.

Que faisaient ces nuées de papillons, à battre des ailes et à couvrir de couleurs les cieux de la bibliothèque ? Et cette espèce de rire stupide aux trémolos glaçants qui lui faisaient dresser les cheveux sur la tête ? Il se rétablit en s'appuyant sur les reliefs de la matrone encore étourdie de volupté. Octave se dirigea vers la porte, les doigts tricotant autour des boutons de sa braguette et la tête tournée vers le plafond.

Enfin parvenu à la rambarde de la grande galerie, il se pencha pour voir d'où venaient les rires hystériques et pour invectiver durement la fautive. Sans doute, l'avocat qui chatouillait la blanchisseuse, mais le bougre y allait un peu fort et la fille était par trop expansive ! Ses yeux s'accoutumèrent à la pénombre et le spectacle lui coupa la chique. Une meute d'hyènes et de lycéons bien vivants tournait autour de la pauvre fille. Plus loin, une lionne se faisait les griffes sur un corps en lambeaux. Lebonbuc était abasourdi, autant que le gorille à ses côtés qui, les deux coudes appuyés sur le garde-corps, voyait sa progéniture se faire harceler par un couple de jaguars.

Alors que le grand singe enjambait la balustrade et glissait le long d'une colonne pour venir en aide à sa marmaille, Octave Lebonbuc, les yeux révoltés et un hurlement bloqué dans la gorge, prit ses jambes à son cou vers la porte de la bibliothèque. La poignée. Pousser. Refermer la porte. La clef. Farfouiller dans la poche, entre le pouce et l'index, réprimer les tremblements et viser la serrure. Il appuya son dos contre le battant, essuya son front et tenta de reprendre son souffle. Mais comment ? Au milieu de la pièce, debout sur le socle de la vitrine et dans une lumière lunaire, se tenait à demi nue Lucette Mercadier, muette, les bras autour de sa poitrine, un papillon bleu posé sur l'épaule. Et un crocodile de six mètres de long à ses pieds, gueule ouverte. Silencieux lui aussi, mais pas naturalisé pour un sou puisque sa queue

couverte d'épaisses écailles balayait la moitié de la pièce. Un iconographe aurait songé aux anciennes images égyptiennes couchées sur papyrus, scène de sacrifice sur les rives du Nil, un zoologue aurait été ému par la beauté des deux spécimens, Kermaël aurait pu dire que l'animal était un gavia du Gange, *Gavialis gangeticus*. Lebonbuc, lui, face à ce tableau superbe aux accents mythiques, s'oublia. Une sorte de réflexe, un point à la ligne.

Et il reprit son souffle. Le reptile, diverti dans sa contemplation de la boulangère, se tourna lentement vers l'intrus, la mâchoire enroulée comme on tend une fourchette pour une nouvelle bouchée. En temps normal, le roublard aurait eu de la répartie, le geste précis, juste et salvateur. Dans les décors qui lui étaient coutumiers, il aurait escaladé le portail, sauté au-dessus de la haie, bousculé le sergent de ville. Mais en face d'un gavia du Gange, il perdit tous ses moyens. Le choc de l'exotisme sans doute. Comme dans un conte pour enfants, l'animal s'approchait pesamment de sa proie pour la croquer. Bien sûr, Lebonbuc se demanda par quelle diablerie Kermaël avait rendu la vie à tous ces monstres, jugea que sa vengeance était plutôt salée, que la maréchaussée allait s'apercevoir qu'il s'était fait dessus, lui le voyou de Ménilmontant !

Au moment où le reptile lui saisissait les jambes et ouvrait grand sa gueule pour l'engloutir d'une traite, la conscience du fier Octave fut apaisée. Avec un goulet pareil, il ne resterait plus aucune trace de lui. Même la plus déshonorante.

Sauvage est celui qui se sauve

par Veronika Mabardi

Sauvage est celui
qui se sauve

VERONIKA MABARDI



ESPERLUÈTE

LE LIVRE

Veronika suit les traces que son frère a laissées et remonte le chemin vers la fratrie, les jeux, les solidarités de l'enfance. Elle dresse la cartographie de cette rencontre improbable et rend hommage à cet homme, ce frère, artiste en devenir, champion de la disparition, qui dansait sur les limites.

LA MAISON D'ÉDITION

Les éditions Esperluète sont placées sous le signe typographique de la rencontre. Elles publient une littérature belge contemporaine, qui fait la part belle à l'écriture et à la fiction. Les collections imagées donnent carte blanche à des artistes et explorent des formats inattendus : livres accordéons, hors-format, livres-jeux...

L'AUTRICE

Veronika Mabardi est née à Leuven, d'un père belge et égyptien et d'une mère flamande. D'abord comédienne, elle se dirige ensuite vers l'écriture, la mise en scène et la création radiophonique. Entre pièces de théâtre, textes hybrides et romans, elle défend l'universalité du langage face à l'obscurantisme.

Parution janvier 2022
208 pages - 18 euros
ISBN : 9782359841497

Les éditions Esperluète sont diffusées
et distribuées par Les Belles Lettres.

Anne Leloup
12, rue de Noville 5000 Namur - Belgique
esperluete.editions@skynet.be

103

L'autrice raconte l'ébranlement de la rencontre, suite à l'adoption d'un enfant.

EXTRAIT

C'est loin, vu d'ici, la Corée.

Il ne portait sur lui que ses vêtements d'été.
Un petit pantalon de toile,
Des chaussons de caoutchouc vert et blanc,
Un bracelet de plastique scellé où quelqu'un avait écrit son nom
– Shin Do.

À l'aéroport,
On l'a déposé dans les bras d'une mère inconnue et les sanglots se sont
arrêtés.
Il l'a regardée, étonné,
Un petit coup d'œil curieux,
Et il a plongé dans le sommeil, instantanément.
Alors c'est elle qui a pleuré.
Un jour il apparaît.
Ça aurait pu être un autre.
C'est lui.

Au début, tout l'étonne.

Il y a une femme avec des cheveux de garçon et un homme très grand.
Il y a un garçon blond, de sa taille à peu près, et une fille plus grande.

Il observe, hésite, tend la main – est-ce qu'il peut ?
Oui, il peut.
Il peut toucher, et prendre, et garder ; rien n'arrivera de mal s'il plonge
la main dans le panier à jouets. Mais il n'ose pas.

PRIX HORS CONCOURS

2022

Il y a des fourchettes, des Lego, des lits et des gens, des visages qui se
ressemblent. Il y a des shorts en tissu éponge et des sous-pulls en lycra.
Il y a des pantoufles et des sandales, des bottes en caoutchouc.
Des pyjamas et des anoraks, des salopettes de velours, des bonnets.
Il y a du papier et des crayons, des ciseaux et de la colle, des couvre-lits
en patchwork, des ballons et des schtroumpfs en plastique, des voitures,
un camion, un fourgon de police, une DS, des poupées blondes et
un bébé noir, des ours bruns et des lapins bleus. Parfois il perd la tête,
un peu ivre. Il finit toujours par trouver un bâton, des cailloux, qui font
mieux l'affaire pour jouer.

Il imite beaucoup.
Il regarde comment font les autres.
Ce qui mène aux sourcils froncés, ce qui mène au chocolat, ce qui mène
aux genoux du père, aux bras de la mère ou au coin.

Il absorbe tout ce qui l'entoure et dort tant qu'il peut.

Dès que la mère quitte la pièce, il devient nerveux.

Si elle ne revient pas très vite, il pleure.

La nuit aussi il pleure.

Des larmes de peur.

Alors la mère se lève, une fois, deux fois, jusqu'à ce qu'il dorme.

Aux premiers repas, il mange jusqu'aux miettes tombées sur la nappe, alors la mère se lève précipitamment pour aller chercher quelque chose dans la cuisine, et ne rapporte rien.

Il y a des céréales et des pommes de terre.

Il y a des boulettes et des œufs.

Il y a des spaghettis et des pommes des arbres, du jambon, du fromage et du pain.

Il y a du lait. Il y a de la glace.

Il veut tout goûter, même ce qui ne se mange pas.

Dans les premiers temps, la mère l'empêche de tout engloutir comme si on allait lui reprendre sa part. Alors il panique, il pleure et elle dit *je ne peux quand même pas laisser faire ça*, et puis tant pis, elle part dans la cuisine *chercher du sel*.

Peu à peu, il grossit. Un petit ogre.

Au début, il a essayé la fourchette, mais ça l'énervait trop alors tant pis, va pour les mains. Les fourchettes ça viendra plus tard, entre-temps les mains ça va aussi, si c'est plus facile.

Il est absorbé tout entier par la nourriture.

Il a eu faim, pas besoin de le dire.

Il y a des choses qu'on ne dit pas, elles prendraient toute la place, elles deviendraient impossibles à taire et après, il n'y aurait plus qu'elles, il deviendrait l'affamé, le malheureux, et ça personne ne le veut, surtout pas lui.

Alors plus personne ne se plaint, à table.

Parfois quelqu'un dit : *tout va bien maintenant, il y aura toujours assez, c'est promis*. Mais les mots ne veulent rien dire et d'ailleurs il ne les comprend pas.

Autour de la table ça crie, ça raconte la journée, ça se disputaille pour des bêtises. Il est le plus joyeux, le plus luron, le plus bruyant, exubérant, irrésistible, mais aussitôt les tartines posées sur la table, il ne participe plus à rien, le regard fixé sur la nourriture, ces tartines molles aux croûtes brûlées, la confiture et le choco, et les verres de sirop Teisseire, à la menthe, à l'orange ou à la grenadine, qui pour les autres vont de soi – *encore du sirop, pourquoi on n'a jamais de Coca, nous ?*
Le père rit.

Il le regarde. Rit avec le père.

Regarde les autres qui boudent. Boude avec les autres.
Et puis regarde la mère, qui lui sourit. Alors il sourit en retour.

Tout le monde a fini par oublier la faim, même lui.
La mère aussi a oublié d'où vient sa colère, cette envie de frapper,
cette rage de la mère parce que jamais elle ne pourra combler la faim qu'il
a eue avant elle, avant qu'elle soit la seule mère disponible pour lui.

Lui, ses doigts sont fins comme des baguettes, avec les articulations
proéminentes.

Malnutrition, dit la mère, ça attaque les os.

Avec le lait, tout ça va s'arranger. Mange, mon grand.

Il ne pèse pas vingt kilos. Impossible de lui donner un âge.
Quelqu'un dit qu'on compte l'âge des enfants dès la conception, en Corée.
Quelqu'un dit qu'au premier janvier, tout le monde grandit d'une année.
Dans la famille, on réfléchit.

La mère dit que c'est logique, puisqu'on est là depuis le début.

Et le début, c'est quand ?

Où est-ce qu'on était, avant ?

Qui décide de nous faire venir ?

On le sent, autour de la table, c'est une question importante.

Sur l'épaule gauche, il a un furoncle.

Un continent à vif, rouge et blanc, qu'il faut désinfecter plusieurs fois
par jour.

Ça fait très mal, mais il ne pleure pas. Ne se débat pas. Regarde droit
devant.

La mère se mord la lèvre et fronce les sourcils.

*Elle parle parle parle, dit que c'est bientôt fini, qu'il faut le faire mon chéri,
oui je sais, c'est insupportable, je n'ai pas le choix, je voudrais me le faire
à moi-même, ça va guérir vite, tu verras, c'est rien, ça va s'arranger.*

Il serre les lèvres sur ses dents minuscules, plisse les yeux, retient
sa respiration.

Il absorbe la voix, la musique des mots.

Ils font ça à deux. Passer à travers ce furoncle. Cicatriser le continent.

Et un jour, il pleure.

Il n'essaie plus de cacher la douleur.

Pour la mère, c'est un soulagement. Une victoire.

Avec ses amies, au téléphone, la mère dit : *il est couvert de furoncles.*

En réalité, il en a deux.

Elle dit : ça m'arrache le cœur, son courage.

*Trois ans et chaque soir il plie ses vêtements et il les dépose au bout de son lit
comme un petit soldat.*

Qui sait ce qu'il a vu ?

Elle est mélo, la mère, avec ses amies.

À la maison pas du tout.

Paradis

par Maxime Koulitz Thomas

MAXIME KOULITZ THOMAS

PARADIS

FATRASIES

LE LIVRE

Paradis est un recueil composé de quatre livres de poésie. Maxime Koulitz Thomas y défend une langue lyrique, moderne, inventive et intime. Cette proposition littéraire, à la fois métaphysique et terrestre, constitue son deuxième ouvrage.

LA MAISON D'ÉDITION

Les éditions Fatrasies (« *Pièce poétique et satirique du Moyen Âge, d'un caractère volontairement incohérent ou absurde* », selon la définition du Robert) publient des textes courts, principalement de la poésie et des contes. Elles misent sur l'expérimentation littéraire et cherchent à rendre leurs textes accessibles à toutes et à tous.

L'AUTEUR

Maxime Koulitz Thomas a été projectionniste, guide touristique, professeur de français, bibliothécaire. Parallèlement à la poésie, il a écrit deux mémoires universitaires, l'un sur la perception de l'élément urbain dans la littérature française des XIX^e et XX^e siècles, l'autre sur la paresse comme motif littéraire à la même période.

Parution mars 2022
76 pages - 10,50 euros
ISBN : 9782490897124

Les éditions Fatrasies sont
autodiffusées et autodistribuées.

Yves Sok
33, rue Carnot 94200 Ivry-sur-Seine
editionsfatrasies@gmail.com

C'est le début du premier des quatre livres.

EXTRAIT

Nous étions en l'an Mille de l'ère du dodo. Jamais on n'avait connu un tel Âge d'or, et les lièvres se baignaient dans l'eau claire des ruisseaux. Tous les êtres vivaient dans l'ataraxie et croyaient à la fuite utile des jours. La Terre regorgeait des fruits de leurs travaux, et leurs bouches étaient pleines d'idées fécondes. Le renard, le cygne et l'asperge sauvage devisaient avec une mâle gaieté, et concevaient à grands traits une utopie qu'ils souhaitaient éternelle.

Seul un démon mesquin aurait pu vouloir leur mettre des bâtons dans les roues, ou verser un laxatif dans la bassine de sangria.

La lune était belle, bien ronde et blonde, et sa fluorescence n'avait d'égal que le scintillement du lait de licorne. Elle faisait tomber son reflet orbiculaire à la surface d'un puits.

Un renard, que son appétit travaillait, passa par là. Il y vit un fromage, et se laissa descendre vers l'abîme, assis dans un seau.

Catabase hydraulique ! Gruyère astral ! Annihilation des espérances !

Pris au piège, le renard s'arracha un poil de nez et éternua si fort qu'il jaillit, dans une éclaboussure générale, à 1000 milles d'altitude. Il goba une étoile et un canard. Des touffes de plumes volèrent et me tombèrent dessus : aussitôt j'eus le col vert, et les canes me virent d'un autre œil. Je jouai cartes sur table avec elles.

Muni d'un bâton de sourcier, j'allais à travers un pays dangereux, où rôdaient les tigres, où les arbres poussaient avec une telle célérité qu'aucun oiseau ne pouvait y faire son nid. J'avançais avec crainte, maudissant la condition nue de mon espèce.

Moi aussi j'aurais voulu vivre en fauve, me repaître de la chair des femmes, boire à la paille le sang doré des dahus, danser avec les diables sur des airs berrichons. J'aurais aimé rigoler un bon coup en culbutant le sanglier d'Erymanthe, en secouant les antennes de télé, ou en pissant dans des charentaises (pantoufles). J'aurais trinqué à la santé des êtres vils, mes frères.

Au lieu de ça j'explorai une forêt touffue, à la recherche d'un maître-initiateur qui aurait abreuvé mon esprit d'une sagesse lumineuse. Les serpents filaient entre mes pieds, en sifflant des sarcasmes et de méchantes plaisanteries, exprès pour m'énerver.

Je faisais tourner au fond de ma gamelle une boue claire, afin d'en dégager un trésor : que sais-je, une pépite, un diamant, ou le squelette d'un scarabée pétrifié dans la glaise depuis le Crétacé ou le Déluge.

Avide, je saisis prestement mon magot, et d'un bond je m'enfuirais vers le plateau de l'Aubrac, où je vivrais seul avec les singes. Je me perdrais dans la contemplation de mon trésor. Il ferait naître dans ma gueule, entre mes dents, des poèmes que je graverais sur les falaises ou que je chanterais à la cime des arbres.

PRIX HORS CONCOURS

2022

Hanté par leur beauté, je les marmonnerais à tue-tête en gambadant cul nu dans les ronces et les orties, en sillonnant la campagne avec une famille de sangliers. En une nuit, nous passerions d'un pays à l'autre, de monts en vaux, de ruisseaux en océans, et nous nous ficherions bien du regard moqueur des passereaux.

D'un nénuphar en flammes, une voix jaillit, éructant tout un tas de grossièretés. Les oiseaux et moi nous bouchâmes les oreilles.

Il me fallut coudre ensemble des écureuils volants pour m'en faire une grande couverture et m'y endormir, emmitouflé dans l'oubli. J'eus des rêves de cosmogonie :

Sous le chapeau d'un champignon qui poussait dans la plaie grouillante de gros vers au flanc d'un cheval, il y avait une mouche. Dans la ventouse de cette mouche, notre vaste monde tournait et bêlait bêtement. À sa surface, je songeais naïvement à des vols de flamants roses et à des vallons verts.

C'était un rêve dans un rêve, et il tomba dans le puits.

Un soir sombre où j'étais sobre, je rencontrai au coin d'un bois le Vieux Morse qui m'expliqua point par point les fondements de l'utopie dont il mûrissait le projet. Il y ferait bon vivre, disait-il, on serait nus, les haricots seraient magiques, et en grattant un peu la terre on trouverait des pommes jaunes comme de l'or.

J'étais sceptique, car le Vieux Morse n'avait pas prévu la cheville ouvrière, la pierre angulaire de son Éden : c'était l'épiphanie générale. Du tac au tac je décidai de la provoquer, et j'arrachai d'un coup sec le poil de cul d'un merle moqueur. Celui-ci hurla avec un tel fracas qu'il rompit le sommeil des Titans, qu'il creva les oreilles des huîtres, et qu'on l'entendit par-delà les éthers.

Le sol trembla, la braise incandescente sous nos pieds ouvrit un œil morose et fit craquer son dos. Déjà le Vieux Morse comprenait qu'il s'était fait un allié de poids.

Tout s'embrasa dans une volupté cosmique, mais respectueuse, bien victorienne. Deux grands tigres jaillirent des flammes en proclamant la désormais toute-puissance des cèdres du Liban. L'œuf de louve, touillé dans du lait mésange et bu à pleine coupe, vous donnera la force du buffle.

J'ai une chevelure d'or, quoi qu'éparse, et je nage parmi les nymphéas. Je ne cherche pas l'aventure, mais l'absolu cosmique, glissant comme un requin dans l'onde. Je fuse, je fonce, tous mes muscles en faisceau ! Comme un arbre ! Dans mon sillage, les têtards admiratifs soulèvent chapeaux et ôtent monocles. Je n'ai pas le temps de leur montrer mon sexe ni ma gratitude, car la faim me presse et que je veux rencontrer le Grand Loup posté au sommet du Massif armoricain, le berceau neigeux de tous les peuples : j'y laisserai pousser ma toison d'or, qui brillera et guidera les flocons dans les rafales. Une vilaine odeur d'or flotte dans l'air.

J'enfonce mes pieds dans la vase d'un étang, pour apaiser la brûlure des ampoules. Mais les écrevisses me saisissent et m'attirent dans les profondeurs aquatiques. C'est l'occasion d'assister au concile des requins et des truites, et de s'émerveiller de leur clairvoyance.

Des patelles et des sangsues s'accrochent à mon torse.

Ça l'épaissit et fait de moi un être monumental, qui transperce la houle. Fort heureusement mon sang ne se laisse pas sucer : il s'est figé avec l'univers, au premier matin du monde.

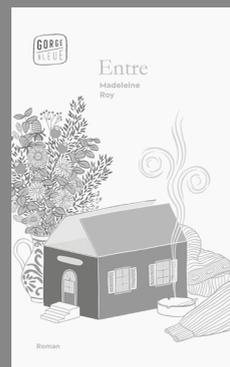
À ce qu'il paraît, j'aurais eu une algarade avec la femelle d'un singe ventriloque. Je m'en étonne. J'aurais préféré y faire la cour, et ensemble nous eussions pu naviguer sur les ruisseaux francs-comtois, chantant gaiement des rigodons malicieux et des ballades. Une taupe nous aurait enjoint d'éviter la force blanche des cascades, mais nous n'en aurions eu cure. Au lieu de cela, nous aurions filé comme deux cygnes rigolos en goguette.

Je sens déjà mon cœur battre dans mes oreilles et mes branchies.

Dans la poussière d'or
des météorites flambantes
ton visage jaillit
de la nuit de mai.
La chouette effraie,
l'ange angulaire,
le fantôme fantasque,
ma désirée,
ma tapenade,
toi, l'immense, l'éternelle,
tu chuchotes
de petites choses
à mon oreille.
Je me réjouis et je m'esclaffe
je suis ton esclave
je te prie au temple.
Je te contemple.
J'aime la voir
au matin, se dressant
vers les cieux.
J'aime la voir
le soir
caressant l'infini.
J'aime la voir
à midi
dévorant les radis
et buvant de l'eau bleue.
Je suis allergique au Ciel.
Un peu d'éther, quelques nues,
et j'éternue.
Et pourtant je t'aime,
mon cheveu de comète.
Tellement belle
que j'en suis tout étourdi
et la raison ravie.

Entre

par Madeleine Roy



GORGE BLEUE

LE LIVRE

Cette nuit en bordure du village, la maison se tient à l'écart. En face, Isabeau est de retour : c'est la maison de son enfance, sa tante y est décédée il y a peu. En revenant sur ses pas, Isabeau remarque que ses pieds ne correspondent plus vraiment aux empreintes laissées des années auparavant.

LA MAISON D'ÉDITION

Gorge bleue accueille chaque année trois textes traversés par des thèmes sociétaux engagés et portés par des plumes audacieuses, s'éloignant des trajectoires individuelles pour aller vers les aventures collectives. Fiction, théâtre, poésie ou essai, peu importe le flacon, pourvu qu'il y ait l'ivresse !

L'AUTEUR·ICE

Écrivain·e et photographe, Madeleine Roy vit et travaille à Nantes. À l'aide de son bagage en psychologie clinique psychanalytique, iel cherche à dépeindre un monde radicalement nuancé, qui fait la part belle aux thématiques *queer*. *Entre* est son second roman.

Parution janvier 2022
164 pages - 16 euros
ISBN : 9782956517375

Les éditions Gorge bleue sont
autodiffusées et autodistribuées.

Marie Marchal
7, rue du Marais-Kageneck
67000 Strasbourg
contact@gorgebleue.fr

Depuis quelques nuits, je dors très mal. Il faut dire que le matelas (le même que lorsque j'ai emménagé, et avant ça c'était celui de Grégoire) est tellement mou que par endroits on croirait dormir à même le sommier. Au début, le travail me fatiguait tant que le soir venu, je m'écroulais et dormais comme une pierre ; le confort importait peu. Ce qui importait c'était reprendre des forces et, le lendemain, continuer là où j'avais arrêté pour en finir au plus vite. Maintenant que le rythme a ralenti, dormir correctement est devenu nécessaire. Seulement, quand je me couche dans ce vieux lit, pourtant familier, il m'est impossible de fermer l'œil.

Que je m'allonge sur le dos, m'étire, me recroqueville, rien n'y change. Je retourne et retourne encore l'oreiller, le bats pour répartir mieux les plumes, rien du tout. Ma gorge est sèche, je bois mais sitôt que j'ai bu, c'est ma vessie qui se réveille alors je me lève et c'est foutu, tout est foutu. Plus j'essaie de m'endormir, plus je me réveille. Moins j'essaie de m'endormir, plus je me réveille aussi.

À bout, je finis par abdiquer. Dans le noir, je tire une cigarette de mon paquet et vais la fumer à la fenêtre, en tailleur sur le bureau. Quand ma tante fumait, elle ne s'embarrassait pas de la qualité de l'air ou de ma santé : elle se contentait, une fois le mégot écrasé, d'agiter la main autour d'elle comme si ça suffisait à disperser la fumée. Seulement, moi je ne fume pas des mentholées et, à chaque bouffée que je tire, j'ai l'impression d'empoisonner un peu plus la maison. Je veille donc au maximum à souffler vers l'extérieur.

Dans la nuit, le silence est complet et, par contraste, le moindre bruit est amplifié. Je n'ai plus peur cependant, peut-être ai-je réapprivoisé l'obscurité. Les poutres qui craquent et les canalisations qui gargouillent ne m'effraient plus ; la maison bouge, elle vit, elle soupire. De même, je ne sursaute plus quand j'entends au loin une chouette hululer.

Plus bas, la plaine est plongée dans une obscurité quasi totale et il n'y a que ma mémoire pour reconstituer le paysage : routes délimitées par des rangées de réverbères éteints, forêts, clairières, champs, habitations aux fenêtres desquelles les loupottes attendent d'être rallumées. Ce sera avant l'aube : ici, on se lève tôt. Plus loin, *très loin*, la donne est différente et si je plisse les yeux, je peux apercevoir quelques lumières, les lumières de la ville (pas ma ville à moi). À cette heure-ci, qui peut bien être encore éveillé ? Des serveurs, des taxis, des livreurs ? De jeunes parents dont le bébé ne fait pas ses nuits ? Des ados devant leur ordinateur ?

Quand je vivais ici, devant cette plaine immense, il y avait encore très peu d'ordinateurs dans les salons et vraiment aucun dans les chambres. Parfois, la nuit, je me retrouvais comme maintenant à la fenêtre et s'il y avait eu un écran pour m'absorber, je n'aurais pas cherché

à tout cartographier – deviner les routes et les suivre le plus loin possible, jusqu'au plateau rocheux et... ensuite quoi ? Que pouvait-il bien y avoir au-delà ? C'est là que je voulais aller, et de là plus loin encore, je rêvais à des routes de plus en plus longues pour enfin un jour arriver, et quand j'arriverai je le saurai. En attendant, je grandissais ici et tout en grandissant ici je me disais *plus tard*, mais ce plus tard ne semblait jamais advenir.

Après la mort de mes parents, j'avais changé d'école et si je ne connaissais personne, l'inverse n'était pas vrai. *La petite orpheline* – j'entendais les parents expliquer aux enfants et les enfants chuchoter entre eux. Les premiers mois, quand je rentrais de l'école en pleurant, ce n'était même pas pour mes parents (c'était ça le plus triste) : je pleurais à cause des chuchotis, des regards et des voix qui se taisaient quand j'osais enfin approcher. Je rentrais à la maison en reniflant, les joues striées de larmes. Dépitée, ma tante me prenait dans ses bras avec violence, caressait mes cheveux comme pour ôter le souvenir, répétait en boucle que ça allait s'arranger, que c'était difficile mais ça allait s'arranger, elle le répétait tellement que ça en était devenu une prière.

Un soir, ma tante m'avait demandé si je préférais faire mon collègue ailleurs, plus loin, *dans le privé*. J'avais dit oui et, à la rentrée de sixième, c'était un nouveau départ. Tous les jours, elle prenait la voiture et on faisait une demi-heure de route le matin, une demi-heure le soir pour que je puisse m'éloigner des chuchotis *la petite orpheline*. Ironiquement, le trajet nous faisait passer devant l'endroit où mes parents et moi avions vécu et ma tante, tous les jours, deux fois par jour et sans ralentir, faisait un signe de croix en prononçant leurs noms.

Au collège, je n'en parlais pas car, au collège, je ne parlais pas de mes parents. Je m'en sortais bien de mon mensonge par omission mais il y avait tout de même une barrière invisible entre les autres et moi. Comme si le pli avait été pris, qu'il était trop tard. Comme si ça se lisait sur moi, que ça s'était imprimé, que je n'étais pas vraiment là. Ailleurs, et quand j'y arriverai je le saurai.

Paola parle de rage de vivre et je ne sais pas à quel point elle a raison. Elle voit ça comme la furieuse envie de ne jamais se contenter de ce qu'il y a, de ne pas vouloir attendre, toujours y aller et chercher par soi-même, attraper le destin par ses entrailles et tirer jusqu'à obtenir ce que l'on veut. Je vois ça comme l'impossibilité de me contenter de ce que je suis et c'est tout.

Je lui ai parlé, un peu, des routes que l'on suit du regard parce qu'on ne peut pas les parcourir et de la barrière avec les autres, mais je ne sais pas si ça a suffi. Elle me demande si c'est l'homosexualité, je ne sais pas si c'est l'homosexualité. Ce que je sais, c'est qu'il m'était impossible d'interagir avec mes camarades de classe sans porter un masque qui ne me ressemblait pas, sans revêtir au préalable un costume qui n'était pas à ma taille. Je marchais dans des souliers trop petits pour moi et j'avais l'impression que personne n'était dupe, mais non, au contraire, tout le monde avait l'air d'y croire. Paola met ça sur le compte de l'homosexualité, peut-être parce que c'est à l'adolescence qu'elle a compris qu'elle était lesbienne, mais moi ça ne me parle pas. Tout ce que je peux en dire, c'est que j'avais la constante impression de pas pouvoir

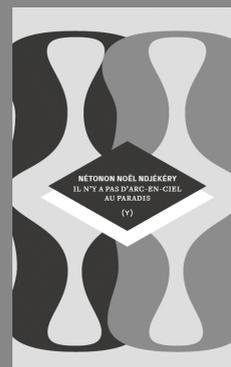
être appréhendé·e en entier.

Derrière le plateau rocheux, c'est sûrement ça que je cherchais. À chaque étape de ma vie, j'en étais à envisager, anticiper, espérer celle d'après – celle pendant laquelle je pourrais enfin *advenir*.

Évidemment, il y avait toujours de nouveaux freins, de nouvelles limites, de nouvelles restrictions.

Il n'y a pas d'arc-en-ciel au Paradis

par Nétonon Noël Ndjékéry



HÉLICE HÉLAS

LE LIVRE

Des chasses aux esclaves pratiquées par des sultanats sahéliens jusqu'à l'émergence de Boko Haram, de la colonisation française jusqu'aux « Indépendances », Nétonon Noël Ndjékéry nous confronte aux horreurs des traites négrières orientales dont les survivances crèvent encore régulièrement l'actualité.

LA MAISON D'ÉDITION

Fondées en Suisse romande, les éditions Hélice Hélas publient des livres d'auteur·ice et de la bande dessinée indépendante. Difficilement réfutables, comme la théorie des cordes, elles produisent une narration baroque, épique et punk et organisent des événements imprévisibles, et donc imprévus.

L'AUTEUR

Nétonon Noël Ndjékéry est né à Moundou, au Tchad. Sa carrière d'auteur débute avec une nouvelle publiée par Radio France internationale. Il navigue entre la nouvelle, le théâtre et le roman. En 2017, il reçoit le Grand Prix Littéraire national du Tchad pour l'ensemble de son œuvre.

Parution mars 2022
376 pages - 20 euros
ISBN : 9782940700110

Les éditions Hélice Hélas sont
diffusées par Pan Diffusion et
distribuées par Serendip.

Alexandre Grandjean
20, rue des Marronniers 1800 Vevey -
Suisse
litterature@helicehelas.com

L'extrait commence au début du roman.

EXTRAIT

En cette fin du dix-neuvième siècle de l'ère chrétienne, la traite négrière transsaharienne battait son plein. Elle avait commencé bien avant son avatar atlantique qui s'essouffait désormais. Au cœur de l'Afrique, des royaumes dont les élites s'étaient islamisées de longue date, le Baguirmi, le Bornou, le Kanem et le Ouaddaï prospéraient sur ce négoce nauséabond. Puissamment armés de fusils par leurs coreligionnaires orientaux, ils lançaient des razzias sur les territoires païens dont l'art militaire demeurait encore dominé par la sagaie, le couteau de jet, l'arc et les flèches. Outre l'ivoire, les peaux brutes ou tannées, les plumes d'autruches, la gomme arabique ou le musc, ils y raflaient surtout des captifs et du bétail aussitôt convoyés vers des comptoirs, immenses camps de concentration¹, où des négociants arabes venaient se pourvoir en gibier de harems, en main-d'œuvre corvéable à volonté et en matières premières pour méchouis.

PRIX HORS CONCOURS

Ainsi des caravanes entières, fortes de butins sur pied ou sur pattes, prenaient la direction du levant. Comme elles serpentaient entre les dunes, le désert ne se privait pas de prélever sur elles un lourd tribut de sang. Car beaucoup d'esclaves succombaient à la faim, à la soif, aux mauvais traitements ou au désespoir. Avant de laisser les cadavres aux crocs des chacals et des hyènes, les chefs de convoi en tranchaient les oreilles qu'ils enfilèrent ensuite en chapelet. Cette collecte macabre leur permettrait de prouver plus tard à leurs commanditaires l'étendue des pertes humaines enregistrées au cours de l'expédition.

2022

Arrivées à Khartoum, les caravanes allaient dégorger leur lie de survivants dans des enclos très spécialisés. Là, les malheureux étaient lavés à grandes eaux, puis triés et répartis en trois catégories selon deux âges butoirs fixés à onze et quinze ans. On prenait quelques semaines pour les engraisser et leur restituer non pas un peu de leur humanité, mais une certaine valeur marchande. Au milieu de cette période de gavage, les garçons destinés à être exploités localement étaient castrés séance tenante. Une fois que tout ce beau monde avait eu ses plaies cicatrisées et ses rondeurs quelque peu retrouvées, mâles et femelles étaient conduits en troupeaux séparés au grand bazar où les esclaves se vendaient à la criée. Les plus prisés n'étaient pas forcément les plus beaux ni les plus athlétiques, mais ceux qui avaient déjà eu la petite vérole parce que cette maladie était souvent mortelle à l'époque. La plupart d'entre eux finissaient dans un sérail, les femmes comme bêtes à donner du plaisir, les hommes comme cerbères de harems.

Le Baguirmi, le Bornou, le Kanem et le Ouaddaï tiraient des profits colossaux de ce trafic d'humains. Mais la demande était si croissante que les quotas de livraison périodiques, qu'ils s'étaient engagés par contrat ou *bakht*² à honorer auprès de leurs partenaires

levantins, s'avéraient difficiles à satisfaire. En effet, plus ils s'en prenaient aux païens, plus ceux-ci avaient la mauvaise idée de fuir vers le sud et de s'enfoncer dans ces régions forestières où la prédominance de la redoutable mouche tsé-tsé infléchissait les plus dévorantes ardeurs conquérantes en décimant les chevaux. Le gibier bipède aux yeux à fleur de tête devenant rare, les États prédateurs se mirent à lorgner leurs propres sujets pour compléter les contingents d'esclaves. Comme leurs populations ne fréquentaient la mosquée que de jour et le baobab tutélaire dès la nuit tombée, il leur était aisé de dénicher des bougres qu'ils accusaient d'être des idolâtres. Ils les asservissaient sans autre forme de procès et les expédiaient par familles entières vers Khartoum.

À cette pénurie rampante vint se greffer une autre complication. Sûrement abusé dans son sommeil par Satan (à moins que ce ne soit par la superbe négrillonne qu'il venait d'acquérir), un ouléma réputé du Caire se fendit à son réveil d'une *fatwa*, un avis juridique, qui interdisait, sous peine de damnation perpétuelle, de réduire en esclavage tout individu né musulman ou ayant prononcé la *Chahada*, la profession de foi islamique : « J'atteste qu'il n'y a pas de divinité en dehors d'Allah et que Mahomet est l'envoyé d'Allah. »

Panique dans les bazars, les comptoirs spécialisés et les sultanats négriers ! Déjà que le grenier à esclaves n'avait de cesse de se mettre hors d'atteinte, si on ne pouvait plus porter le doute sur la foi que couvaient certains boubous, comment allait-on faire maintenant pour vivre honnêtement de son commerce ? C'était le tarissement assuré du sang des souks, la dispersion aux quatre vents des harems et l'effondrement de l'ordre social tout court. Le vent du danger souffla tellement fort dans le monde arabo-musulman qu'on décida de suspendre sur-le-champ toutes les campagnes de conversion en cours. Le païen devint une espèce à protéger !

C'est à la fin de ce dix-neuvième siècle marqué au fer rouge de l'esclavagisme qu'un garçon avait commis l'imprudence de naître au cœur de la Baobabia. Il se prénomma Zeïtoun. Il appartenait à une famille musulmane de Massenya, la capitale du Baguirmi. Il venait de franchir le cap de la douzaine. À cause d'une santé constamment chahutée par les maladies endémiques de la région, ses parents l'avaient jusqu'alors préservé des épreuves rituelles qui préparent les adolescents à l'entrée dans la *case des adultes*. Cependant, à peine revenu d'un pèlerinage en Terre sainte, son père estimait qu'il était urgent de le remettre en parfaite harmonie avec sa classe d'âge. Il décida de l'affranchir de son prépuce pour qu'il devienne enfin un mâle à part entière.

L'événement ne pouvait plus attendre pour une raison critique. Le vieil homme avait, moyennant mille et une précautions, rapporté de La Mecque une fiole d'eau de la fameuse source sacrée Zamzam. D'après tous les fakis qu'il avait consultés avant son voyage, une seule gouttelette du précieux liquide déposée sur le gland en sang de l'enfant assurerait à vie à celui-ci une santé de baobab et une virilité de babouin !

La fête promettait donc d'être double. Elle allait non seulement célébrer la circoncision de Zeïtoun, mais aussi l'élévation à la dignité d'*El Hadj* que son père venait d'acquérir du fait de son séjour en Terre sainte. Malgré les pénuries qui affectaient durement le royaume, ce dernier s'était saigné à blanc afin que les réjouissances soient à la hauteur des circonstances. À quatre jours du vendredi retenu pour le festin, trois moutons honoraient déjà de leur bel embonpoint l'enclos familial. Flairant sans doute leur fin prochaine, ces bêtes bêlaient à fendre l'âme à l'approche de tout être humain. Mais on allait vite s'apercevoir qu'elles pressentaient bien d'autres malheurs encore.

C'était le jeudi précédant le jour J. À l'heure de la rosée reine, des goumiers du mbang Abderrahmane Gaourang II vinrent cueillir la famille de Zeïtoun en plein sommeil. Les adultes, ligotés aussi solidement que des varans destinés au souk, furent emmenés de force vers d'obscurs enclos à esclaves. Les enfants furent conduits sur l'esplanade qui s'étendait à perte de vue devant le palais royal. Ils y furent disséminés parmi des centaines d'autres homologues dont beaucoup avaient été raziés dans les tribus idolâtres vivant plus au sud du Baguirmi. Chacun d'eux fut entravé individuellement, puis avec un parfait inconnu au moyen d'une *sheba*.

1. *Zériba* en arabe.

2. Traité imposé dès 652 par l'émir arabe Abdallah Ben Saïd au roi nubien Khalidurat l'obligeant à livrer chaque année un quota d'esclaves à l'imam des musulmans à Assouan.

L'Effet coccinelle

par Yann Bécu



ÉDITIONS HSN

LE LIVRE

Avec *L'Effet coccinelle*, Yann Bécu développe une idée vertigineuse... Si une « preuve divine » était publiée, aussi éblouissante soit-elle, subsisterait une question potentiellement explosive : quelle branche de quelle religion a misé sur le bon cheval ?

LA MAISON D'ÉDITION

Les éditions HSN sont spécialisées dans la découverte de nouveaux auteurs et autrices francophones dans le domaine des littératures de l'imaginaire, de la SF à la fantasy, en passant par le fantastique et le polar. Elles publient peu, afin de défendre au mieux chaque texte.

L'AUTEUR

Yann Bécu vit à Prague, où il enseigne au Lycée français. Cette ville fabuleuse est pour lui une inépuisable source d'inspiration. Il est également l'auteur des *Bras de Morphée* (L'Homme sans nom, 2019) et travaille à son troisième roman qui accordera encore une place de choix à la capitale tchèque.

Parution juin 2021
320 pages - 19,90 euros
ISBN : 9782918541738

Les éditions HSN sont diffusées et distribuées par Harmonia Mundi.

Dimitri Pawlowski
122, rue de Vincennes 93100 Montreuil
dpawlowski@editions-hsn.fr

- Chaud devant ! Pardon, pardon... Sophie ! Je viens d'imprimer, tu jettes un œil ?
- Désolée, Jaouen, il faut que je file. J'ai un abus de confiance à 11 heures et deux braquages à midi...
- Mais y'en a pour une minute !
- Une minute alors... Fais voir... Ouh là ! C'est quoi, cette police de caractère ?
- Courrier New ! J'aime bien, ça rappelle les machines à écrire.
- La structure de ton rapport n'est pas très orthodoxe non plus... On a des modèles officiels, t'es au courant ?
- Allez, Sophie, dis-moi juste s'il manque un truc...
- Le contact du plaignant, déjà.
- Zut. Quoi d'autre ?
- Minute, je lis... Oui... Oui... « Laitier livreur de lait », sûr ?
- J'enlève « laitier » ?
- Par exemple. Et tu as mis deux fois « soir ». Pour le reste... Un peu sec, quand même.
- Un peu sec ?
- Un peu plat, si tu préfères.
- Alors je retravaille le style ? Le vocabulaire ?
- Oublie.
- Parce que je peux enjoliver, hein !
- Non. Enlève juste le « s » à « dormi », le « t » à « pu »... Et « pendiculaire » c'est pas un mot, Jaouen, tu sais ?
- Ben...
- Fais-moi confiance. « Pendiculaire », c'est pas un mot.
- D'accord.
- ... Donc « pré-pendiculaire » encore moins.
- Quoi ?
- Ici, regarde : « plus loin dans une rue prépendiculaire »... Ça veut rien dire.
- Rien ?
- Que dalle.
- ... Je mets « en biais », à la place ?
- Si ça te chante... Il faut vraiment que j'y aille, là.
- Alors je corrige, j'imprime, et je dépose ça sur le bureau du chef ?
- Non, tu corriges, tu imprimes et tu déchires. C'est Pivert qui s'occupe des véhicules volés.

Session 1. L'amour du métier

Saint-Valentin 2030, frisquette et pluvieuse. Une lune blafarde berce Ézanville. Son reflet dans la flaque, à deux pas, frémit sous mille gouttelettes glacées. Les derniers couples ont regagné leurs pénates

depuis un moment déjà... Dîner fin, mots d'amour au creux de l'oreille, lente dérive vers la couette. Bien au chaud, les veinards. À droite, à gauche, plus une seule loupiote aux fenêtres.

Tout dort.

Sauf nous trois, qui patientons.

– Puisque je te dis que tu ronfles, chuchote Mitraillette en tapotant le volant.

J'étire mes jambes sur la banquette arrière :

- Je l'ai pas choisi, ce corps...
- N'empêche, c'est pénible.
- Il y en a d'autres qui ronflent, souffle Eyaël.

Mitraillette arrête de tapoter le volant :

- Comment ça, « y'en a d'autres » ?
- Raphaël n'est pas le seul.
- Moi, je ronfle ? s'offusque Mitraillette. Tu m'entends ronfler, là ?
- Ben là t'es réveillé, comment veux-tu...
- Ouais, en résumé t'as aucune preuve...

Imaginons qu'à cet instant précis vous remontiez la rue Giscard. Votre rue. Mettons que vous soyez du genre lève-tôt, ou insomniaque, peu importe : vous croiseriez forcément notre camionnette à l'arrêt. Une épave pareille dans un quartier aussi chic ? Allons donc... En approchant, vous plisseriez les yeux pour lire sur le capot ce slogan bleu délavé :

Le Lait c'est la vie

Vous jetteriez un œil curieux à travers les vitres. L'état des sièges, les tenues dépareillées, ces bobines maussades à l'avant puis cette silhouette avachie sur la banquette arrière, tous ces indices vous mettraient la puce à l'oreille. Dix mètres plus loin vous consulteriez votre montre : 4 h 25, quel laitier livre si tôt ? Et trois employés dans une même camionnette, vraiment ? Vous vous retourneriez pour inspecter notre plaque d'immatriculation sans âge : 29, de mieux en mieux... C'est l'ancien code du Finistère, ça, qu'est-ce qu'ils foutent en région parisienne ? Ou bien s'agit-il d'un véhicule d'occasion ? Peu probable : jamais ce déchet ne passerait le moindre contrôle, ni technique ni sanitaire... D'ailleurs ils les stockent où, leurs bidons de lait ? Vous n'en avez aperçu aucun derrière les deux types... À présent certain, certaine qu'un mauvais coup se prépare, vous presseriez encore le pas tout en marmottant, pour ne pas l'oublier : « 2516 QS 29, 2516 QS 29, 2516 QS 29... » Enfin, vous vous arrêteriez au coin de la rue, là où le grand saule offre un abri discret. Et vous sortiriez le téléphone.

Bravo, Sherlock. Joli sens du détail, travail déductif impeccable, rien à dire. Vous auriez raison sur toute la ligne. Ou presque... Car on serait forcés de l'interrompre, votre petit appel à la police. Pas ce matin. Trop d'enjeux. La suite, en pointillés ? Une portière qui grince dans votre dos, des pas précipités sur le pavé humide, un coup de pelle, une bâche, un coffre, et d'ici deux ou trois jours une sale odeur au fond d'un bois : vous. Adieu, Sherlock. Dégueulasses, sans pitié, voilà ce que nous sommes devenus.

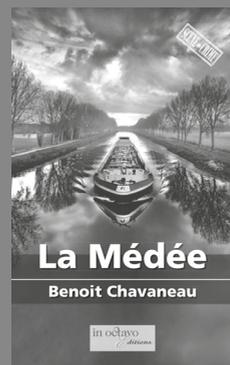
Toute cette histoire avait pourtant débuté comme un véritable conte de fées...

Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? En voici, de bonnes questions, et ça tombe à pic : je peux répondre aux deux premières. Pour la troisième il faudrait voir mes chefs. Moi, je vais raconter ce que je sais, sans filtres, sans mensonges. Je vais même faire ça dans l'ordre... Vu l'ampleur du bordel tout récent sur Terre, ça ne sera pas du luxe.

Qui sommes-nous, tous les trois ? Du menu fretin. Trois agents aux ordres d'une entité archipuisante : la Ruche. Elle porte bien son nom, celle-là. La Ruche, c'est un engin spatial de classe M taillé pour le labeur et la cohue. Des kilomètres d'escaliers, de galeries, de coursives, un gigantesque labyrinthe qui bourdonne à toute heure. À son bord, cinquante mille employés répartis dans quatre Divisions, huit Sections, seize Départements, ce qui donne pas loin de soixante-dix Services au total. Notre Département à nous trois occupe le dernier échelon de la hiérarchie. Pour tomber sur notre Service, il faut longer le bassin des eaux usées, prendre le petit escalier rouillé de la cale, puis descendre encore d'un niveau en se bouchant les narines. Tout en bas, je vous dis. Les ordres venus d'en haut nous pleuvent donc constamment sur le coin du museau. Petits boulots ou corvées rythment notre quotidien. On s'en acquitte au mieux, parole, sans jamais récolter ni bravos ni mercis. Les étages supérieurs cachent d'ailleurs mal leur mépris à notre égard. Normal, on met les mains dans le cambouis chaque fois qu'on descend sur le terrain. Trop sales, nous autres... On n'est tout simplement pas fréquentables. Notre surnom : les « Boueux ». Ça vous donne une idée de notre réputation, en interne. Le désamour total.

La Médée

par Benoît Chavaneau



IN OCTAVO

LE LIVRE

Dans les années 1960, des enfants disparaissent dans les Flandres, en Belgique et aux Pays-Bas. Des corps sont découverts par un marinier dans des sacs jetés dans un canal. Maurice Morge, inspecteur à la PJ de Lille, vient à Wailly mener des investigations ; une enquête riche en rebondissements commence.

LA MAISON D'ÉDITION

Dénicher une littérature exigeante accessible au plus grand nombre est la ligne de conduite des éditions In Octavo. Avec plus de 80 titres au catalogue, la maison d'édition propose de nouvelles écritures en littérature adulte et jeunesse, romans historiques, policiers ou contemporains.

L'AUTEUR

Benoît Chavaneau est né en 1958 à Roubaix. Après *Morts sûres*, un thriller fantastique, hommage à Arthur Conan Doyle (Juste pour lire, 2010), il publie *Jacks*, un roman autour de Jack l'éventreur (Ravet Anceau, 2016). *La Médée*, grand roman noir, s'imprègne de la terre noire des Flandres, de ses carillons et de ses canaux brumeux.

Parution décembre 2021
470 pages - 16 euros
ISBN : 9782377590452

Les éditions In Octavo sont diffusées
et distribuées par Soleils Diffusion.

Nathalie Jaussaud Obitz
11, rue de l'Isle 50500 Carentan-les-Marais
in-octavo@orange.fr

Chartier continua de manger sans même lever les yeux. Le petit homme se racla la gorge.

– Je m'appelle Morge. Maurice Morge.

Le militaire se servit un verre de vin.

– Là, je mange. Passez à mon bureau dans une heure trente.

– C'est que... C'est urgent, insista *l'Autre* qui sortit un porte-carte de sa poche, l'ouvrit et le posa sur la table. Inspecteur Principal Morge. Je viens de la PJ de Lille.

– Allons bon... soupira le gendarme. Un flic de la ville.

Or, pour un gendarme de la campagne, un militaire dressé par la discipline complaisante de la Grande Muette, il n'y avait rien de plus incommode et de plus méprisable qu'un policier, un simple civil, si ce n'est peut-être un *policier de la ville* qui le regardait de haut pendant qu'il mangeait ses carbonnades.

Il leva les yeux vers le nouveau venu en s'essuyant les lèvres et le menton avec sa serviette.

– Aujourd'hui c'est jeudi, mon petit monsieur. Or le jeudi c'est le jour des carbonnades et il s'avère que j'adore les carbonnades. Alors, bordel de merde, vous retournez à Lille, Marseille ou Moscou, et vous ne revenez pas avant deux heures, le temps que j'aie fini mon assiette ! Suis-je bien clair ?

Et il entreprit, avec méticulosité, de débarrasser un bout de bœuf de son gras. Mais *l'Autre* ne se laissa pas démonter, il appela la patronne et désigna l'assiette du gendarme :

– La même chose, s'il vous plaît, avec une limonade.

Puis, sans y avoir été invité, il s'assit en face du militaire, qui changea aussitôt de table en renâclant.

– C'est à propos des deux enfants du canal, précisa l'homme à la moustache, en posant son chapeau sur le dossier d'une chaise.

Chartier piqua deux frites en même temps du bout de sa fourchette et les trempa dans la sauce à la bière. L'inspecteur Morge s'expliqua :

– Vous avez envoyé un signalement au fichier des personnes disparues après qu'un marinier a repêché ces deux corps d'enfants... Eh bien je crois qu'on a identifié les victimes.

Impassible, le gendarme s'ingéniait à séparer un nouveau bout de gras de sa viande en la découpant de manière chirurgicale.

– Et le plus drôle, poursuivit l'importun, c'est que la disparition a été déclarée chez vous, dans votre gendarmerie je veux dire, il y a à peu près un an. Les deux enfants viennent d'Hodincourt, ça vous dit quelque chose ?

Le Capitaine épongea un peu de sauce, sur le bord de son assiette avec un bout de pain.

– Mamadou et... (Le petit homme sortit un dossier à sangle de

sa serviette.) Mamadou et Fatoumata Traoré, enfants de Driss et Maryam Traoré, résidant au 10, chemin des Écoles à Hodincourt. Mamadou a 10 ans et Fatoumata 7 ans. Ils ont disparu le 6 juillet 1961, dans l'après-midi. Cette disparition a été signalée au maire d'Hodincourt le jour même vers 20 heures. Lequel a organisé les premières recherches le soir même. La gendarmerie de Wailly a été avisée, le lendemain même, donc le 7 juillet 1961, par les deux parents et le maire, monsieur Vanestuyse, qui est aussi le directeur de l'usine où travaillent les parents Traoré. La déposition a été enregistrée par le brigadier-chef Krüger...

– Ah ! Lâcha Chartier en rotant.

La patronne du café servit l'inspecteur et se tourna vers le gendarme.

– Tout va bien Capitaine ?

– Encore quelques frites, Fernande, s'il vous plaît. J'ai faim, à midi.

Morge poursuivit son exposé en salant son assiette.

– J'ai vu le dossier d'enquête à la gendarmerie, il est très léger, c'est le moins qu'on puisse dire.

Chartier fusilla le petit inspecteur du regard.

– Qu'est-ce que vous vouliez qu'on fasse ? Qu'on fouille l'Afrique de fond en comble pour retrouver ces deux gosses ? On a fait ce qu'on devait faire et ce qu'on fait toujours en pareille circonstance. Et on l'a bien fait. Et je n'aime pas du tout vos petits sous-entendus Monsieur le fouille-merde de la PJ de Lille. À ce que je sache, Hodincourt dépend de la gendarmerie de Wailly et la PJ n'a pas à venir mettre son nez chez moi pour me dire comment on travaille... J'étais déjà gendarme que vous jouiez encore aux billes en culottes courtes, Monsieur l'Inspecteur Principal (il détachait froidement chaque syllabe), alors remballez vos remarques à dix sous, mangez vos carbonnades parce qu'elles valent la peine, et rentrez à Lille pour voir si le cul des vaches est plus crotté là-bas qu'ici. Et foutez-nous la paix, c'est compris ?

Fernande déposa une pleine assiette de frites devant le militaire, rouge de colère, qui la repoussa tel un enfant capricieux. Morge commença à manger, à toutes petites bouchées, sans interrompre son propos.

– Sylvie Notebarre, 8 ans, disparue le 5 novembre 1959.

Damien Marescaud, 10 ans, disparu le 25 décembre 1959, alors qu'il était sorti essayer le nouveau vélo qu'il avait reçu pour Noël. Henri Maton, 7 ans, disparu le 11 avril 1960, sur le chemin de l'école. Marie-Claude Van Den Broucke, 11 ans, disparue le 6 juin 1960 alors qu'elle se rendait seule chez sa grand-mère. Rémi Loche, 6 ans, disparu le 11 août 1960, près de la ferme de ses parents, à la sortie de Rang-du-Fliers. Isabelle Dumoulin, 10 ans, fille du Docteur Dumoulin, disparue le 10 mai 1961, sur le trajet de son école au cabinet de son père. Et donc Mamadou et Fatoumata Traoré, 10 et 7 ans, disparus tous les deux le 6 juillet 1961, à la sortie d'Hodincourt, et repêchés dans le canal de Wailly, il y a peu. Ces quatre dernières années, huit enfants ont disparu dans le Nord-Pas-de-Calais. Et au moins deux en Belgique, de l'autre côté de la frontière. L'un à Ypres et l'autre près de Tournai. Tous ces enfants ont entre 6 et 11 ans. Garçons et filles, indifféremment. Et on n'en a retrouvé aucun,

enfin jusqu'à la découverte des petits Traoré. Les enfants appartiennent à tous les milieux sociaux : le père de Marie-Claude est notaire et celui d'Isabelle médecin. Mais les parents Loche sont des petits agriculteurs, Maryam Traoré est ouvrière et son mari manutentionnaire dans la même usine, la Fabrique des Meubles du Nord à Hodincourt. Il n'y a eu de demande de rançon pour aucun des enfants. Ils se sont juste évaporés, comme ça ! (Le policier claqua des doigts.) Personne n'a rien vu. Personne n'a rien entendu. Pas de témoin, donc, et pas le plus petit indice. Il faut dire que dans la plupart des cas, on ne sait pas où chercher des empreintes. Toutes les enquêtes ont été menées par des gendarmeries locales car, fait intéressant, tous les enfants, même en Belgique, sont issus de milieu rural, de villages ou de petits bourgs sous l'autorité de la gendarmerie. Le problème, c'est que ces petites gendarmeries, mal connectées entre elles, ne sont pas toujours très compétentes pour gérer des disparitions inquiétantes d'enfants (Morge n'insista pas sur ce point pour ne pas irriter le militaire).

L'inspecteur parlait calmement, en vidant son assiette, sans se soucier des réactions de son interlocuteur. Pour autant, le procureur de Boulogne pense que toutes ces affaires – ou du moins certaines d'entre elles – sont peut-être liées malgré l'éparpillement géographique. Alors, il a demandé au commissaire principal de la PJ de Lille de mettre son nez dans tous les dossiers. Et de les relier entre eux le cas échéant. Du coup, le principal s'est tourné vers le Commissaire Langlois qui s'est tourné vers moi.

– Pourquoi ? S'étonna Chartier.

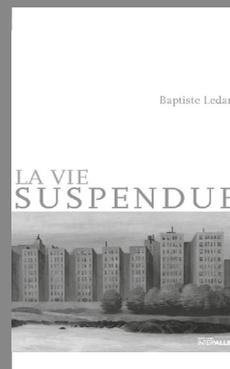
– Pour avoir un regard d'ensemble. Ce qui n'a pas été possible jusqu'à présent. Mais le territoire est très vaste. (Morge plongea le nez dans sa serviette.) Voilà un courrier du procureur qui vous demande de collaborer avec la PJ.

– Je ne vous demande pas pourquoi vous êtes là, répliqua sèchement le gendarme, je me demande pourquoi c'est vous.

Morge sourit.

La Vie suspendue

par Baptiste Ledan



INTERVALLES

LE LIVRE

Après la disparition de sa famille, Tomas Fischer part se réfugier à Lasciate, une ville isolée où la vie semble à l'arrêt. Il entame une existence clandestine, son statut interlope lui permettant de rendre bien des services. Mais Lasciate n'est pas une ville comme les autres : un secret inouï distingue ses citoyens du commun des mortels.

LA MAISON D'ÉDITION

Les éditions Intervalles interrogent la notion de frontière sous des angles multiples : récits de voyage à dimension humanitaire, romans d'ailleurs innovants, reportages littéraires dans des zones turbulentes de l'histoire récente, écritures de l'exil et des migrations.

L'AUTEUR

Baptiste Ledan a travaillé en politique, dans l'enseignement supérieur et dans l'administration publique. Il s'est d'abord fait remarquer grâce à ses nouvelles, qui ont reçu plusieurs prix littéraires. *La Vie suspendue* est son premier roman.

Parution février 2022
272 pages - 18 euros
ISBN : 9782369563112

Les éditions Intervalles sont diffusées
par CED et distribuées par
Les Belles Lettres.

Armand de Saint Sauveur
2, rue Bleue 75009 Paris
stsauveur@editionsintervalles.com

Chapitre 6 – Tristes tropiques

Les parties de Yam's débutaient à seize heures. La revanche s'achevait autour de dix-neuf heures. Parfois, la soirée se poursuivait autour d'une belote. *L'Eldorado* fermait sa porte à vingt-deux heures. Tomas avait attribué l'absence de vie nocturne à Lasciate et l'ennui qui se dégageait de la ville à la prohibition mais il comprenait maintenant que la cause résidait plutôt dans l'immortalité des habitants. Quand il était étudiant et qu'il se couchait au moment où l'aube pointait, il avait le sentiment d'avoir grignoté un peu de vie. On fait la fête pour oublier que l'on va mourir et pour vivre aussi intensément que possible. Lorsque les jours et les nuits deviennent infinis, cela ne présente plus d'intérêt.

Tomas reconsidérerait tout ce qu'il avait observé sous un autre jour. Le brouillard se dissipait. Ce n'était pas seulement sa vision de Lasciate qui s'était transformée, mais aussi le regard que l'on portait sur lui. Il se sentait moins transparent. Hernando Soria lui proposa de se joindre à leurs parties et Tomas fut heureux d'accepter. Incapable de maîtriser toutes les subtilités du jeu, il se contentait de lancer les dés et d'écouter ce qu'il se disait autour de lui. Il finissait souvent dernier.

Les Patriarches étaient heureux d'avoir agrandi leur cercle. La présence d'un nouveau visage leur offrait l'occasion de répéter les histoires qu'ils connaissaient par cœur. Marcel Orsini raconta à Tomas le destin de son grand-père Dominico, qui s'était enfui de son village natal de Sartène avec sa fiancée, Fiora Santoni, pour s'installer en Campanie. Le clan bourgeois des Santoni ne consentait pas à cette union avec un fils de paysan à laquelle ni Dominico ni Fiora n'était prêt à renoncer. Cinq ans après son départ, le père et le frère de Dominico avaient été tués par Alberto Santoni, le frère de Fiora. Quand il l'avait appris, Dominico avait pris un bateau pour Bonifaccio afin de laver l'honneur de sa famille, abandonnant sa femme et son fils d'un an, Pietru, à Naples. Dominico Orsini n'était jamais revenu. Quand il avait été à son tour en âge de se venger, Pietru avait cédé aux prières de sa mère et renoncé à accomplir son devoir. Il avait voyagé pour oublier sa lâcheté. Il adressait des lettres menaçantes à ses grands-parents maternels et à son oncle en provenance du monde entier. Un jour, il s'était arrêté à Lasciate et il était tombé amoureux, en dépit du climat. Un an plus tard, Marcel Orsini était né. Pietru Orsini se montrait rarement à la maison mais, dès qu'il voyait son fils, il lui faisait répéter « Santoni, je vais te tuer ». À quinze ans, Marcel avait vu son père embarquer pour la dernière fois. Ida, sa mère, n'en avait plus jamais parlé, comme si elle savait qu'il n'était pas nécessaire d'attendre son retour. Marcel Orsini avait oublié les traits et la voix de son père, mais le nom des Santoni était resté inscrit au fond de son crâne. Devenu immortel,

il avait compris tout le profit qu'il pouvait tirer de cette situation. Chaque année, il envoyait une photo de lui devant une édition de l'*International Herald Tribune* du jour accompagnée d'un billet sur lequel il écrivait « *Je ne vous oublie pas. Marcel Orsini* ». Le jeu durait depuis cent ans. Il commandait des annuaires de Sartène : chacun des foyers Santoni de la ville recevait sa correspondance. « Je me demande ce qui se passerait si je m'y rendais un jour. M'abattraient-ils dès mon apparition, ou bien resteraient-ils tous pétrifiés comme face à un fantôme ? Ce qui compte, c'est qu'ils pensent à moi. » Hernando, Pat et Jean n'écoutaient plus Marcel ; ils avaient entendu cette histoire trop souvent. Tomas, lui, était fasciné. Il aimait se représenter le retour de Marcel dans ce village inconnu qu'il habitait comme un fantôme depuis un siècle sans jamais y avoir mis les pieds.

Jean Bayle était le plus jovial et le plus bavard des Patriarches. Il aimait célébrer ses victoires régulières aux dés. Il ne se lassait jamais de gagner. Tomas l'imaginait tenant le compte des parties remportées lorsqu'il rentrait chez lui : il devait en être à plusieurs milliers. Un jour, il atteindrait le million. Et il continuerait à gagner pendant des siècles tandis que sa progéniture proliférerait dans Lasciate. Jean avait perdu cinq descendants mais il lui en restait encore deux cent trente-huit. « Mes morts me rappellent que j'ai de la chance d'être en vie », disait-il.

Hernando Soria et Pat O'Mailly se confiaient moins. Hernando était ivre à partir de dix-huit heures et il finissait toujours dernier de la deuxième partie. Pat O'Mailly s'exprimait par monosyllabes.

Après six mois de pratique intensive, Tomas finit deuxième d'une partie de Yam's. Ce soir-là, alors qu'il s'apprêtait à partir, Pat O'Mailly l'arrêta : « Attends. Reste un peu plus tard ce soir. Nous avons quelque chose à te proposer. »

Pat continuait d'intimider Tomas : sa froideur le rendait nerveux. Il se rassit. La partie de belote dura jusqu'à vingt-deux heures. Tomas observait à peine le déroulement du jeu, préoccupé par la suite de la conversation, que les Patriarches ne semblaient pas pressés de reprendre.

Lorsque les autres tables furent vides, Sarah la patronne baissa le rideau de fer. C'était la fille de Pat O'Mailly. Elle avait ouvert L'Eldorado cent quarante ans auparavant. Elle habitait à l'étage. Elle leur rappela de fermer la porte derrière eux et leur souhaita une bonne soirée en fixant Tomas avec un sourire amusé. Pat O'Mailly alla chercher une bouteille de whisky cachée derrière le comptoir. Hernando Soria leva son verre : « Messieurs, à la vôtre ! À cette vie qui n'en finit pas ! »

Pat O'Mailly prit la parole.

« Vous avez un travail, Monsieur Fischer, je crois. Vous rendez service aux clandestins et vous gagnez de l'argent. Tout le monde est content. Ne vous inquiétez pas, vous ne risquez rien. Nous ne sommes pas adeptes de la délation et la police nous rirait au nez si nous allions leur dénoncer une activité illégale. En somme, vous êtes courageux et vous aimez vous rendre utile.

– On peut le dire comme ça.

– Nous avons pensé que vous pourriez faire un usage encore plus, disons, fructueux de ces qualités. »

Tomas fronça les sourcils.

« Vous le savez, nous ne mourons pas. C'est un problème. Beaucoup de gens le souhaiteraient. Ils n'ont pas la force de passer à l'acte. C'est mal vu. Le suicide est le pire des crimes pour un Lascebberote. Notre Gouvernement craint qu'une épidémie de suicides se propage. Les médias traînent dans la boue tous ceux qui ont eu le courage de franchir le pas. L'homme qui se tue jette l'opprobre sur les siens : son corps finit dans la fosse commune et sa descendance se voit interdire certaines aides sociales et l'accès aux emplois publics. Nos désespérés sont donc piégés, sans issue. Vous pourriez les aider. Vous seriez un médecin qui les accompagnerait vers la mort. Vous soulageriez des âmes en peine et vous seriez payé pour ça. Très bien payé. Les gens qui vont mourir peuvent se montrer généreux.

– Je ne suis pas docteur, je ne sais pas endormir les gens en douceur.

– En l'occurrence, il faudrait que cela ressemble à des meurtres, pas à des suicides. Il est essentiel de préserver l'honneur du client. »

Tant qu'il y aura des vaches

par Patricia Martel



JACQUES FLAMENT

LE LIVRE

Quand du jour au lendemain son amour la quitte, une jeune femme, sans savoir pourquoi, se passionne pour l'étude des vaches. Pourquoi cette obsession soudaine ? Et pourquoi le monde lui apparaît-il d'un coup si étranger ? N'a-t-il pas, d'ailleurs, pris l'aspect d'un troupeau de bovins mélancoliques ?

LA MAISON D'ÉDITION

Les éditions Jacques Flament (550 livres, 45 collections), libres et indépendantes, font le choix des filières courtes, en évitant les intermédiaires entre les éditeur-ices, les libraires et les lecteur-ices. Sans recherche de profits, elles se concentrent sur l'amélioration des conditions de création des auteur-ices.

L'AUTRICE

Patricia Martel, médecine et journaliste, signe de nombreux articles médicaux et scientifiques pour diverses revues. Son premier roman, *Burn out* (Atlantica, 2010), témoignait de l'épuisement professionnel des soignant-es. *Tant qu'il y aura des vaches* est son deuxième roman.

Parution novembre 2021
185 pages - 15 euros
ISBN : 9782363364968

Les éditions Jacques Flament sont
autodiffusées et autodistribuées.

Jacques Flament
1975, route de Vals-les-Bains 07160 Mariac
jacquesflamenteditions@gmail.com

131

L'héroïne vient d'avoir la certitude que sa rupture sera définitive. Devenue monomaniacale des vaches, elle s'enfoncé encore plus dans son délire.

X

Tendres Vaches

Au vide-grenier de la Guerche de Bretagne, chaque année je dégote des choses valables : deux jeans à cinquante centimes l'année passée, une tige en ferraille de sept mètres pour déboucher les évier, je ne sais plus comment ça s'appelle mais c'est pratique quand même, mais cette année j'ai tiré le gros lot.

C'est souvent comme ça que ça arrive. On ne cherche rien de précis, on tombe dessus quand même. Le destin qui s'en mêle.

Dès le premier regard, quand je les vois sur leur table en bois, une vieille rombière au derrière avec ses poils au menton, sa mine de trois pieds de long, nos regards se trouvent et mes pupilles se mettent à briller comme si elles tombaient sur un trésor oublié. Je les vois si désolées d'être là avec leur museau vers le bas, que je fonds en larmes. Les unes en bois, les autres en résine. Des vaches. Absolument. De jolies vachettes, rouges jaunes vertes, des jouets pour enfants dans une ferme arc-en-ciel, une bonne vingtaine en tout. Voyez comme elles reviennent tout le temps. Elles me paraissent si délaissées qu'on dirait des orphelines et si vulnérables à la merci de leur vieille marâtre que je les prends sous mon aile et les arrache à leur triste sort, sans même négocier le prix.

Je les rapporte sous mon bras, blotties dans une boîte à chaussures, pareilles à des chatons. Elles sont un cadeau béni que je m'offre après le carton piégé d'Alexandre. Son gros coup de bazooka.

Aujourd'hui, tapie dans ma caverne, j'ai envie de me fabriquer un petit cocon avec elles. Une bulle de délicatesse à l'abri de l'agressivité du monde. Je m'assois sur le tapis, y dépose la boîte à chaussures et, à les voir si mignonnes, si fragiles, j'en ai le cœur meurtri. Je les relève une à une avec tendresse, les berce dans mes mains, les cajole, les presse délicatement sur ma joue leur disant : « Ça va aller mes chéries, maman est là ! »

D'imaginer comme elles ont dû être malmenées, je sens un besoin viscéral de m'occuper d'elles. Je les pose sur le tapis, les remets sur pattes une à une, l'une broutant dans son coin, une autre fixant l'horizon ou s'endormant sur sa couche, puis examinant les trente pots de yaourts vides en vrac sur le parquet, me vient l'idée de leur fabriquer un joli *chez-elles*. Je rassemble les pots puis m'en vais les laver à la salle de bains, et rien que ça, c'est fou comme ça redonne un souffle d'air à ma vie. J'aligne les pots, jusqu'à confectionner un coquet petit enclos rectangulaire : dix pots pour les grands côtés, six pour les petits. Tout ce qu'il faut pour qu'elles se sentent bien à l'abri. Je songe d'ailleurs à ajouter des paires de chaussettes en tricot. En Bretagne les nuits sont fraîches.

Je mesure à quel point les vaches sont tout pour moi et, dans ce moment difficile, plus que jamais, une forme de refuge. J'ai cette sensation de me trouver auprès d'elles comme auprès de proches qui m'offrent leur chaleur sans qu'il y ait besoin de paroles. Une chaleur qui me berce et me console. Auprès d'elles, je puise des ressources, tant et si bien que je me suis replongée dans la lecture de mes documents sur les vaches. Une mise en route tranquille, par petites touches, comme un convalescent qu'on invite à reprendre une cuillerée, sans forcer, juste ce qui donne envie. Croyez-moi, après un petit coup de mou, c'est vite reparti. Je recouvre un féroce appétit.

Je me rends compte que le quotidien des vaches exerce sur moi une fascination grandissante, comme si ce nouveau coup dur du colis me faisait avancer encore un pas de plus vers elles et majorait la force de ce lien souterrain entre nous.

Ceci étant, certainement que la lecture de tant d'atrocités donne à prendre du recul. Il faut voir, dans les élevages intensifs ce qu'on leur fait vivre. Sans doute que se plonger dans la souffrance d'autres que vous, suffit à rendre la vôtre plus douce. On y trouve comme dans un *Paris Match* ou un *Gala* du reste, ce je-ne-sais-quoi qui donne à la tristesse quelque chose de romanesque. J'irais même jusqu'à dire quelque chose de glamour.

Ah, c'est pas gai la vie d'une vache, je vous jure !

Lever six heures. Fourrage sous le nez. Trayon au pis.

Là je m'attaque aux notions d'efficacité des vaches laitières et d'indice de performance du troupeau.

Dans *Mieux comprendre l'efficacité alimentaire des vaches laitières*¹, je me familiarise avec ces deux notions. L'indice de performance du troupeau ou *IPT* est un système de pointage qui permet de comparer les performances des troupeaux laitiers entre eux en fonction de six critères de gestion différents, soit la valeur du lait, la santé du pis, l'âge au premier vêlage, l'efficacité du troupeau, la longévité et l'intervalle de vêlage².

C'est assez technique, pas toujours évident, mais surtout, au-delà de la dextérité d'esprit que l'appréhension de ces notions théoriques requiert, sans vous mentir, parfois éprouvant. Mieux vaut avoir le cœur bien accroché. Je me sens de plus en plus touchée, émotive même. La lecture de ces textes bien que théoriques, me prend aux tripes comme si je lisais une histoire triste. Je ressens vis-à-vis de ces tristes vaches parquées dans leurs élevages une empathie si vive, quelque chose de fusionnel, comme si ma solitude à moi englobait leur solitude à elles, en une seule et même solitude existentielle, un meuglement déchirant vers le ciel.

Certainement que pour une reprise, j'ai redémarré un peu vite.

À côté, dans leur parc en pots de yaourts, mes petites vaches colorées du vide-grenier m'offrent une présence de tous les instants. De toutes ces atrocités, bien entendu, je ne leur touche pas un mot. Je les préserve.

Simplement, assise au bureau, je garde un œil sur leur petit monde, me penche sur elles à heures régulières, comme on veille sur le sommeil d'un nourrisson dans son berceau. J'ai de la chance, je dois

dire qu'elles sont faciles. Par moments je joue avec elles, leur chante des berceuses, leur susurre des mots doux, remonte leur couverture, caresse leur dos.

Mes trésors. Une larme perle. Il me semble qu'elles s'apaisent.

La sonnerie du téléphone, terrifiante : mes chéries.

Le rédacteur en chef :

– Qu'est-ce que vous trafiquez ! s'esclaffe-t-il à s'en arracher les amygdales. Vous êtes folle ?

J'attends avant de répondre, l'émotion me coupe la parole. Tant de brutalité. Mes prunelles s'inondent.

– Ne parlez pas si fort ! je lui rétorque aussi féroce qu'une louve qui protège sa portée.

– Vous vous foutez de moi ? On ne peut pas publier ça ! *J'en pince pour ma cellulite*. C'est quoi ce titre ? Je crois que vous avez des comptes à rendre : et d'un, vous remettez votre papier en retard, de deux c'est un torchon, et de trois, il me semble que vous prenez en ce moment quelques libertés qui me dérangent. Je vous trouve impertinente !

C'en est trop pour elles. Elles n'ont pas à entendre ça. Je sors de la pièce.

Je le recadre immédiatement. Récuse le propos en parlant non d'impertinence mais d'audace. J'argue que l'audace chez ces minettes auxquelles s'adresse le journal, est de bon ton. Qu'à notre époque, vouloir assumer pleinement ses complexes, cellulite, capitons, peau d'orange et j'en passe, et s'asseoir dessus grassement, c'est surtout assseoir une nouvelle forme d'assurance et de pouvoir, à l'encontre des vieux, des poussiéreux diktats qui, bien qu'ils aient la dent dure, n'ont certainement plus lieu d'être dans un journal qui prétend refléter l'air du temps et rester à l'avant-garde (je prends le dessus).

Il reste sans voix.

– Vous vous foutez de moi ? rétorque-t-il après de longues secondes de réflexion. Nous parlerons de votre cas en réunion de rédaction, en tout cas sachez, mais ce n'est plus un secret, que la revue accuse des difficultés financières dont vous pourriez bien faire les frais.

1. *Mieux comprendre l'efficience alimentaire des vaches laitières*. Institut de l'élevage. Idele. Juin 2015.

2. *Tout ce que vous devez savoir sur l'indice de performance du troupeau*. Lactanet. Réseau canadien pour l'excellence laitière. Février 2018.

Une histoire calabraise

par Jackie Macri



LE JASMIN

LE LIVRE

Un village de Calabre vers 1960. Pour avoir répondu au sourire d'un jeune homme à la mauvaise réputation, Luisa est condamnée par la rumeur publique et s'enfuit. Elle se découvrira plus forte et déterminée qu'elle ne le pensait.

LA MAISON D'ÉDITION

Depuis leur création en 1977, les éditions du Jasmin mettent l'accent sur les différentes cultures, notamment au travers de contes et de livres bilingues. À l'origine dédiées à la jeunesse et aux adolescent·es, elles s'adressent aujourd'hui à tous les publics.

L'AUTRICE

Enseignante et comédienne, Jackie Macri a cofondé et anime la compagnie des Soi-Disant. Avec le projet pédagogique Écrire entre Cour et Jardin, elle intervient dans les écoles et accompagne les élèves de l'écriture d'une pièce jusqu'à sa représentation. Elle a publié des nouvelles, une pièce de théâtre, des recueils de poésie et des romans.

Parution septembre 2021
196 pages - 18,50 euros
ISBN : 9782352842385

Les éditions du Jasmin sont diffusées
et distribuées par Idées Livres.

Saad Bouri
1-4, rue Valiton 92110 Clichy
editions@editions-du-jasmin.com

Le père de Luisa vient d'apprendre que sa fille a souri au fils du Baron. Il laisse exploser sa colère.

La colère paternelle a déferlé dans la petite cuisine, au rez-de-chaussée de la maison Cosentino. Elle charriait les exaspérations accumulées et, dans cette cascade fracassante, le père n'oubliait aucun grief. Tout y passait.

D'abord la Terre, coupable de tourner toujours dans le même sens, toujours du côté des puissants. Ensuite son propre pays, sa terre natale incapable de retenir l'aîné, le fils parti chercher fortune dans la grande Amérique. Puis son fichu accident qui l'empêche d'exploiter comme il faudrait son morceau de campagne, à la sortie du village. Ce petit lopin de colline coincé entre une oliveraie prospère dont il ne deviendra jamais propriétaire et la pointe inculte du *monte* Nebia, il est si haut perché que la langue dessèche à chaque montée.

Le père se déchaînait contre la malédiction qui ne lui laissait pas le temps de reprendre son souffle avant d'encaisser le mauvais coup suivant.

Il blasphémait le Ciel et ses représentants incapables de lui offrir une chance, « une petite chance de vivre en paix, sans tracas, ne serait-ce qu'une semaine. Jamais rien de bon, encore du mauvais, toujours du mauvais. Mais qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu ? ».

La rage bruyante a submergé la maison Cosentino et a inondé la *via* Dante.

Le père hurlait : « On n'en avait pas assez des soucis, non, non, il en vient encore ! Et le pire, le pire, il arrive de ta fille, Magda ! Ta fille ! Elle n'a pas su remplacer son frère à la campagne. On aurait dû la marier, on aurait gardé l'honneur ! Ta fille, non seulement elle a soutenu le regard du jeune Baron, mais elle a répondu à son sourire ! Oui, comme je te le dis, Magda ! En rentrant de la campagne, sur la place Garibaldi, devant tout le monde ! Tu sais que ça signifie, Magda ! La honte, le déshonneur ! On ne pourra pas y survivre, Magda ! »

La mère s'est mise à pleurer, effrayée par la hargne, accablée par la gravité de l'annonce. Alors, ses pleurs ont disloqué la colère du père et dans la petite cuisine le silence a remplacé les sanglots.

Luisa, réfugiée au grenier, écoute ce silence. Elle est assise par terre, les genoux entre ses bras croisés. Elle sait que la fureur paternelle ne montera pas jusqu'au dernier étage. Le père ne peut plus grimper à l'échelle de meunier. Elle sait que la mère choisira de rester à ses côtés ; de toute façon, les larmes l'ont épuisée.

Elle sait aussi que ni l'un ni l'autre ne lui demanderont de descendre. Alors, elle s'est adossée au mur, au pied du four à pain. Face au fenestron ouvert. L'air chaud de ce 6 juillet 1963 continue son incursion dans le grenier tandis que le clair-obscur modifie les ombres. Luisa ferme les yeux, les battements de son cœur ralentissent. La nuit va bientôt tomber.

Et sans crier gare, la *via Dante* s'est animée d'un coup. Les voisins ont surgi de leur petite cuisine à eux. Les femmes d'abord, abandonnant la cuisson des pâtes sur le feu, les aubergines dans la poêle. Maria-Rosa, la veuve du forgeron, est sortie la première, sans avoir quitté son tablier noir, noir comme sa robe, noir comme ses collants, comme ses pantoufles. Sa fille, vêtue de la même couleur, la suit de près. Toutes les deux trépignent au beau milieu de la rue, les bras tendus, les mains ouvertes. Elles crient « Le malheur a touché la maison Cosentino ! Le diable a pris la petite Luisa ! »

Et le cantonnier accourt à son tour et menace de s'attaquer au fils du Baron « qui aime la chair fraîche tout autant que son père ». Accourt à sa suite le cordonnier, Luigi le bossu, le *Gobbo*. Il gesticule et s'insurge : « Il faut ressortir les fusils ! »

Tous les voisins occupent la rue, maintenant. Tous jurent, s'enflamment, comme si le silence dans la petite maison Cosentino avait autorisé ou, mieux, avait donné le départ à d'autres vociférations. Cosentino est arrivé au bout de sa fureur, c'est à eux de manifester la leur, en solidarité.

Maria-Rosa harangue les voisins, elle s'époumone et la rue tout entière en perd son souffle.

– La *via Dante* est damnée ! Vous vous rappelez cette pauvre Natalina engrossée par le Baron ? Eh bien, ça recommence !

– Et cette fois, à cause du fils ! Maudite engeance !

– La Natalina, elle a quitté le village, toute grosse qu'elle était, en plein hiver. Qui sait comment et où elle a fini, la malheureuse !

– Le curé va encore obliger les parents à sacrifier une fille !

– Cosentino ne se laissera pas embobiner ! Lui, il n'est pas du genre à écouter les curaçonniers ! Il va courir te le chercher le diable de Baron et il te le mettra sur un bûcher avec son fils, et s'il a besoin de moi, j'en serai.

– Il faut prendre les armes, je vous dis, et chasser les démons !

Ça gronde fort devant les portes. Ça pleure sur les balcons, la confusion véhémement bouleverse les femmes plus âgées et les petits. Les cris se mêlent aux odeurs de cuisine...

La nuit est tombée. Le tumulte aussi. Puisque Cosentino sait que la *via Dante* le soutient, chacun doit régler les affaires familiales à sa manière. On peut rentrer s'attabler. Il faut respecter l'obscurité tout comme on respecte les deuils.

2

La lumière du réverbère éclaire le grenier. Luisa ne descendra pas, sa présence risque de raviver la rage du père et le chagrin de la mère. Elle sait qu'ils refuseront de l'entendre. Elle s'est redressée. Elle titube. Elle n'a rien mangé depuis l'aube. Le vendredi, jour de lessive, il faut se lever tôt, parce que les meilleures places sur le bord du Turbido sont prises de très bon matin ; « premières arrivées, premières servies ». Luisa et sa mère remportent souvent cette course hebdomadaire.

La jeune fille s'approche des claies où reposent les figues

à sécher. Elle hésite, on ne touche pas à ce qui est réservé aux mois d'hiver. Selon la coutume, on travaille à la manière des fourmis. Mais la faim est plus forte que la coutume. Luisa a aidé la mère au fleuve jusqu'à midi. Et elle a enchaîné avec le père, à la campagne, à récolter les courgettes, les premiers piments, enlever les mauvaises herbes au pied des haricots, entendre le père qui rouspète : « Dépêche-toi, on va pas y passer la nuit ! Arrête avec ces tomates. Tu mangeras à la maison. Au plus vite on finit, au plus vite on se rentre ! »

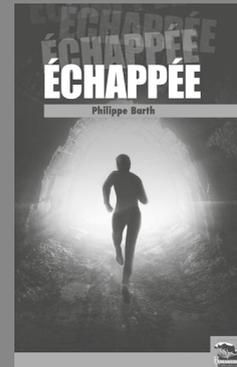
Et tout a été terminé avant dix-huit heures. Les légumes triés et rangés ; les courgettes dans la corbeille, les concombres dans le sac. Comme tous les jours à la belle saison, depuis que le frère est parti, depuis que Luisa l'a remplacé, depuis trois ans.

Enzo a embarqué à Reggio, le 18 juin 1960. Et le lendemain, le dimanche 19 juin, le père a emmené Luisa au grand marché de Siderno. Là, il lui a choisi des chaussures, des solides, celles qu'il faut pour travailler à la campagne. Bien sûr, il les a trouvées du côté enfants, à cause de la pointure de Luisa. Il a acheté aussi deux paires de pantalons de jeune garçon, l'une en flanelle, l'autre en toile. Pas de chemise ni de veste parce qu'Enzo avait laissé quelques vêtements et qu'il a jugé que ça suffirait. Ils sont retournés au village par le bus de onze heures quinze. Le père était doublement satisfait ; il n'avait rencontré aucune connaissance et il avait dépensé moins que prévu. C'est ce qu'il a dit à la mère au repas de midi, dans la petite cuisine au rez-de-chaussée de la *via* Dante.

– Forcément, les souliers pour enfants coûtent moins cher ! Elle chausse du trente-sept, tout de même. Enfin, la voilà équipée maintenant.

Échappée

par Philippe Barth



LE LAMANTIN

LE LIVRE

Anais, ancienne dealeuse, a été condamnée à des travaux d'intérêt général et participe donc à des maraudes, organisées par deux ecclésiastiques. Ces tournées la poussent à changer de vie, mais même avec l'aide d'un fugitif aussi féru de philosophie que de science du combat, ce n'est pas si simple...

LA MAISON D'ÉDITION

Depuis 2008, Le Lamantin publie des romans noirs et des romans pour ados ancrés dans le réel et porteurs des valeurs humaines et sociétales qui lui sont chères. Parallèlement, Le Lamantin met en place des ateliers d'écriture tout public.

L'AUTEUR

Après avoir enchaîné les voyages sur la planète, Philippe Barth vit dans la campagne stéphanoise avec une béquille et une moelle épinière en carton-pâte. Cette trajectoire de vie lui a permis de revoir ses priorités et de se mettre à l'écriture.

Parution mai 2022
321 pages - 19 euros
ISBN : 9791092271607

Les éditions du Lamantin sont
autodiffusées et autodistribuées.

Fabrice Guillet
1-4, rue Valiton 92110 Clichy
fabrice@lelamantin.fr

Anaïs participe à une de ses premières maraudes auprès d'un SDF vivant seul dans une forêt.

EXTRAIT

Les flammes du foyer commençaient à décliner et le froid s'était fait plus mordant. J'avais avancé ma chaise pliante près du feu tandis que Diogène remontait le col de sa veste sur sa nuque tout en estimant :

– Une chose est sûre, il est plus réconfortant de croire que Dieu existe que d'être convaincu que nous sommes là par hasard.

C'était vrai que l'histoire d'un dieu amour à l'écoute de chacun d'entre nous était belle. Certes, elle ne tenait pas debout, mais en matière de religion, ce genre de détail insignifiant n'avait aucune importance. Durant tout ce temps, Michel était resté silencieux. Aussi avais-je presque sursauté lorsqu'il avait pris la parole :

– Justement, le hasard ? Quel sens lui donnez-vous ? Qui ici n'a jamais bénéficié d'un coup de pouce venu de nulle part ?

J'avais failli rétorquer que si cela m'était arrivé, je n'en avais aucun souvenir. Mais j'avais été déjà assez dure comme cela. Michel m'avait regardée avec une certaine insistance tout en poursuivant :

– Par exemple, qu'on vienne toquer à votre porte au moment où justement, vous avez besoin d'aide.

Michel faisait allusion au soir où, après avoir essuyé des dizaines de refus, je m'étais résolue à téléphoner à la paroisse, en désespoir de cause.

– Notez que le hasard n'est pas incompatible avec la science, avait-il repris, poursuivant le fil de sa pensée. Einstein reconnaissait que ce type de coïncidence n'était probablement que le résultat de lois qui lui échappaient, mais il ne pouvait exclure que ce soit aussi Dieu qui agisse incognito.

Je m'étais servie de la science pour démonter ses croyances. Habilement, lui m'avait renvoyée dans les cordes, utilisant le même argument scientifique comme étant l'autre face de la pièce :

– Quant au big-bang qu'Anaïs mentionnait, c'est à mon tour d'être désolé, car ce n'est pas incompatible avec un principe créateur. La science parle d'explosion mais si mes souvenirs sont exacts, il n'est pas possible de remonter au moment précis où du néant a jailli la matière. Il y a un moment – quelques nanosecondes avant l'expansion, je crois – à partir duquel il est scientifiquement impossible de remonter plus en arrière.

En astrophysique, je touchais ma bille. L'infiniment grand tout comme l'infiniment petit me fascinaient, peut-être parce qu'à l'échelle de l'un comme de l'autre, nos petites existences n'avaient aucun intérêt. En tout cas, dès qu'un livre ou une revue croisait mon chemin, il fallait qu'il échoue sur la table de Mamie.

– Le mur de Planck, avais-je précisé, le moment où toutes les unités de mesure n'ont plus aucun sens.

– Voilà, c'est ça, le mur de Planck, avait repris Michel. Personne ne sait, et personne ne saura jamais, ce qu'il s'est passé juste avant.

PRIX HORS CONCOURS

2022

Mais si c'était possible, peut-être y verrait-on la main de Dieu craquer une allumette...

Ce n'était pas l'argument que j'aurais placé en tête des probabilités. Toutefois, aussi absurde que cela puisse paraître, c'était un raisonnement qui n'était pas réfutable scientifiquement. De fait, il était aussi plausible qu'un autre. Diogène avait peut-être pensé la même chose que moi, toujours est-il qu'il avait laissé s'échapper un sifflement songeur.

– Eh bien, s'était-il exclamé, qui pourrait penser que dans les bois de Sherwood de telles discussions puissent avoir lieu... Je ne sais pas vous, les amis, mais moi, ce soir, je me régale.

Il s'était tourné vers moi et m'avait adressé le regard satisfait qu'aurait pu avoir un professeur bluffé par son élève :

– Et toi, Anaïs, tu m'impressionnes. Beckett la fois dernière, Planck cette fois-ci... On peut dire que tu caches bien ton jeu.

Rougir au compliment d'un SDF était une chose que je n'aurais jamais pensée possible, pourtant j'avais piqué un fard monumental qu'heureusement la pénombre avait dû masquer.

– Juste des réminiscences de la fac, avais-je menti.

– C'est sans doute cela, avait-il grimacé en gratouillant sa barbe, des réminiscences.

Je m'étais pincé les lèvres : j'étais en train de me faire démasquer.

– Et tu as étudié quoi, à la fac ?

Sachant que dans ce domaine, je pouvais faire la nique à n'importe qui, j'avais répondu du tac au tac :

– L'informatique.

Il avait pris un air faussement songeur et il avait commenté :

– Suis-je bête, Samuel Beckett et Max Planck sont essentiels à l'apprentissage de l'informatique, c'est bien connu.

Il avait continué de me fixer, un sourire en coin. Bien qu'il fût bienveillant, son regard n'était pas dupe et en filigrane, j'avais pu lire dans ses yeux brillants : « Garde ces salades pour les autres, petite. »

Michel m'avait tirée d'embarras lorsque, consciemment ou non, il avait fait diversion en demandant :

– Je rajoute une bûche ou on laisse le feu s'éteindre ?

J'avais jeté un coup d'œil sur mon smartphone, il était déjà tard.

C'est ce que Diogène avait dû penser aussi car il avait annoncé :

– Mes amis, libre à vous de poursuivre cette discussion, au demeurant très agréable. Pour ma part, je vais me retirer.

Il s'était levé, avait plié sa chaise et l'avait adossée contre la roue arrière du fourgon. La nuit était sans lune et de lourds nuages plongeaient la forêt dans une obscurité quasi complète. Je me demandais comment il pouvait réussir à se déplacer dans le sous-bois pentu sans s'affaler lorsqu'il avait sorti d'une poche de sa veste une lampe dynamo.

– Je comprends mieux comment vous faites pour vous y retrouver dans le noir.

Cela avait tout d'abord paru le surprendre, puis il m'avait répondu en actionnant la manivelle :

– À l'impossible, nul n'est tenu.

L'outil émettait une lumière blafarde. Diogène avait salué les deux ecclésiastiques, les remerciant chaleureusement d'être venus lui tenir compagnie, puis il s'était approché de moi et m'avait tendu la main. Comme le bonhomme, elle était rugueuse, mais ferme et franche.

– Ravi d'avoir fait plus ample connaissance. Merci aussi à toi d'être là, ça me change de ces deux têtes de piaf, avait-il plaisanté.

Il ne craignait pas de les froisser, c'était donc qu'ils se connaissaient très bien, en tout cas suffisamment pour se permettre ce genre de boutade. J'avais songé un instant à lui répondre que si j'étais là, c'était contrainte et forcée, mais je m'étais ravisée : cette remarque n'aurait pas été appropriée, d'autant que si on exceptait le fait que nous nous étions gelé durant deux heures, ce moment passé avec eux s'était révélé agréable. Si tous les clochards que le curé et l'aumônier visitaient avaient pu donner lieu à des échanges aussi riches que ceux que nous venions d'avoir avec Diogène, cela aurait presque valu le coup de se cailler les meules.

Si je connaissais encore mal mes deux tuteurs, je m'étais rendu compte que ceux-ci, tout naïfs qu'ils paraissaient, étaient habités d'une forme de sagesse indéniable, et ils possédaient une vraie culture générale. Quant à Diogène, il semblait également loin d'être con. Aussi n'avais-je pas été étonnée plus que ça lorsque Jérôme lui avait tendu un sac en plastique rempli de bouquins.

– N'oublie pas ta lecture du mois, avait-il précisé.

– Ma lecture ? avait-il souri, tu veux dire ma nourriture spirituelle, oui !

Tandis que Michel et Jérôme pliaient à leur tour leurs chaises, j'étais restée quelques instants pensive près du feu agonisant. J'en étais encore à me dire que contre toute attente, je tenais grâce à ces trois-là l'opportunité d'élever le niveau des discussions terre à terre auxquelles j'étais habituée, lorsque j'avais vu Diogène se diriger vers la lisière. Avant qu'il ne disparaisse dans la pénombre, je l'avais interpellé :

– Vous allez où comme ça ?

En guise de réponse, je n'avais obtenu qu'un :

– Suffisamment loin pour être certain de ne pas être emmerdé.

En attendant l'an 2000

par Catherine Humbert



MÉDIAPOP

LE LIVRE

En attendant l'an 2000 dépeint l'escalade vers la déraison d'un jeune homme ordinaire obsédé par le souvenir d'une rencontre lors d'un concert de rock. Ce roman aborde l'amour passionnel, mais aussi le drame du sida à la fin du xx^e siècle, les secrets intergénérationnels et la quête de soi.

LA MAISON D'ÉDITION

Médiapop publie depuis 2011 des livres au graphisme soigné qui accordent autant d'importance aux images qu'aux textes, que ce soit dans une de leurs trois collections, ou en hors collection avec notamment la correspondance de Sam Shepard et Johnny Dark.

L'AUTRICE

Née en 1981, Catherine Humbert vit en région parisienne où elle exerce la profession de psychologue. Après avoir collaboré avec différentes artistes en tant que parolière, musicienne et vidéaste, elle se consacre à l'écriture. *En attendant l'an 2000* est son deuxième roman.

Parution octobre 2021
280 pages - 17 euros
ISBN : 9782491436384

Les éditions Médiapop sont diffusées
par CED et distribuées par
Les Belles Lettres.

Philippe Schweyer
12, quai d'Isly 68100 Mulhouse
ps@mediapop.fr

Florent apprend la mort d'Igor Hagard, rocker pour lequel il a joué en première partie du concert qui a changé sa vie des années plus tôt.

– Putain, Igor Hagard il est dead !

Un courant glacial traversa la colonne vertébrale de Florent avant de venir lui couper le souffle. Ce n'était pas un membre de sa famille, ce n'était même pas un proche, c'était simplement une vieille rockstar passée de mode depuis trente ans qu'il avait croisée trois fois dans sa vie. Néanmoins, la nouvelle le sidéra.

– Sérieux ?

– Bah t'as pas lu en bas ? En même temps, je savais même pas qu'il était encore vivant, il faisait déjà usé en 2000, donc bon... Disons qu'il a bien cramé sa vie. Attends, ça va repasser, ils vont peut-être en parler.

Florent resta les yeux rivés sur le bandeau *News 24/7* dont rien ne pouvait le détourner, ni Mani qui râlait pour qu'on remette son dessin animé, ni Lætitia qui hurlait pour qu'il se calme. Plusieurs informations se succédèrent. Un militant d'extrême gauche s'était fait interpeller en Amérique du Sud, le prix Nobel de littérature venait d'être attribué à un Britannique ; autant de nouvelles dont il se fichait et qui le laissaient suspendu à l'attente, ou plutôt la crainte, de voir se confirmer ce qu'il avait pourtant bien vu et entendu. Au bout de quelques minutes, le bandeau réapparut : « *Igor Hagard, le chanteur du tube En attendant l'an 2000, est mort aujourd'hui, à l'âge de cinquante-sept ans.* »

C'était donc vrai. Florent n'en revenait pas. Igor Hagard, le seul témoin, le seul capable de comprendre, était mort. Étrangement, cette disparition sonnait comme la sienne, comme si on était en train de l'enterrer vivant. Pris de vertige, il dut lutter de toutes ses forces pour rester concentré sur la conversation. Maxime raconta à Lætitia le concert qu'ils avaient donné en première partie du rocker. Il n'arrivait pas à croire qu'elle ne se souvienne pas de la chanson qui avait rendu Igor célèbre.

Le flash-info de dix-neuf heures débuta. Florent espérait fébrilement en savoir plus sur ce décès qu'il vivait comme un drame personnel. Les minutes passaient, dénuées d'intérêt, désespérantes. Finalement, le rocker apparut en vidéo, derrière la journaliste qui tint le discours suivant : « Il attendait l'an 2000. Igor Hagard, le chanteur et guitariste de rock, populaire au début des années quatre-vingt, s'est éteint aujourd'hui. Séropositif de longue date, il avait évoqué sa maladie à la fin des années quatre-vingt-dix, avant de se retirer de la scène médiatique. »

En plein écran, quelques images de vidéoclips se succédèrent avant d'être remplacées par la météo. Et c'est tout. Même Maxime trouva ça expéditif. Lætitia, elle, n'était guère surprise. Après tout, qui se rappelait d'Igor Hagard, à part une poignée de connaisseurs et les Louzonnais qui avaient croisé son chemin ? Elle saisit l'occasion pour aller donner à manger aux enfants et vaquer à ses occupations.

Elle savait que c'était plié : maintenant, ils allaient se mettre à parler de leur adolescence pendant des heures. Jamais elle ne pourrait s'intégrer, alors à quoi bon perdre son temps ? Elle préférerait encore s'isoler dans la chambre pour une session d'achats compulsifs sur tablette.

Florent n'avait jamais vraiment repensé à Igor Hagard, pourtant ses chansons, oubliées depuis des années, lui revenaient toutes en tête simultanément dans un brouhaha assourdissant qu'il était seul à percevoir. Maxime, trop occupé à voyager dans ses souvenirs, simulait un rythme de batterie avec ses doigts sur la table basse. Après avoir fredonné quelques paroles de *Jack Error*, il demanda à son pote s'il se rappelait de son *Mur à Coca*. Florent essaya de compatir à la peine qu'il avait eue quand madame Guichard, suite à une invasion de fourmis ailées l'été de la canicule, avait tout jeté à la poubelle pendant qu'ils étaient en vacances, mais en vérité, il ne pensait qu'à Igor. Pour contenir son angoisse latente, il se mit à enquiller les bières, mais au contraire, l'alcool l'amplifia.

Au bout d'une heure à lutter, il préféra écourter la soirée sous prétexte de fatigue.

Aux prises avec une sidération qu'il ne comprenait pas, il descendit la rue principale pour rentrer chez lui. Ni l'air frais, ni la marche ne parvenaient à le calmer. Brièvement, il pensa à un reportage qu'il avait vu sur la schizophrénie. Il se demanda s'il n'était pas en train de faire une décompensation psychotique. En nage alors qu'il tremblait de froid, il finit par atteindre sa résidence. Les lieux étaient déserts, à l'exception d'un type fumant une cigarette dans la pénombre de son balcon, bâtiment B. Ce dernier faisait partie du décor, au point que des gamins le surnommaient *la sentinelle des Ormes*. Florent marchait à grandes enjambées, obnubilé par le désir de se mettre enfin à l'abri dans son appartement, comme si le danger venait de l'extérieur et non pas de lui-même. Arrivé dans le hall d'entrée, il gravit les marches deux par deux jusqu'au troisième étage.

Dans l'ordre, il alluma son ordinateur, une cigarette, puis la lumière. Quand la connexion le permit, il commença par taper dans la barre de recherche « décompensation psychotique symptômes » et ouvrit le premier lien qui s'afficha. Le site *Passeport Santé* lui fournit la définition suivante : « Rupture de l'équilibre psychique chez un individu, caractérisée principalement par une "sortie du réel". » Florent ressentait exactement l'inverse. Il avait l'impression que la mort d'Igor Hagard lui remettait les pieds sur terre, comme si une anesthésie émotionnelle venait de se dissiper après l'avoir maintenu à distance de lui-même pendant des années. La soudaineté de cette prise de conscience justifiait le vertige. Il ne décompensait pas, il compensait.

Rassuré sur son état psychique, il n'avait plus qu'un objectif : absorber tout ce qu'il pourrait de l'univers d'Igor Hagard. Après avoir tapé les dix lettres de son nom, il appuya sur la touche *entrée* de son clavier comme si elle avait le pouvoir de faire ressusciter le rocker. Le résultat fut plus modéré. Les premiers liens reprenaient les articles

de différents médias à propos de sa funeste actualité. « Le candide incandescent », « Le rescapé des temps novô » et même « L'élégance sauce rock fort ». La consternation arracha un sourire à Florent. D'où pouvaient-ils sortir des conneries pareilles ? Les journalistes qui écrivaient de tels clichés n'avaient jamais dû le voir sur scène. « Artiste intègre et intouchable », voilà la définition qui lui parut la plus fidèle. Cependant, sa propre expérience lui imposait un bémol quant au caractère inaccessible d'Igor. Florent comptait deux souvenirs notables. Celui du concert, à la suite duquel ce dernier lui avait confié l'histoire de son père et de sa guitare, et la fois où il s'était rendu chez lui dans l'espoir de voir Magalie. Dans ces moments de proximité, il avait perçu la vulnérabilité du rocker, rappelant celle d'un animal blessé ; trop pudique pour l'admettre, mais trop manifeste pour être ignorée. De toute évidence, il puisait son talent dans cette hypersensibilité qui le faisait passer au mieux pour un poète, au pire pour un marginal. Florent mesurait la chance qu'il avait eue d'avoir un accès privilégié à cette dimension du personnage. Il regrettait toutefois de n'avoir pas noué de lien plus fort avec lui, par peur de déranger. Ou par inconséquence.

Le bord du monde est vertical

par Simon Parcot



LE MOT ET LE RESTE

LE LIVRE

Au cœur de la Vallée des glaces, une cordée se dirige vers le Bord du monde, une gigantesque montagne dont nul n'a pu atteindre le sommet. Leur chef, Gaspard, a décidé de tenter la grande Ascension et le jeune Solal, lui, devra choisir entre la quête d'absolu de son mentor et son propre destin.

LA MAISON D'ÉDITION

Fondées en 1996, les éditions Le Mot et le reste se sont développées autour de deux axes majeurs : la musique et la littérature. Basées à Marseille, elles explorent l'histoire de la musique, les liens qui unissent l'homme à la nature et les méandres du roman noir.

L'AUTEUR

Simon Parcot est écrivain et philosophe. À 19 ans, un drame l'envoie sur les routes : il part sur les chemins de Compostelle et Stevenson, dans la vallée du Khumbu (Himalaya), puis revient s'installer en France. La montagne et son univers lui inspirent *Le bord du monde est vertical*, son premier roman.

Parution août 2022
192 pages - 17 euros
ISBN : 9782384310272

Les éditions Le Mot et le reste sont
diffusées et distribuées par
Harmonia Mundi.

Yves Jolivet
109, boulevard de la Libération
13001 Marseille
librairies@lemotetlereste.com

Ainsi s'ouvre l'histoire de la Cordée, celle du jeune Solal et de ses pairs, une histoire faite de chants, de brûle-gorges, de légendes et de désirs.

EXTRAIT

PRIX HORS CONCOURS

2022

La Cordée, c'est deux chiens, une femme et trois hommes : Zéphyr, Moïra, Ysé, Vik, Gaspard et Solal ; six silhouettes qui tentent de se frayer un passage dans les endroits les plus escarpés de la vallée, qu'il neige, qu'il vente ou qu'il glace. C'est un vaisseau précaire, une avant-garde d'humanité en ces territoires lunaires à laquelle les habitants font appel pour effectuer les besognes quotidiennes – qui se transforment vite, à cette altitude, en de périlleuses aventures. Sa fonction change selon les besoins : le plus souvent, elle est quincaillerie ou épicerie ambulante lorsque la nourriture, la boisson ou les ustensiles du quotidien manquent. Elle sait aussi devenir troupe de facteurs vagabonds ou se métamorphoser en librairie itinérante quand il faut livrer le courrier et les nouvelles du monde pour supporter les longues nuits d'hiver. Parfois, elle se transforme en cortège de techniciens lorsqu'une réparation est nécessaire en fond de vallée. Enfin, ses membres possèdent tous de précieuses qualités de secouristes, qualités peu employées mais importantes quand une équipe d'alpinistes décroche au sommet d'un pic isolé.

Lors des missions estivales, lorsque la lande est verte et que les fleurs murmurent, la Cordée est plus détendue, chaque membre va à son rythme et crée ainsi des distances importantes entre chaque relais. Mais là, par moins vingt degrés, sous le vent qui fouette et la poudreuse qui recouvre le monde, elle doit devenir un organisme vivant – une sorte de reptile rampant se tendant et détendant face aux aléas du terrain – dans lequel chacun dépend des autres et ne pourrait effectuer un tel effort seul, sans la solidarité de la troupe. Ainsi, chaque membre occupe une fonction bien précise et chaque fonction est un rouage essentiel à cette formidable mécanique.

En avant-garde, il y a d'abord les deux chiens pisteurs : Zéphyr et Moïra, deux bords collies dont la tâche est de flairer le chemin le plus praticable pour éviter falaises, crevasses et avalanches. Zéphyr est en tête et tente d'ouvrir la voie en grinçant des crocs. Juste derrière lui suit Moïra, son aînée de trois ans, moins fougueuse mais plus trapue, plus puissante que son frère. Elle a le pas sûr de celle qui a déjà l'expérience de plusieurs hivernales en tête. Enroulée dans son collier de poils blancs, elle observe l'avancée de Zéphyr et lui fait parfois des mouvements de tête pour lui indiquer le chemin ou corriger sa posture.

À dix mètres derrière eux, Ysé, leur maîtresse, trace la route d'un pas déterminé. Ses deux bâtons se plantent avec fermeté dans la poudreuse. Ses skis filent sur la neige. Une longue mèche blonde s'échappe de son bonnet. Ysé, la Bergère, est la première de cordée, la pisteuse du groupe, la tête chercheuse de cette précaire pyramide d'êtres humains. Sa tâche est de lire les signes que ses chiens lui envoient afin de tracer le chemin pour le reste des humains à venir. On dit d'elle qu'elle a le flair animal. À force de côtoyer ses bêtes, elle aurait

développé leur sensibilité, ce qui lui permet de détecter en pleine tempête l'odeur du loup ou le risque de l'avalanche. Là, au milieu de la tourmente, elle doit inventer un chemin, c'est-à-dire se borner à suivre la ligne électrique, moyen le plus sûr pour ne pas se perdre et rejoindre avant la nuit le village de Notre-Dame-des-Neiges.

Elle bifurque à gauche, grimpe de quelques mètres, puis atteint le sommet d'un rocher où elle attend le reste de la troupe. En se retournant, elle croise le regard de Vik, le second de cordée, qui tire avec peine un traîneau bâché sur lequel reposent six poteaux de bois ainsi qu'une bobine de fil électrique. Vik, dit le Buffle, est le porteur du groupe. Sa corpulence lui permet de hisser des charges considérables en pleine pente pendant plusieurs heures et par moins vingt degrés, au prix de régulières rasades de liqueur et de quelques grognements animaux. Le Buffle, c'est une silhouette imposante supportée par deux troncs qui lui servent de jambes. En cas de blizzard extrême, il peut utiliser son gabarit pour faire office de coupe-vent et protéger le reste de la troupe. Son large cou soutient un visage écrit par la montagne : le vent, le soleil et le gel ont travaillé ses joues jusqu'à créer d'importantes stries et fissures, identiques à celles qui zèbrent les flancs de la Vallée des glaces.

On raconte qu'un jour d'hiver, alors qu'il remontait en tête sur une dalle verglacée, il entendit des cliquetis de roche dévaler la pente en amont puis vit subitement un amas de pierres débouler sur lui. Au lieu de se rouler en boule contre la paroi, il poussa un cri de rage et se lança dans un corps-à-corps impossible avec l'avalanche. Imaginez la scène : à coups de coude, il balaya d'abord les petites pierres qui lui fouettaient le corps mais une pierre plus imposante tailla l'air et lui arracha une partie de son visage. Sa joue gauche disparut dans le vide. Vik chuta de dix mètres. On le descendit inconscient dans le fond de la vallée, puis, avec du gros fil, on recousit l'espace que la pierre avait ouvert en lui. Aujourd'hui, Vik partage un bout de sa chair avec la roche. À gauche de sa face, une discrète balafre part de sa tempe et vient se camoufler dans sa barbe. Sa cicatrice, vestige de la chute, marque de la pierre en lui, témoin de sa rencontre avec la falaise.

Arrivé au niveau d'Ysé, il balaie sa barbe de son énorme paume pour en ôter la sueur avant qu'elle ne gèle. En contrebas, il peut apercevoir Solal, le Gamin comme il aime l'appeler. « Allez, Gamin, du nerf ! » crie-t-il en ajustant ses mains en forme de cône afin que sa voix se fraie un chemin dans le vent. Mince mais de constitution solide, les cheveux châtons coupés court, porté par la fougue de la vingtaine, c'est la seconde expédition de Solal en compagnie de la Cordée. Ce matin à l'aube, Gaspard l'a réveillé en lui proposant d'occuper la place de troisième de cordée et d'aide-traîneau – sa tâche consistera à aider Vik à soutenir le traîneau pour éviter que les poteaux de bois ne le quittent en cas de relief trop important. Malgré l'ingratitude du travail, Solal a sauté sur l'occasion, fier de participer à nouveau à une équipe aussi prestigieuse que celle-ci. Enfin, juste derrière Solal marche Gaspard, son grand cousin, chef mythique de la Cordée. Bien bâti, il a le pas sûr de celui qui a arpenté les montagnes depuis son enfance. Son visage est buriné par le

soleil, sa barbe traversée par un sourire presque permanent.

Une fois arrivé à leur hauteur, Vik frappe sec dans le dos de

Solal :

« Alors, Gamin, on patauge dans la poupoudre ?

Essoufflé, Solal ne parvient pas à répondre.

– Tais-toi, le Buffle, laisse-le se mettre en jambes, après il va le tirer, ton traîneau ! réplique Gaspard.

– Ah ! Tirer mon traîneau ! Je le défie ! Personne ne peut tirer ce traîneau ici, en pleine poudre avec une telle caillante, même un bœuf mourrait, alors le Gamin, ah non, impossible !

Il crache un bout de glace coincé dans sa barbe.

– Arrête de faire le malin, Vik, c'est pas l'instant, restons unis. Et puis arrête de beugler, tu affoles les chiens, fait remarquer Ysé.

Il se tourne vers elle, montre ses dents aux chiens qui couinent de peur, puis regarde vers l'horizon blanc.

– Ça va, ça va, faut bien rire, même en pleine tempête.

Bon, Bergère, c'est par où qu'on va ?

– Par là, animal. On continue en diagonale de pente, droit vers Notre-Dame-des-Neiges qu'on atteindra en fin de jour si tout va bien.

Gaspard hoche la tête.

– Allez, allez, y a pas que ça à faire, la Masha nous attend avec un ragoût de chamois fumant, si vous voulez y goûter, évitons de mourir congelés ! En marche, la troupe ! »

Le Zoo vidé

par Agnès Rosse



NAIMA

LE LIVRE

Le Zoo vidé est un projet d'artiste sur les grands mammifères terrestres, observés par l'autrice dans les zoos, au Muséum et dans leur milieu naturel. C'est devenu un livre par l'évidence des mots et l'impossibilité de pouvoir tout retranscrire plastiquement.

LA MAISON D'ÉDITION

Créées en 2015 à Paris et Berlin, les éditions Naima sont tournées vers la création contemporaine à l'ère digitale. Leur identité se dessine aux frontières des arts plastiques, du cinéma et de la littérature, sous différents formats : imprimés et numériques, visuels et sonores, fixes et animés.

L'AUTRICE

Agnès Rosse, artiste, gagne le concours de poésie de la RATP en 1998. Son poème est édité dans le métro « *Quand j'étais petite je ne voulais jamais me tuer le lundi parce que j'avais cheval le mercredi.* » En 2001, à dos d'éléphant au Laos, elle se prend d'admiration pour les grands mammifères.

Parution janvier 2022
128 pages - 19 euros
ISBN : 9782374401126

Les éditions Naima sont diffusées et distribuées par Harmonia Mundi.

Julien Bézille
32, boulevard de Strasbourg 75010 Paris
julien@naimaeditons.com

Agnès est toujours allée au zoo. Adulte, elle continue de rendre visite aux animaux.

Au Zoo

Chers animaux,
Où sont vos solitudes ?
Où sont vos forêts ?
Où sont vos proies ?
Qu'en avons-nous fait ?
Qu'avons-nous fait de vous ?
Où sont vos décisions ?

Je suis allée au zoo, petite et en famille.

J'appartiens aux familles qui ont été rendre visite aux animaux. Ce sont des rendez-vous à sens unique où l'animal ne pourra jamais me rendre sa visite.

Je n'ai aucun souvenir de la scène où je suis photographiée par mon père devant l'enclos des éléphants. Pourtant c'est bien moi de dos, face à Coco, l'éléphant d'Afrique. Sans aucun doute. J'ai quatre ou cinq ans et je ne me souviens d'aucun éléphant au zoo de Vincennes. Il y avait aussi Siam là-bas en 1974. Pas la mémoire.

En revanche, je me souviens très bien des babouins. On a du mal à me convaincre de continuer la promenade. Je suis scotchée aux singes. Ils sont nombreux, il y a de l'éducation dans l'air, du jeu, de l'anatomie et de la communication. Le groupe se cherche, s'épouille, se court après, s'immobilise, se coince, s'accouple ensemble compulsivement toutes les deux secondes et en levrette dans le généreux bordel de leur enclos extérieur. Leurs organes génitaux sont livrés en plein jour. De ça, je me souviens très bien. Pour la première fois, je suis crûment face à un groupe qui de toute évidence nous ressemble ! Une autre photo me montre en train de manger la même chose qu'eux. J'ai acheté le paquet : disons, dix cacahuètes jetées dans l'enclos pour une que je mange.

Plus tard, je continue à aller au zoo, lorsque je voyage adulte pour mon travail d'artiste. Qu'est-ce qui me pousse à traverser Hanoï, Niamey, Bangkok, Duchanbé, Barcelone, Dakar pour visiter les animaux en captivité ? Peut-être, l'important pour moi consiste à être face à la preuve que l'animal existe. C'est à ma connaissance le seul endroit pour voir de très près un orang-outan, un guépard, un rhino vivant et tous les autres animaux du parc. Aussi l'unique lieu où se faire lécher la caméra.

L'animal nous semble étrange de naissance, mais nous nous rassemblons en nos cinq mêmes sens. Nous voyons, entendons, goûtons, sentons et touchons. Ils voient, ils entendent, ils goûtent, ils sentent et ils touchent. Nous avons des yeux, un nez, une bouche, des oreilles, des poumons, des organes génitaux, des pieds et des mains. Ils boivent,

ils urinent, ils mâchent, ils avalent, ils défèquent, respirent, marchent. Ça se voit que ça se passe pour eux comme pour nous... Se retrouver à côté d'un autre mammifère avec qui on a tout cela en commun, c'est drôle. Plutôt, ça fait drôle. Ils font marrer, car ils nous ressemblent et ils sont drôles au sens de bizarre. C'est vrai, ça fait toujours bizarre de se trouver par exemple à côté d'une vache, d'un éléphant ou d'une girafe.

Avec les yeux des animaux, on passe du physique au métaphysique : nos yeux nous réunissent. Dès la naissance, nous sommes entourés d'yeux. Alors si nos regards se croisent, si on sent leurs odeurs, si on entend leur respiration, si on écoute leur pas, si un de leurs gestes nous rappelle l'un des nôtres, cette ressemblance devient une appartenance, une sorte de « nous ».

Au zoo, les animaux sortent de mes livres pour devenir les séquences vivantes, encadrées dans l'enclos. Je suis le plan des allées balisées. L'hippopotame flotte sous la pluie dans une fosse marron-sépia opaque comme dans un thé très infusé. Les girafes regardent les manchots et une partie de la giraferie sent le poisson. Ici, les gazelles peuvent humer l'ours polaire. Les odeurs se mélangent. Les poils, les plumes, les écailles, les cuirs, tous les continents sont au même endroit en même temps, à la même heure, le même jour et sous le même climat. Cette présence à la beauté coincée, poussée à la solitude et piégée pour être regardée me fascine et me trouble. Un silence sourd, incompressible me sépare de l'animal. Je suis dans un dispositif inventé de toute pièce par mon espèce pour tenir en captivité tous les animaux de la Terre. Je me trouve le témoin principal du film de leur vie en captivité qui se déroule sans caméra du matin au soir en boucle et à perpétuité.

Souvenirs.

Au zoo de Dakar, une cage étroite et haute, confectionnée en grillages, trône en plein milieu de l'allée principale. Un gros caméléon immobile m'interpelle. Sa peau est striée de losanges. Est-ce son camouflage ou l'ombre portée du fil de fer épais ?

Au zoo d'Hanoï, je me penche au-dessus d'un enclos pour voir ce qui y vit. Je suis à quatre ou cinq mètres de hauteur. L'espace en dessous est circulaire, très minéral, forcé au désertique : pneu, rocher, sable sale. Parmi ce décor, le python enroulé sur lui-même en contrebas est immobile. Il semble dormir. Dans la spirale que forme son être, quelqu'un a jeté des pierres. Il a servi de cible. Certains projectiles sont dans le mille, d'autres à côté.

Au zoo de Duchanbé, combien de temps encore survivra ce jeune grand chien très digne qui partage malgré lui, au milieu des os de bœuf, cette cage avec deux jeunes lions qui dorment au soleil sur la mezzanine de leur enclos commun ?

Est-ce toujours un animal ce que je vois au zoo ?

N'est-ce pas l'image d'une nature captivée que l'homme se serait construite pour lui, chez lui ? Est-ce encore un animal celui que j'observe entre les barreaux ou constamment avec mon reflet d'humaine dans la vitre qui me sépare de lui ? Celui entouré d'éléments artificiels qui n'existent pas dans la nature ? Et quelques titres de peintures de

Gilles Aillaud réalisées dans les zoos. *Le mur jaune au maki. Lions en cage. Hippopotames et bassin. Éléphant et clous. Crocodiles et grilles. Python et tuyau. Tortues sous les ampoules...* Ou, comme j'ai vu parfois : girafe et radiateur, tigresse et malle rouge, trompe levée et barreaux, suricate sous lampe de bistrot, paon, poule, coq derrière un grillage...

C'est là le doute troublant de l'espace du zoo qui participe au fantasme de connaissance de l'animal sauvage, alors que l'on y voit un être plus virtuel que naturel. L'animal dans le zoo n'a plus rien à voir avec son ancêtre. Il est le survivant, le réfugié, le déporté, l'exilé, le rescapé en captivité d'un monde en voie de disparition à l'état sauvage. Le sacrifié d'un abus de pouvoir des hommes sur le vivant.

On dirait un animal d'élevage que l'on nourrit non pas pour le manger, mais pour l'observer, le regarder. Je me souviens d'un éléphant d'Afrique que je filme un matin derrière les barreaux de sa loge. Cet animal de cinq ou six tonnes traverse en diagonale son espace empruntant exactement le même chemin. Le demi-tour qu'il fait est toujours pile au même endroit. Il va du point A au point B, fait demi-tour puis se rend de nouveau au point A. Là, il fait de nouveau demi-tour. À ce deuxième demi-tour, commence la boucle de ma vidéo et il n'y a aucune rupture, pas de saut d'image dans la mise en boucle. Limbo, animal sauvage des savanes, enfermé dans un espace restreint refait les mêmes mouvements au millimètre près avant que ne s'ouvrent les portes de son enclos extérieur.

Et nous, on force, on charrie.

Dans le parc zoologique, nous entraînonons inéluctablement les animaux dans le cours de nos pensées d'humains.

Blue Monday toute l'année

par **Géraldine Serbourdin**



L'ONDE THÉÂTRALE

LE LIVRE

Nous sommes en pleine pandémie, la population est confinée. Les étudiant-es suivent leurs cours en distanciel et sont privé-es de vie sociale. Seuls quelques élèves privilégié-es peuvent se rendre au conservatoire chaque semaine pour faire du théâtre et jouer, tandis qu'au-dehors la violence gronde.

LA MAISON D'ÉDITION

Les éditions L'Onde Théâtrale s'inscrivent dans une démarche de création artistique pour une culture pour tous-tes et dans le cadre d'une lutte contre la précarité et la malnutrition culturelle. Chaque création est un épisode qui s'articule autour d'un-e artiste et de jeunes participant-es.

L'AUTRICE

Géraldine Serbourdin est professeure agrégée de lettres modernes, coordonnatrice pour la commission des Écritures contemporaines au rectorat de Lille et professeure missionnée au Théâtre du Nord. Elle est également écrivaine pour différentes revues et autrice de plusieurs recueils de poèmes.

Parution décembre 2021
154 pages - 13 euros
ISBN : 9782957799015

Les éditions L'Onde Théâtrale sont
autodiffusées et autodistribuées.

Rémi Laverseyne
27, rue Jean-Bart B21/9035 59000 Lille
londetheatrale@gmail.com

Nous nous situons à la fin du texte.

EXTRAIT

ÉPILOGUE

C'est le printemps ! C'est le printemps d'une promesse qui a été tenue.

Blue Monday toute l'année existe.

Sans moi. C'est moi l'absent, la figure en creux, la ligne de fuite.

La loose.

J'ai essayé de tenir le rythme au début. Lever. Visio, bachotage, courir, manger, bosser. Mater des séries sur Netflix. Même des fois boire des bières avec les potes le soir. Braver les interdits.

Héroïque le mec.

J'ai tenu le rythme. Un temps. Mais c'est insidieux.

Tout seul face au temps. Tu te perds.

À force de planifier. Programmer.

Sans que vraiment je me rende compte, c'est devenu abstrait.

Alors j'ai décroché.

J'ai commencé par plus mettre de réveil. Plus bosser.

Par plus pouvoir. Plus penser.

Par tout lâcher.

Ça a vraiment déraillé un lundi. Jour du conservatoire. Je sors du métro en me déroulant le texte, comme d'hab. Je traverse la place Février. Je pense à des trucs que je vais proposer, des trucs pour le personnage de pourri que je joue. J'adore ! Je le kiffe ce mec de le jouer. De pouvoir jouer. Entrer et sortir de la vie en jouant c'est géant. Sauf quand y a plus de vie là cet aller-retour est plus possible. Ça n'a plus de sens de jouer quand tu vis plus.

Et là, je longe le périph aussi pourri que le mec que je joue, mais en général je me fous du périph et des rues, je suis dans l'élan, et là au moment de tourner rue Crespel-Tilloy, je vois de loin le chemin jusqu'au 122 et là, la gerbe, des frissons, des crampes, la paralysie, le mur.

Je tiens plus debout, j'entends que le vacarme des voitures du périph, je n'entends plus que le bruit du dehors, le gris, les briques, la misère, le vide. Y'a plus rien à l'intérieur de moi que des crampes, des torsions de tripes, des nœuds, des nausées. Alors mécaniquement, comme un automate, comme un personnage, comme un mec qui me dirige et qui serait pas moi, comme un mec qui me gouverne et qui va plus me quitter, je fais demi-tour. Je m'engouffre dans le métro en sens inverse en me planquant dans ma capuche. En me planquant dans ma capuche et mon masque. On voit pas les grimaces qui me défigurent, on ne se voit plus de toute façon.

Et là c'est le demi-tour définitif. Le virage d'une vie quoi.

Quand tu peux plus aller boire un coup dans un bar, quand tu as

PRIX HORS CONCOURS

2022

des balises tout le temps comme le couvre-feu, les interdits : quand tu programmes tout, tout devient abstrait. Tu te noies.
C'est bizarre mais c'est comme ça.

Tu saucissonnes ton temps et du coup il ne t'appartient plus.
Tu es plus dedans. Dans ta vie. T'es plus dans ta vie. Tu es en dehors.
Tu obéis et le sens des choses t'échappe.
T'es aligné, t'es dépossédé.
Les journées sont très très longues et tu te perds. Tu perds la boule.
Tu captés plus le sens des choses. Tu t'épuises à remplir ton temps.
À force de vouloir être efficace, tu te dissous.

En fait il n'y a plus de possible, il n'y a plus de place pour des trucs pas prévus.
Et dans ta tête tu la laisses plus non plus la place pour accueillir de l'autre au sens large. De l'Inconnu.

Si tu es tout le temps dans le souci de toi, il n'y a plus de place pour les autres, pour la vie des autres, pour les filles, les potes, le jeu.
C'est clair.
C'est de l'abstrait. C'est de la brume.

Alors je suis parti en vrille, comme plein d'autres.

Le concret, le plus concret dans la vie pour moi, c'est le théâtre, c'est le corps, l'espace, le temps que je passe sur un plateau. Quand je transpire, quand je suis traversé par les mots des autres, c'est de la chair aussi les mots, quand je touche des bouts de peau, je sens leur souffle, leur odeur, leur voix, leur rire.

Des émotions quoi. Du vivant.
De l'au-delà. Du réel.

Cette réalité qu'on vit là ça nous tue.
J'ai compris ça le jour où j'ai joué Scapin à l'école. Depuis ça m'a pas quitté, le théâtre.
Et là je me suis laissé happer par le vide. Comme plein d'autres.
« Si on nous donne plus matière à rêver on crève ! »

Chœur du dedans

PERSÉVÉRER

1

Tu as entendu les bruits du monde ? Ils font mal à nos âmes non ?
Ils éclaboussent les corps et enlaidissent les paysages. Tu veux bien les recouvrir de mes prières, de mes regards, de mes silences surtout. Tu veux bien te taire avec moi pour qu'on éloigne les hurlements sauvages ?

2

Tu as entendu les bruits du monde ? Tu veux m'embrasser juste

là, tendrement ou avec gourmandise, comme tu veux, pour effacer les mots qui tachent les bouches de ceux qui les profèrent. Pose tes lèvres sur les miennes et ta langue trouvera le chemin vers la mienne. Nous nous lècherons jusqu'au vertige, jusqu'à dissiper les traces des plaies qu'ils ouvrent et referment de leurs pensées rageuses.

3

Tu as entendu les bruits du monde ? Tu veux bien me prendre dans tes bras, et me regarder longtemps ? Parcourir mon corps de tes yeux comme tu dévalerais une dune de sable en criant comme un enfant. Tu veux bien caresser mon corps pour le laver des offenses qu'il a subies dans les recoins sombres de ma mémoire ? La mémoire des scènes qui reviennent. Tu veux bien me nettoyer comme tu le ferais pour un bébé ou un vieillard. Tu veux bien me réparer ? Me consoler, me soulager.

4

Tu as entendu les bruits du monde ?
Tu veux bien me donner des poèmes à la becquée, me nourrir de paraboles, m'enivrer de romans courtois ou de livres de toi ?
Me régaler de langues que je ne comprends pas mais dont la musique sonne doux à mes oreilles blessées ?

5

Tu as entendu les bruits du monde ?
Tu veux bien jouer pour moi des pièces de théâtre ?
Des choses qu'on invente pour concurrencer le terrain miné, des choses qu'on invente pour répondre aux viles prophéties des imposteurs.
Des fables à volonté.
Tu veux bien t'approcher à tâtons de personnages de papier et me les faire rencontrer le temps d'une vague ? Le temps de récupérer. De m'ébrouer.
Dis-moi les mots des autres à ta façon et je pourrai me réinventer du temps. Je pourrai recouvrer la santé grâce à ton corps en jeu.

6

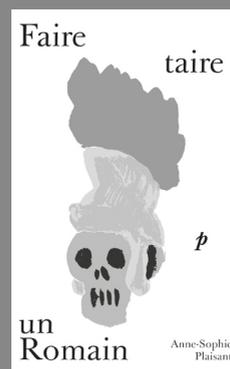
Tu as entendu les bruits du monde ? Comme ils abîment la terre et gangrèment le vivant !
Tu veux bien qu'on s'aime très fort là tout de suite pour faire la nique à la mort qui suinte de leurs corps putréfiés ? Tu veux bien qu'on se mélange pour se décupler ? Tu veux bien qu'on se donne l'un à l'autre sans compter ? Tu veux bien qu'on aille jusqu'à jouir ensemble ?
Qu'on essaie. Tu veux bien qu'on se repose après l'amour et qu'on rie, qu'on rie très fort pour secouer de rire les larmes et l'amertume ?

7

Tu as entendu les bruits du monde ?
Tu veux bien qu'on ne s'en aille pas, qu'on ne s'abandonne pas ?
Qu'on reste là à persévérer.

Faire taire un Romain

par Anne-Sophie Plaisant



PAN

LE LIVRE

Lucius, le nouvel empereur, veut réconcilier Rome après la sanglante guerre qui l'a conduit au trône. C'est sans compter le fantôme d'un vieil ennemi revenu le hanter, et deux policiers zélés qui enquêtent après la découverte d'un corps sur une aire d'autoroute.

LA MAISON D'ÉDITION

Les éditions Pan sont un creuset d'expérimentation littéraire et dessinée. Elles publient des revues, romans et livres d'images, pour accueillir les œuvres de jeunes écrivain-es et plasticien-nes.

L'AUTRICE

Anne-Sophie Plaisant enseigne la littérature et collabore à plusieurs projets théâtraux en tant que comédienne. Elle est l'autrice de la pièce *Top Death*, créée à Paris en 2018, et participe à la revue littéraire et dessinée *pan* depuis sa création en 2013. *Faire taire un Romain* est son premier roman.

Parution mai 2022
272 pages - 21 euros
ISBN : 9782956747536

Les éditions Pan sont diffusées
et distribuées par Serendip-Paon
diffusion.

Jean-Baptiste Labrune
4, rue Neuve-de-la-Chardonnière
75018 Paris
contact@editionspan.com

Malgré l'interdiction de leur hiérarchie, deux flics de la PJ de Pérouse tâchent de glaner des témoignages pour faire avancer leur enquête.

EXTRAIT

Comme partout dans l'empire à cette époque-là, on n'aimait pas parler à la police : soit on n'avait pas confiance, soit on préférait régler ses comptes soi-même. Dans les coins les plus reculés, on se faisait donc justice soi-même, c'était une habitude et, partant, une fierté. Et puisque aucun agent ne mettait jamais les pieds là-bas, c'était bien la preuve qu'on pouvait se débrouiller sans eux.

Conscients que leur uniforme puisse en crisper certains, Décimus et Septimus s'en débarrassent dans le coffre de la Fiat et enfilent leur tenue de civil : salopette en lin pour le premier, short et marcel blanc pour le second. Septimus croit bon de troquer ses rangers pour des sandalettes en cuir, qui lui feraient très bientôt des ampoules. Ils se dirigent ainsi vêtus vers le restaurant de routiers situé à une centaine de mètres de l'aire de repos, de l'autre côté de l'autoroute. Le restaurant avait de grandes baies vitrées et donnait directement sur l'entrée de l'aire de Terni. Les employés et les habitués devaient forcément avoir remarqué quelque chose.

Décimus s'avance plein d'allant, enthousiaste à l'idée de jouer un autre rôle que celui de flic, il était persuadé d'obtenir des témoignages précieux. Peut-être allait-on même leur montrer un peu de sympathie, et si tout se passait bien, leur offrir à boire, leur parler, leur sourire. S'il était permis de rêver un peu. Le sourire faisait tant défaut à la profession.

À l'intérieur, les deux hommes se mêlent aux clients autant que faire se peut. Le restaurant ne payait pas de mine, mais sa vue plongeante sur l'entrée de l'aire d'autoroute augurait des témoignages de qualité.

Assis près de la large baie vitrée, ils commandent tous les deux le plat du jour, un ragoût de poisson au fromage avec un verre de blanc. En attendant, ils cherchent en vain des sujets de conversation anodins. Trop obsédés par leur objectif, impatients d'en savoir plus sur ce cadavre de Maure, ils n'ont pas la tête à papoter et laissent finalement s'imposer le silence bruyant des vaisselles et des mastications. Septimus se retient avec peine de parler de leur début d'enquête décevant, il croise et décroise ses jambes, se ronge les ongles, rectifie à plusieurs reprises l'équilibre de la table en plaçant un papier d'abord plié deux fois, puis trois fois, sous le pied droit. Il a encore la tête sous la nappe quand le serveur arrive enfin et dépose deux assiettes copieuses et sans chichi. Dissipant le malaise silencieux, Décimus agrmente sa dégustation d'interjections de plaisir qui semblent exagérées. Septimus se dit que c'est une manière de mettre le serveur dans sa poche. Il ajoute des morceaux de parmesan à son plat avant d'avaler une première cuillerée. Et c'était foutrement bon, meilleur que les burgers que lui imposait Sextus. Décimus lui

PRIX HORS CONCOURS

2022

fait un petit clin d'œil et avale déjà sa dernière bouchée. Il avait à peine posé sa cuiller sur la table qu'il demandait deux cafés et à parler au patron. Sous la table, la jambe de Septimus montrait son impatience et ses doigts croisés une légère superstition.

Lorsqu'ils voient la dégaine du vieux bougre boiteux qui s'avance vers eux avec ses yeux à demi-clos et coulants, ils sont incapables de cacher leur déception. Le type n'avait certainement pas vu grand-chose. Il leur fallait un remplaçant. Le regard de Décimus balaye aussitôt la salle. Leur serveur ferait peut-être l'affaire.

« Alors les condés, on vient s'encanailler ? »

En deux deux, la voix du vieillard voûté troue le confort de leur couverture et boute aux calendes grecques leur espoir de boucler l'enquête. Soufflés, ils ne disent mot, s'attendant au pire sans vouloir y participer. C'était bien la peine.

« Dites donc, vous n'êtes pas très rapides dans le genre, vous ! » ajoute le papi branlant en saisissant une chaise pour s'installer près de Septimus. Les deux flics ont le temps de substituer à leur mine déconfitée un semblant d'intérêt poli ; la jambe de Septimus se remet à gigoter.

L'autre, tout sourire, deux minces filets entre les paupières, poursuit : « Vous savez, je vous ai vus traîner dans le coin, tout à l'heure, près de l'aire de repos. Vous n'êtes pas très discrets ! Ouais, avec votre Fiat de fonction, on vous repère bien ! J'ai pas l'air comme ça mais j'ai une très bonne vue ! J'pourrais peut-être faire flic ! » Un rire gras s'échappe de sa gorge et déclenche une quinte de toux aussi brève qu'intense. Septimus saute sur l'occasion, usant d'un ton patelin des moins subtils et d'une démagogie de circonstance : « Ahaha, oui, on n'est jamais là où on a besoin, c'est bien connu ! C'est pour ça qu'on a besoin de gens comme vous ! » Un nouveau sourire scelle les paupières du vieux patron qui en profite pour négocier : « Si vous avez besoin de nous, ça tombe vraiment bien, les gars, parce que mes copains ont pas mal de PV à faire sauter. Vous savez, la route, c'est leur boulot et y a tellement de règles qu'on croirait que c'est fait pour les empêcher d'bosser ! » Décimus était habitué à ce type de réclamations, il hausse un coup les épaules et promet de s'en charger après.

« Alors, qu'est-ce que vous avez vu ? » relance Septimus, qui croit opportun d'ajouter : « C'est important, on enquête sur un meurtre. »

Décimus n'est pas de cet avis, qui lui jette un regard noir.

Mais ça mordait du côté du témoin :

« Un meurtre ? Eh bien, je comprends mieux ce remue-ménage !

– Quel remue-ménage ?

– Il y a que j'ai vu un étrange cortège avant-hier. Un cortège de soldats, très bigarré, dans lequel y avait pas que des soldats romains, si vous voyez ce que je veux dire – d'ailleurs, en fait, ça se voyait bien que c'était des gars du Nord, ils étaient très blonds et tout rouges à cause du soleil qui tapait. Alors voilà, cette petite troupe avançait à cheval et puis à un moment ils ont bifurqué vers l'aire de Terni, juste en face. C'est là que j'ai vu qu'au milieu du cortège, caché par les chevaux, il y avait un type à pied qui avait la peau noire. Il était bâillonné et enchaîné et pourtant il marchait fièrement. Bref, ils sont entrés sur l'aire de repos, une dizaine de soldats est restée dehors, pour surveiller,

j'imagine, et au bout d'une demi-heure, tout le monde est ressorti dans le même ordre, sauf le type à pied. »

Un temps de silence suspend la conversation. « J'imagine donc que c'est lui, le macchabée ? »

Les deux autres confirment, ravis de la qualité du témoignage, étonnés par son contenu. Décimus reprend :

« Vous avez reconnu des gens parmi les soldats ? Un chef de guerre ? Un gouverneur ? Quelque chose de particulier ? »

Felis Silvestris

par Anouk Lejczyk

MAMAN PENSE QUE TU AS FROID,
TU AS FORCÉMENT FROID LA-BAS
FELIS DANS TA FORÊT.
QUE NERGES PAS LE TEMPS
SILVESTRIS PAREIL
CONSTRUCTIONS,
ANOUK LEJCZYK
CHALEURS, LES POÊLES
À BOIS, MALGRÉ TOUT ÇA,
DORMIR DEHORS L'HIVER, NON,
ON N'A PAS IDÉE.
JE LUI RÉPÈTE QUE LES CABANS
SONT DE VRAIS ABRIS, QUE TU
N'ES PAS SEULE, QU'IL Y A
AUSSE LA CHALEUR HUMAINE.
MAIS ELLE CONTINUE : LES
TYPES DANS LA RUE C'EST DÉJÀ
TERRIBLE, MAIS TOI, SA FILLE
DORMIR DANS LE FROID, NON !
ELLE NE PEUT PAS, NE VEUT
PAS L'IMAGINER.

LE PANSEUR

LE LIVRE

Felis Silvestris nous plonge dans une histoire intime qui relie deux sœurs, une famille et une forêt menacée de destruction. Felis est partie se battre pour la forêt, tandis que dans sa chambre, sa sœur la fait exister – ou bien est-ce le contraire ?

LA MAISON D'ÉDITION

Les éditions du Panseur, fondées en 2019, s'engagent notamment en refusant de vendre sur Amazon. Entre littérature blanche et de l'imaginaire, elles cherchent ces auteur·ices qui, par la singularité de leur parole, sauront nous transformer malgré nos résistances.

L'AUTRICE

C'est par la grande porte qu'Anouk Lejczyk est entrée en forêt. Après avoir réalisé deux documentaires sur la jungle péruvienne et la mangrove du Sénégal, elle intègre le master Création littéraire de Paris 8. Depuis, Anouk explore la façon d'habiter et de raconter les mondes forestiers.

Parution janvier 2022
192 pages - 17 euros
ISBN : 9782490834082

Les éditions du Panseur sont
autodiffusées et distribuées par
Pollen.

Jérémy Eyme
61, allée des Pervenches
01480 Jassans-Riottier
jeremy@lepanseur.com

Ainsi commence *Felis Silvestris*...

EXTRAIT

Maman pense que tu as froid, tu as forcément froid là-bas, dans ta forêt. Que dehors par un temps pareil, malgré les constructions, les couvertures, les poêles à bois, malgré tout ça, dormir dehors l'hiver, non, on n'a pas idée. Je lui répète que les cabanes sont de vrais abris, que tu n'es pas seule, qu'il y a aussi la chaleur humaine. Mais elle continue : les types dans la rue c'est déjà terrible, mais toi, sa fille, dormir dans le froid, non ! Elle ne peut pas, ne veut pas l'imaginer.

Le téléphone entre l'épaule et la joue, j'ouvre la fenêtre. Un vent faible agite les branches fines de quatre pruniers sans feuilles. La lumière des lampadaires ne m'est d'aucune aide : pluie ou neige, c'est indiscernable. Je t' imagine en écouter la cadence irrégulière, nichée quelque part dans le trou d'un vieux tronc. Ça doit sentir bon la mousse et les champignons. Je dis à maman de ne pas s'inquiéter.

—

Quand j'ai lâché mes affaires au milieu du studio, ça n'a fait aucun bruit. Il faut croire que le lino beige absorbe les ondes, ou que les valises n'avaient plus rien à dire. Elles sont restées silencieuses sans savoir ce qu'elles faisaient là, pour combien de temps ni pourquoi.

Je dois remettre mes pendules à l'heure et mes pieds sur terre, c'est ce que m'a dit papa quelques mois avant mon retour. La fuite doit cesser, ma filotte, la fuite doit cesser, a-t-il ajouté en s'écoutant parler – son sens des formules a toujours été supérieur à celui des réalités. D'accord. Je vais ranger mon costume d'exploratrice, démêler ma tignasse, réhydrater ma peau brûlée. Prendre soin de moi, m'a conseillé à son tour l'amie qui me prête son appartement – elle a même laissé quelques produits de beauté pour m'encourager.

Et surtout, la grande idée : me sentir chez moi. Malgré les objets et les voisins que je ne connais pas ; malgré mon absence de repères dans cette ville où je ne suis venue qu'une fois, il y a longtemps. Mon amie m'a préparé un lit et laissé quelques petits mots pour les choses pratiques, d'autres pour me faire sourire. On est bien d'accord que c'est du temporaire, juste en attendant. En attendant quoi ? Que je sache répondre à cette question.

Alors je suis là, de retour parmi les miens, c'est officiel. Pleinement en prise avec le quotidien, concernée par tout ce que l'on nomme monde. Il me faudra sans doute du temps pour croire à nouveau à cette connexion en continu, mais je vais m'accrocher. Je vais plonger la tête dans la vie, la vraie. Il est trop tard pour me retourner

PRIX HORS CONCOURS

2022

et trop tôt pour un nouveau départ. Ici, il y a du pain sur la planche, du bon pain de mon pays qui n'a pas son égal. Du bon pain sur une bonne planche en bois, solide et durable. Auprès des miens, je serai quelqu'un de bien. Et toi, tu ne m'as pas attendue pour te sauver.

Pendant longtemps les forêts étaient loin, loin de nos plaines jaunes et de nos vacances bleues ; sans l'ombre d'un bois sinon ceux des histoires du soir, avec des enfants perdus et des animaux qui parlent. La belette, souviens-toi, la belette qui riait fort et qui perdait le fil – Eh ! La belette, arrête de bayer aux corneilles, le danger rôde, les humains sont là ! – Elle agaçait maman, la belette, avec sa voix si haut perchée.

De temps en temps, les forêts débarquaient quand même dans la rubrique *faits divers* du journal local. Samedi, Madame R. faisait son jogging hebdomadaire dans le bois de S., mais elle n'est jamais revenue ; la jeune femme promenait son chien comme tous les soirs, mais autour de minuit, on a vu l'animal rentrer seul ; l'adolescente venait d'avoir son bac, elle a disparu sans raison.

Pendant longtemps les forêts étaient loin ou bien c'était nous qui les tenions à distance ; il y avait là un potentiel de disparition dont il fallait se garder pour préserver la vie tranquille, la seule qui valait.

Puis j'ai reconnu tes yeux sur une photo, au milieu d'une page web. Dans la fente d'une cagoule : tes grands yeux bleu clair, ceux de maman, ceux de mamie et des générations de femmes avant elles. Le bleu des sœurs aînées. Encadré de tissu noir, notre blason de famille crève l'écran. Je me demande quel objectif tu fixes avec une telle détermination. Sans doute y a-t-il, face à toi, quelqu'un qui le sait. J'ai envoyé l'article à maman. Objet : Ta fille.

On y parle de votre occupation des lieux. Grâce à vous, le déboisement a bien ralenti ; votre mode de vie et vos méthodes suscitent des réactions très clivées dans les environs, mais vous trouvez quand même de nombreux soutiens.

Une autre photo, celle d'un vaste *no man's land*, illustre l'exploitation minière qui sévit autour de votre camp ; la légende dit que 90 % de la forêt a été rasée par la Firme au cours des trente dernières années. L'article énonce une série de termes techniques impressionnants : couche sédimentaire, extraction du lignite, pelle hydraulique, roue à godets. J'imagine des personnes sur le chantier qui égrènent ces mots sans les entendre, comme un vocabulaire quotidien depuis longtemps intégré ; peut-être est-ce votre cas aussi ?

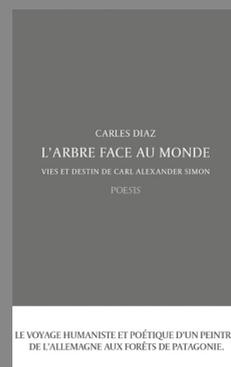
Je ne crois pas t'avoir jamais entendu dire lignite. Ni mine à ciel ouvert. Ni mort-terrain. D'ailleurs, si c'était le cas, je l'aurais sans doute compris en un mot : *mortterrain*. Et tu m'aurais expliqué dans ton langage,

ce langage bien à toi que je saisissais pourtant, que le mort-terrain, c'est cette immense surface de terre que les humains laissent à l'abandon après que leurs ogres-machines l'ont creusée, fouillée de fond en comble, pillée jusqu'au dernier caillou. Oui, aurais-tu ajouté, les humains font ça : ils volent toutes les ressources d'une terre et la laissent éventrée, les tripes minérales à l'air, dessinant son propre cimetière. J'aurais alors entendu la mort dans le mot composé, et dans ton âme de grande sœur déjà trop éprouvée.

L'article raconte aussi le revirement récent. Avec courage et obstination, des naturalistes ont prouvé l'existence d'animaux rares parmi les arbres encore debout. À coups de noms latins, de relevés d'empreintes et d'expertises de laboratoire, ces personnes ont fait basculer le destin de votre bout de terre lors du procès. La Firme doit vous laisser tranquilles désormais. Plus de repérages, plus d'incursions, plus d'abattage. Vous faites partie des espèces protégées.

L'Arbre face au monde — Vies et destin de Carl Alexander Simon

par Carles Diaz



POESIS

LE LIVRE

Carl Alexander Simon est un peintre allemand du XIX^e siècle, exilé au Chili en 1850. Dans ce journal imaginaire, le peintre confie ses doutes, ses espoirs, ses réflexions sur la peinture, la nature et la liberté à conquérir pour trouver sa propre voie.

LA MAISON D'ÉDITION

Le thème central des éditions Poesis est la relation poétique avec le monde. Le terme latin *Poesis* exprime le désir de se tourner vers les origines de la poésie, au-delà de tout genre littéraire. Leur anthologie-manifeste « Habiter poétiquement le monde » a reçu un brillant accueil public et médiatique.

L'AUTEUR

Poète franco-chilien né en 1978 à Santiago du Chili, Carles Diaz est également historien de l'art. *L'Arbre face au monde* est le second volume d'une trilogie débutée par *La Vénus encordée* (Poesis, 2019).

Parution mars 2022
208 pages - 18 euros
ISBN : 9782492239021

Les éditions Poesis sont autodiffusées
et distribuées par Pollen.

Frédéric Brun
3, quai Voltaire 75007 Paris
contact@poesis-editions.fr

Le peintre Carl Alexander Simon s'interroge pour trouver sa voie et sa liberté en tant qu'artiste et humaniste.

EXTRAIT

Faire la connaissance de celui qui deviendrait mon maître et mon ami fut le privilège du jeune homme que j'étais alors. Sans que jamais notre différence d'âge ne se fît sentir, nous allions avoir d'interminables et ardentes conversations où sa maturité d'homme de confiance et de sérieux universaliste se mêlerait à mon innocence juvénile et mes rêves obstinés.

PRIX HORS CONCOURS

Pénétrer dans son atelier me donna le sentiment d'entrer dans l'intimité de sa création, car je découvris un lieu vivant et vibrant, dans lequel différentes personnes travaillaient et partageaient un même objectif, tant sur le plan pictural que moral. Je me souviens de ce premier jour, à mon arrivée à l'atelier ; mon maître disposait des draperies autour de son modèle. La figure du jeune homme se présentait dépouillée de tout ornement, dans son extrême nudité, celle de l'origine. Il était debout et se tenait appuyé sur un long bâton. Un premier dessin de modèle vivant allait devenir avec la peinture un personnage de la mythologie grecque, Charon, le batelier qui faisait traverser le fleuve des Enfers aux morts. Un jeune assistant s'occupait d'arranger les deux pans de rideaux disposés en arrière-plan afin d'orienter les effets de lumière que le maître voulait donner à son tableau. Mes yeux flânaient entre les différents décors, bibelots, plâtres, ustensiles. Il régnait un silence affairé qui était celui d'un travail multiple et concentré. Comment ne pas voir le sens que la réalité de cet univers exprimait ? L'atelier, comme tant d'institutions, a un côté fabriqué, artificiel et certes convenu, mais ses caractéristiques essentielles sont à chercher et à observer ailleurs. La fascination que les œuvres exercent sur l'homme le remet sans nul doute à sa place. Cette perception aiguë accomplit une sorte de miracle qui est celui du réveil, du frisson, du duel entre l'indifférence extrêmement forte et impitoyable, qui entraîne sur son terrain le dédain, l'ignorance et l'abdication, et la curiosité, qui ne désire qu'une seule chose : encourager la connaissance, qu'elle considère comme sa propre vie, sa soif, son honneur.

2022

Peter von Cornelius disait souvent que l'ignorance est la cause de la plupart des maux. De même qu'il faut maîtriser le geste pour apprendre le dessin et réussir le fusain à main levée, il est également nécessaire de faire fructifier la connaissance et l'intelligence pour discerner, pour que la part des choses se fasse au quotidien, pour distinguer le juste de l'injuste, le vrai du faux, l'essentiel du superflu. Afin d'étancher sa soif d'absolu, la connaissance nous lie sans nous enchaîner et nous ouvre généreusement à une réalité supérieure, celle de l'univers entier. En cela, toute œuvre de l'esprit et toute création doivent être le fruit d'une profonde humilité.

Ainsi animée par une brûlante quête de sens, inévitable, ma vie ne me semblait plus être constituée d'instantanés séparés les uns des autres ; elle se montrait dorénavant pleine, attachante et aimable. Ce que je mettais en œuvre chaque jour dans mes compositions, dans l'observation des académiques, à travers mes choix, c'était aussi l'effort de construire mon existence dans le temps, comme on bâtit un château fort sur son site. Je parvenais ainsi à me fixer un projet, et à faire en sorte que la conduite de mon existence répondît à ce cadre que j'avais souhaité et défini pour moi.

Au bout de quelques mois, il me semble avoir senti que mon cœur était enfin devenu une fenêtre ouverte sur le monde. Cette sensation est difficile à exprimer, mais je le compris lors de l'exposition annuelle, et quand, de manière inattendue, mes sens sortirent de l'obscurité pour entrer en communion avec la musique. Mon cœur était ravi, mon corps entier pris en otage par la sensation que produisait cette alchimie. La musique exaltait en moi une émotion saisissante, frappante qui, bien plus que m'émouvoir, me bouleversait. Assis derrière les autorités, anonyme parmi mes semblables, retenant mes larmes, j'écoutais cette pièce sublime de Beethoven, issue du *Concerto pour piano n° 5, 2^e mouvement*, « *Adagio un poco mosso* ». Et je me demandais comment on pouvait ressentir une telle empathie et parvenir à créer une relation si intime avec une œuvre, en projetant une émotion qui nous prédispose à deviner et à creuser la complexité d'une réflexion esthétique.

La difficulté de cette réflexion reflétait pour nous, artistes, une ouverture à la vie intérieure. Cela dans une ambiance conviviale et complice, qui célébrait la profondeur correspondant aux toiles que nous cherchions à créer, à la manière de travailler et de réfléchir de notre maître d'atelier.

Ainsi, je constatais que, pour reprendre une phrase récurrente du maître, le rapport à l'art est toujours le fruit d'un cheminement, d'un héritage, d'une transmission ou d'une rencontre. Il façonne une pensée qui aide à agir au quotidien, à vivre et à travailler sur le long terme, à développer et à améliorer l'âme humaine.

Hanté par la couleur et par toute forme de résurrection du passé, Peter von Cornelius s'efforce encore aujourd'hui de mettre le visible au service de l'invisible. Ses fresques et ses toiles touchent au charme et au piège de l'énigme, lui-même étant sans le savoir un « interprète constellé » servant de tremplin au mystère. Ici, dans cet univers, nulle mièvrerie, fatuité, ni pathos.

J'aime me souvenir avec prédilection de sa fresque mettant en scène Dante, puis de son travail sur la *Chanson des Nibelungen*. D'instinct, il y a chez lui l'expression de l'espace, des variations d'intensité, car il entre lui aussi dans ses tableaux. Il ne le fait pas avec la séduction du charme facile mais par l'instrument acharné des pinceaux et des couleurs, par l'intermédiaire d'un sens aigu, visionnaire d'absolu.

C'est cela le trait de caractère que l'on retrouve chez les grands artistes, toutes époques confondues : le sens de l'observation, puis la connaissance qui intervient lorsque celle-ci s'assume sans supposer aucune loi, aucune morale. Durant cet acte de perception, toute sensation, toute impression, toute expérience devient créatrice. J'appelle cette faculté l'observation profane : celle de reconnaître la couleur, la lumière et la cohésion de l'être avec son environnement.

Peter von Cornelius, Maître justement renommé, avait pour habitude de travailler plusieurs toiles à la fois. Il poursuivait son œuvre, patient, comme guidé par le rêve possible entre l'absence et la présence. Dans mes souvenirs, tout semblait être édifié par la fermeté des lignes et des volumes prompts à signifier le mouvement. Il était un homme au cœur bon, pratiquant la discrétion et le désintéret de toute banale querelle, de toute vulgaire mondanité. Guetteur silencieux, il aimait passer inaperçu en évitant les bavardages et le déballage inepte des prouesses, des médailles et des lauriers. Le maître disait que, dans la vie, il est impératif d'agir avec empathie et de servir ; que le savoir, comme toute autre chose qui s'apprend, commence par l'amour et se projette par l'expérience. Il s'agit d'aimer et de servir, car ces deux forces ensemble permettent à l'homme de trouver son chemin les yeux fermés.

L'Ulysse

par Olga Voscannelli



SANS CRISPATION

LE LIVRE

Engagée depuis des années dans une périlleuse traversée du corps, Olga, transgenre sexagénaire, se prépare pour un ultime voyage, celui du retour, de la réconciliation avec soi. Pour l'y aider, *l'Ulysse*, de Joyce. Un nom qui fait frémir et abolit les distances entre les genres.

LA MAISON D'ÉDITION

Les éditions Sans crispation, créées en 2012, ont pour défi de faire découvrir des auteur·ices qui ont du tempérament et proposent des univers personnels, grâce à trois collections : « Coup de poing » dédiée au roman et à la fiction, « Amuse-bec » à la nouvelle et « Les utopiques » à la poésie.

L'AUTRICE

Olga Voscannelli écrit depuis le jardin « pistilentiel », dont chacun apprécie les charmes sauf durant les mois d'hiver, quand le climat est rude et que le gel imprègne le sol des jours durant. Elle publie également dans des revues de création littéraire et graphique, telles que *Dissonances* et *Encre[s]*.

Parution février 2022
104 pages - 13 euros
ISBN : 9782493535023

Les éditions Sans crispation sont
autodiffusées et autodistribuées.

Philippe Sarr
52, rue Bagot 22000 Saint-Brieuc
sanscrispation.editions@gmail.com

Devant son miroir, un matin de février, Olga prend conscience de certains changements, de ce corps laissant apparaître les stigmates du vieillissement.

EXTRAIT

PRIX HORS CONCOURS

2022

Entre le pouce et l'index, je tenais le manche rose et blanc du Bic, et je m'étais alors demandée si je tiendrais ainsi son homologue orange, standard, historique, masculin. Doucement, je portais la lame encore fourrée de poils sur l'arête de ma mâchoire, contre laquelle, là non plus, je ne peux rien, et je passais et repassais à fleur, frôlant, comme à faire semblant, comme 1882 fois avant je l'avais pourtant passée, comme personne ne compte, sinon quelqu'un dans mon genre, de mon genre, du temps où je ne m'appelais pas Jacky comme dans la chanson de Brel, mais... autrement. Rien d'extraordinaire en soi ; cela arrive à tous ceux qui, avant moi ou à ma suite, ont un jour embarqué pour la plus longue, la plus trouble et la plus périlleuse des traversées. Oui, dans le nouvel ordre des choses, cela m'arrivait parfois de rejouer à blanc celui que j'avais tué en moi, sans jamais l'avoir totalement fait pourtant. On ne change pas son ombre. C'est pourquoi j'avais décidé de lire enfin et sérieusement Joyce, de reprendre et, cette fois, d'achever *l'Ulysse*, en acharnée, le livre aux dents, prenant les écueils du sens en pleine face, pleine gueule, j'avais bien ce courage-là, après les années de tempête que j'avais vécues. Car il y avait longtemps que mon cerveau butait contre *l'Ulysse*. Durant mes heures mortes d'hospitalisation, je m'étais jurée de m'y re-remettre, mais enfin, ma transition et son chemin de croix m'avaient comme distraite de Joyce. À présent, je sentais qu'il était plus que temps ; cela relèverait sans rire d'une question de vie ou de mort. Livraison en 48 heures chrono, donc. *l'Ulysse* parce que, après vingt-huit années sereines à m'être enfin trouvée telle que je savais être née, après les combats si ardues mais si communs qu'on en ferait aujourd'hui des romans de gare, après tout ce temps et cette remise en ordre, ou plutôt cette remise à zéro, j'avais senti ce matin-là, et avec la même violence physique que toutes celles cumulées dans mes deux premières vies, masculine puis féminine, qu'il était temps d'entamer le voyage retour. Maintenant que je me trouvais à ma véritable place anatomique, il m'appelait de nouveau et m'attirait à lui, l'homme, celui que j'avais laissé sur le rivage d'un bout de vie, même conjugale, le mâle à qui j'avais fini par ne plus rien reprocher, lui, l'innocence, le malchanceux, le petit monsieur Personne perdu *urbi et orbi*, que ma transformation avait purement abandonné à son sort en terre inconnue et à sa déréliction, sans jamais le sauver, lui, moi. Le rasoir ne rasait pas mais il fallait bien l'ouvrir ce paquet, fendre le corps du carton par la languette prévue à cet effet, une déchirure nette, un geste opératoire du bout de mes ongles grenat. Libérer *l'Ulysse*, éventer son odeur de vieux, m'en réjouir, et joindre le plaisir à la connaissance dans ce mot merveilleux de saveur qu'est le « savoir », car je savais sans même l'avoir terminé que ce livre m'emporterait là où je m'attendais pour le terminus de mes jours, quitte à tout reprendre des épreuves, les revivre toutes, alourdies de la fatigue des ans, et à bien plus de la moitié de

ma vie. Oui, une énergie dantesque montait et confirmait non pas ma résolution, mais ma nature, ma destination. Il ne m'attendait plus, mais j'allais tout de même le rejoindre, celui que, désormais et plus authentiquement un jour prochain, j'appelais ce doux matin de mai, à blanc devant mon miroir de salle de bains, et le plus vite possible. Je l'espérais revenu à lui, au regard du temps restant, celui que je choisirais, jusqu'à son nom. Moi, l'*Ulysse*. Qu'allais-je oser là ? Un repentir, une lubie, un égarement de plus ? Non. Seulement, je savais on ne pouvait plus clairement que, si je n'étais pas née en conformité avec mon genre masculin, du poupon gras à l'adolescent sportif, jusqu'au jeune mari soucieux, et que ma transition avait rétabli comme ma légitimité à exister, je devrais cependant terminer mes jours en réconciliation complète avec moi-même, et cette paix ne pourrait pas se gagner au manque, ni dans le déni de celui que je n'avais pas su être. Parce qu'il avait bien existé, même en négatif, même erroné, et il existait toujours dans la femme que j'avais choisi d'être, intégralement épanouie. Pendant vingt-huit ans, j'avais mené cette vie féminine dans un anonymat quasi total dans ma nouvelle identité provinciale de traductrice recluse, mais il était temps, non pas de redevenir un homme, mais simplement de le devenir, mon bouquin à la main, comme un serment, l'ultime accomplissement de soi m'apparaissant être celui de la conquête véritable de l'autre soi en soi, cet autre soi commun à tous qu'on sacrifie le plus souvent. Mais moi qui avais déjà tant perdu et renoncé, au prix d'une vie sociale et affective minuscules, je me devais bien ce voyage-là, si aventureux soit-il. Il y avait quelque chose d'une réparation, presque amoureuse, à vouloir terminer nos jours pleinement réunis, lui et moi, lui en moi : l'*Ulysse*. Par chance, si cela pouvait encore s'appeler ainsi, j'étais une trans de l'ancienne génération, une pionnière presque, et d'abord sans tout ce lexique pointu dont on assomme le monde aujourd'hui : « réassignation sexuelle », « dysphorie de genre », « anti-androgène », « *Sex Reassignment Surgery* », « *Facial Feminisation Surgery* »... Les cases, aussi précises soient-elles, m'ont toujours paru des défaites, et des prisons. Une trans archaïque, plus encore à l'époque rat de laboratoire que mes semblables, plus charcutée malgré mon extrême économie en la matière, plus chahutée aux dosages approximatifs d'œstrogènes... une autre histoire. Plus encore, en vingt-huit années, j'avais réussi à atteindre un état de parfaite invisibilité, le vieillissement offrant dans ses faillites la meilleure des chirurgies. Pas d'amis de mon « genre », pas beaucoup d'amis en vérité, mon caniche, ma retraite en vue : juste une vieille, une pauvre petite vieille. Quelques rumeurs anciennes avaient parcouru la ville ; on avait jασé un temps, supputé, après mon installation en 1991, puis on s'était rendu à ce que, n'ayant finalement rien à opposer à mes manières bien discrètes et convenables de dame doucement déclinante, bientôt équipée d'un de ces chiens si cohérents, on avait laissé courir le vent, presque à l'oublier, presque. « Viens là, toi ! » Toi, c'était mon caniche gris, un chien de récupération que je n'avais jamais nommé, une femelle pourtant, elle aussi charcutée pour des raisons qui n'appartenaient qu'à son histoire de chien. Toi, en guise d'altérité, à peine une compagnie : elle n'écoutait rien faute d'entendre assez, mais se laissait du moins tripoter lorsque

mes mains pensaient à ma place, un vrai chien de passe-temps. Toi était en boule sur mes cuisses lasses que ma robe de chambre cachait. « Ça risque de te faire un choc. Je n'ai plus autant de temps qu'à l'époque ! » Ça n'avait pris qu'une vingtaine de minutes pour me couper les ongles à ras et les passer au dissolvant. Cela n'avait l'air de rien mais, comme les mains ne s'opèrent pas, elles semblaient soudain prendre de la masse et souligner en cela plus encore la charpente de mes épaules. Je ne devenais pas seulement une femme qui se néglige un peu, mais déjà un autre corps reprenait son langage, à mon insu. J'en étais venue à sourire d'une telle pensée magique, comme on croit qu'un peu de graisse aux hanches manifestera la femme, lorsque Toi, me voyant traverser la chambre en tenue d'Ève, comme il se dit, s'était mis soudain à me grogner dessus. Sourd, mais pas aveugle, ce chien. Le voyage avait bien débuté.

Filière de femmes

par Anna Jouy



SANS ESCALE

LE LIVRE

Tout donnait à penser qu'il y avait un secret. Alors, l'autrice suit la piste des femmes, ces épouses et mères sans importance, pour lancer sa recherche de vérité. Parce que ces lignées féminines sont souvent ignorées ou négligées, elle suppose qu'elle pourra y trouver ce qu'on voulait dissimuler.

LA MAISON D'ÉDITION

Les éditions Sans escale publient des textes de littérature contemporaine, énergiques jusqu'à la polémique mais aussi des livres ardents et poétiques. Elles présentent des auteur·ices pleines de songes et de troubles, qui ont parfois dessiné, sur le coin d'un neurone, une gomme à effacer les littératures molles.

L'AUTRICE

Après des études en latin, philologie romane et littérature française à l'université de Fribourg, Anna Jouy écrit des polars, des pièces de théâtre et une comédie musicale avant de se consacrer à la poésie avec une dizaine de recueils parus entre 2009 et 2021.

Parution janvier 2022
123 pages - 13 euros
ISBN : 9782491438104

Les éditions Sans escale sont diffusées
par Cedif et distribuées par Pollen.

Valery Molet
47, rue Sadi-Carnot 93170 Bagnolet
contact.sansescale@gmail.com

La narratrice s'engage dans une recherche généalogique féminine, espérant y déceler un secret enfoui.

EXTRAIT

PRIX HORS CONCOURS

2022

Ce sont mes femmes. J'ai punaisé sur la table les photos des protagonistes de l'histoire. Comme une cartomancienne. Hyacinthe-Céline, Maria Agathe, Emma, Thérèse, Berthe, ma mère Marguerite. Une silhouette anonyme sur un cliché historique de gens du voyage, beauté furieuse ou laideron caché parmi d'autres figures. Une femme à la pose bourgeoise qui me cloue de sa bienveillance torve. La grand-mère qui ne sait pas sourire. Les tantes aux visages sans vie encore. Ma mère, surprise en plein délit de bonheur... Elles sont là agrafées dans la chair du bois de famille. Elles se taisent. Et moi je fouille leurs anciennes voix, je racle les souvenirs. La rage, la force, la vibration. Je grave leurs traits, j'épèle leur silence désormais, j'interprète les images qui sont là et toutes celles qui sont à errer dans les labyrinthes de mes mémoires. Cette lointaine ancêtre qui se fait appeler par un nom d'homme – était-elle l'aînée de sa famille, n'y avait-il que des femmes dans sa fratrie pour qu'on la désigne d'un prénom nouveau de mâle... Sa fille, qui a enserré dans ses robes et son corset de bourgeoise son malheur pour le rendre comestible. Cette grand-mère, la mienne, Emma, qui n'est plus qu'une *schnetze* de femme, un fruit séché. Et finalement les donneuses de gènes, les livreuses de cette ultime excroissance féminine, moi parmi, entourée d'elles toutes. Comme une cartomancienne, naturellement, parce qu'il faut tout extraire de l'image, de leurs postures, de leurs regards, de leur allure. Tout est crucial, du décor aux couleurs, des fragments à l'ensemble, une part de mon propre destin. Pas grand-chose, une manie, une tendance. Ou bien plus, un caractère, une configuration charnelle. Le pire ou le sublime. De chaque image, ma vie se fait toujours et encore, malgré la définitive absence de toutes ces femmes. Quand je les regarde, je vois mon enfance dedans et cette impression d'une innocence à découvert, qui essaie de se faire oublier. Mes femmes ont-elles eu ce sentiment de devoir s'effacer, d'être inacceptables... D'être plus laides qu'elles ne furent, plus vieilles, défigurées, parce qu'elles savaient déjà qu'elles ne seraient jamais elles-mêmes dans le regard des autres. Leurs âmes sont brouillées de parasites. Ces visages ont poussé au refus, grandi au repoussoir, gravés sur l'envers... Ces femmes ne sont toujours pas apparues. Personne ne les a racontées. Comme elles, je suis dans le négatif de la photo. Je vais repasser par les boyaux de la naissance. Sentir les contractions de leurs tripes, les chicanes saignantes de leur ventre. Y aller de front, la tête bélière, monter avec la sève à la pointe du feuillage. Renaître et ne rien oublier, cette fois. Je veux retirer leurs portraits. Faire un effort de lumière. Ce sont mes femmes. Ce n'est pas qu'elles m'appartiennent. Non, c'est le contraire. Je le sais d'être comme elles, de ces êtres qui sentent en eux grandir comme un nouvel organe, celui de la pérennité, celui de la lignée. Du sang qu'elles ont, de l'air qu'elles respirent, la nouvelle vie surgit totalement inscrite dans la chair.

Et c'est en elles que se dressent les arbres de famille. Leur existence toujours ne cesse de se poursuivre. Je suis comme elles, une suite, une branche, leur voyage éternel. Leur histoire me charge, leur vécu me fonde, et leur aventure m'éclaire aussi. Parce que je suis de leur sang et que je ne peux renier l'entreprise commune de nos ventres. Les femmes acceptent de se retrouver, là où les hommes acceptent de se perdre. Il faut que je retire leurs portraits. Ce sera rude car il s'est installé au long du temps, une mythologie domestique à laquelle je ne suis pas certaine de pouvoir échapper. Ces vies misérables, cette pesanteur de la pauvreté, cette crasse qu'aucune tentative de rénovation n'a réussi à purifier, la noirceur dans laquelle ces femmes ont trempé, conservent pour moi leurs séquelles repoussoirs. Tout ce que je dirai tiendra de la vérité et du mensonge. Je ne peux traduire la réalité des faits dans toute leur aridité, mais le récit peut parler des sentiments, exprimer des révoltes, exhumer le charnier des épreuves. Trouver du sens. Ce ne sont pas les actes qui comptent mais l'inouï de leur histoire. Le silence qui est à l'orée de la bouche des miens, ficelé comme une prise à la chasse aux dires, est bien plus qu'un bâillon, une boule d'étope dans la gueule : c'est un silence libre. Une nacelle trop haut perchée, sans balustres, dans un ciel irrespirable. C'est là qu'il me tient, dans un néant de charbon. Un sentiment d'instabilité, un déséquilibre... le legs de la lignée. Et j'imagine, j'imagine des choses qui n'ont sans doute jamais eu lieu. J'espère une parole qui étende l'épais où je suffoque. L'aphasie familiale s'est immiscée en moi. C'est ce monologue intérieur qui pousse à écrire, parce qu'il faut que ça sorte. Le silence inextricable à jamais, remet entre mes mains bien mieux qu'une énigme : l'amour des miens. Le secret est une tonalité de ma maison, cette même maison que mon père Armand a fermée, comme si de rien n'était, en mourant. Dans les anciennes généalogies, les histoires des femmes s'arrêtent à leur naissance. À chaque mariage en effet, elles glissent d'une lignée dans une autre. Ce qui advient dans une famille au travers de leurs vies échappe aux lectures immédiates, l'aventure du lignage privée d'une moitié de sa clarté. Pourtant nombre d'événements importants leur appartiennent dans l'histoire et en particulier les naissances d'enfants naturels, les traces d'éventuels incestes ou viols, les décès d'enfants en très bas âge... Toutes choses susceptibles de marquer l'inconscient familial, le mien également. Je sais déjà que l'essentiel, il va falloir l'excaver, l'extraire car si quelque chose devait demeurer clandestin, on l'enfouissait dans les vies de celles qui disparaissaient à peine apparues dans les documents d'archives. Je dois suivre la piste des femmes. Mettre dans ma main les osselets de ces oiselles. Ils peuvent me raconter le secret que je veux. Je ne sais encore ce que je vais soulever. Une mosaïque de souffles, des choses vaseuses. Récupérer, collecter des images, m'en satisfaire. De femmes silencieuses, mon sang en est plein. Le secret est un philtre ajouté à mon ADN, ce vécu des précédentes. Ces femmes se sont penchées sur mon berceau. L'arrière-grand-mère et son silence cuirasse ; la grand-mère et son silence tragique ; les tantes et ce silence néant, ce silence de vies construites sur le sable friable de l'affection reçue, de leurs corps obèses et infertiles ; ma mère sans voix et sang. Je suis née avec leurs traits modifiés par les liaisons, innocente de ces énigmes.

Lisez-moi !

par Magali Brioussel



SCENENT

LE LIVRE

Lisez-moi !, c'est le nom d'un étonnant carnet voyageur qui change de mains et multiplie les aventures, de l'Ouganda à l'Égypte en passant par le Mexique, l'Inde et une mystérieuse île déserte – où l'on croisera, entre autres, la fantasque Alice. Alors que ses pages se noircissent, une lente métamorphose s'opère...

LA MAISON D'ÉDITION

Les éditions Scenent sont nées en 2019 à La Garenne-Colombes. Elles ont publié huit titres dans les collections « Entre deux rendez-vous », « Matière brute » et « Initiatives » : des romans et nouvelles, en passant par des recueils de poèmes, des pièces de théâtre ou des textes de fiction.

L'AUTRICE

Née en 1984, Magali Brioussel a travaillé dans l'édition et comme traductrice, entre deux périples à travers le monde. Elle tient depuis 2017 la librairie de voyage La Géosphère, à Montpellier. Après la publication de deux recueils de contes aux éditions Flies, *Lisez-moi !* est son premier roman.

Parution novembre 2021
183 pages - 14,50 euros
ISBN : 9782956906971

Les éditions Scenent sont
autodiffusées et distribuées par
Omega Courses.

Christian Auriach
17, rue du Transvaal
92250 La Garenne-Colombes
contact@scenent.com

Après avoir été acheté par un étudiant en Ouganda, puis dérobé en Argentine, c'est par la poste que le carnet arrive maintenant au Pérou.

Connue comme le loup blanc chez les bibliophiles sud-américains, la vénérable Maria au visage parcheminé et aux cheveux blancs comme papier pousse un gros soupir, avant de poser le carnet sur une pile de livres. Une tour de livres parmi tant d'autres ici. On dirait une forêt. Ou les colonnes de monuments en construction. Ou même, une armée au garde-à-vous. Tout autour, le long des murs, les soldats de réserve. Ils se serrent les uns contre les autres. Là-haut, près d'une lampe, une maquette de voilier. Par terre, dans un coin, un vieux globe cerclé de bois.

Pour le reste, des livres, des livres et encore des livres. Ils tapissent les murs, débordent des étagères, s'éparpillent au sol, occupent tout l'espace. Certains sont même enfermés dans des vitrines, comme des prisonniers ou des animaux dangereux. Quelques-uns s'effritent. Chez beaucoup, les pages refusent de s'aligner et se cornent. Il y en a des trois fois grands comme le carnet blanc, et d'autres si petits qu'ils tiendraient dans une poche de chemise. Les gros pourraient servir de briques de maçonnerie, les minces dégagent une impression malade. La plupart semblent avoir la jaunisse. Tous portent le même genre de couverture : du cuir tanné, qui sent le vieux placard. Des tranches aux lettres dorées.

Maria s'active autour de cartons qui lui ont été apportés le jour même. Encore un décès dans les quartiers chics. Et, du même coup, une bibliothèque entière démantibulée en quelques jours, quand il aura fallu des décennies pour la constituer. « Au moins, c'est une belle mort, pour une bibliothèque », songe Maria.

Un grand gaillard aux lunettes minuscules s'avance avec un sourire affable.

« Madame Espinoza, je présume ?
 – Mmmh ? À qui ai-je l'honneur ?
 – Ector Aguilera, je suis votre nouveau comptable.
 – Vous plaisantez ? Ils les prennent au berceau, maintenant, les comptables. Nous avons rendez-vous ? Vraiment ? Eh bien voyez-vous, *niño*, cela ne m'arrange pas du tout... Ou plutôt, je vais être franche : cela ne m'intéresse pas. Je sais, je sais, vous dites tous la même chose. Que c'est nécessaire, et qu'ensuite vous vous occupez de tout... Je sais. N'empêche que j'aimerais bien, un jour, avoir affaire à un comptable qui s'intéresse aux vieux papiers plus qu'aux factures impayées. »

Sans laisser le temps à son interlocuteur d'articuler la moindre réponse, elle s'empare d'un énorme volume pour le mettre de force entre

« Tenez, celui-ci, par exemple. Quatre siècles d'âge ! Quel vin pourrait en dire autant, hein, je vous le demande ? À l'orée de sa naissance, *niño*, l'Amérique du Sud ignorait presque tout de l'imprimerie, qui commençait à se développer en Europe. Ainsi, sur les terres du Nouveau Monde, les moines – car à l'époque, seuls les moines lisaient – acheminaient les livres par caravelles, serrés dans de lourds coffres cerclés de métal. Vous ne le saviez pas, ça, n'est-ce pas ? Ce n'est certainement pas dans vos écoles de commerce qu'on vous l'apprendrait ! »

La vieille dame prend un ton grandiloquent.

« Épopées aventureuses ! Frasques incertaines ! Ils subirent des tempêtes, des naufrages, des pirates, sans oublier cette abominable humidité qui les rongeaient jusqu'aux entrailles. Une fois arrivés à bon port, ils étaient confiés aux moines, qui consacraient leurs journées à la lecture et la prière. Vous voyez cette cicatrice, *niño* ? Là, au milieu de la tranche. Elle date de cette époque. Car les moines, afin de signaler quel livre appartenait à quel monastère, apposaient au fer rouge un signe distinctif. »

Elle est intarissable. Les yeux du comptable s'écarquillent de stupeur au point de déborder des verres minuscules de ses lunettes.

« Pour autant, *niño*, d'autres ont enduré une destinée bien plus effroyable. Attaqués par les insectes, grignotés par les rongeurs, malmenés dans les déménagements, noyés dans les inondations, réduits en cendres par les incendies... Ah ! Cruelle destinée que celle de ces êtres fragiles ! Sans parler de la censure des inquisiteurs... »

Maria se tait un instant, sans pour autant laisser au jeune comptable le temps de trouver comment reprendre la parole.

« J'ai même oui-dire qu'au Mexique, lors de l'occupation napoléonienne, des soldats osèrent jeter les livres dans des flambées pour se réchauffer ! Sans même les lire ! Vous rendez-vous compte, *niño* ? En ce qui me concerne, je fais appel chaque fois que c'est nécessaire aux mains expertes d'habiles restaurateurs, capables de ravauter les papiers les plus meurtris... »

Soudain prise de pitié pour son visiteur qui ne sait plus comment se tirer de ce mauvais pas, Maria interrompt sa tirade pour lui faire visiter sa boutique. Elle n'en est que plus volubile, sans manquer de rappeler régulièrement que ses comptes seront d'autant mieux gérés si Monsieur le Comptable comprend dans les grandes lignes de quoi il retourne.

Fière et rajeunie, elle lui montre ses plus belles pièces. Un traité d'ingénierie civile qui explique comment fonctionnent les machines

à vapeur, comment sont construits les ponts, comment flottent les bateaux. Un essai sur les mœurs compliquées, voire controversées, de la faune et la flore d'Amazonie. Un manuel d'anatomie du XVIII^e siècle.

Littérature, sports, philosophie, architecture, chimie, musique, mode, mathématiques, rhétorique... Tous les sujets intéressent Maria, pourvu qu'ils figurent dans des livres de plus de cent ans. Comme un fait exprès, toutefois, la thématique comptable n'apparaît nulle part.

« Passionnant, n'est-ce pas ? Mais je vous sens morose – découragé, peut-être ? C'est vrai que vous n'aviez peut-être pas l'après-midi devant vous... Toutes mes excuses, *niño* ! Tenez, pour me faire pardonner, je vais m'assagir et écouter ce que vous avez à me dire. Mais d'abord, je vous propose un petit jeu, juste pour vous détendre. » Le jeune homme perd ses couleurs comme un érable sous une bourrasque d'hiver. Sans remarquer qu'il n'en peut plus, Maria explique : « Le jeu du dictionnaire, vous connaissez ? Je choisis au hasard un mot et vous essayez d'en deviner le sens. »

*

« Tu aurais vu sa tête, à ce blanc-bec de comptable ! Il y a fort à parier que tous nos prochains rendez-vous auront lieu par téléphone. » La voix pleine de rire, Maria s'active devant sa cafetière.

« Tu es vraiment incorrigible...
 – Moi ? Oh, Alberto, j'ai passé l'âge de m'apitoyer... Tiens, ton café. Ah ! Tu as vu ce carnet ?
 – Oui, je suis surpris de voir ça chez toi. Qu'est-ce que tu vas en faire ?
 – Rien du tout ! Si tu le veux, je te le donne. À vrai dire, j'étais sur le point de le jeter.
 – Le jeter ? À la poubelle ? Tu ferais pas ça, quand même ? »

Maria hausse les épaules.

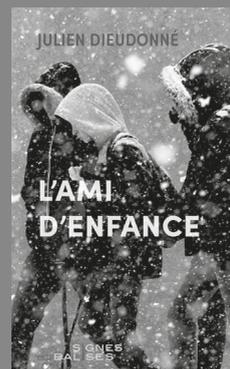
« En fait, c'est un ami argentin qui me l'a envoyé. Il voudrait que j'écrive mes mémoires.
 – Un ami argentin, tu dis ? »

Pendant qu'elle parle, l'homme feuillette le grand carnet d'avant en arrière.

« Pour tout t'avouer, j'ai eu une aventure avec lui lorsque j'étais étudiante. Depuis, il s'obstine à m'envoyer des mots doux. Il n'a pas compris qu'entre-temps, j'étais devenue une femme mariée, puis une mère de famille, et enfin une grand-mère gâteau !
 – Tu veux que je lui envoie un faire-part de décès ?
 – Alberto, ne dis pas de bêtises. Quoi qu'il en soit, tu peux le garder, vraiment. »

L'Ami d'enfance

par Julien Dieudonné



SIGNES ET BALISES

LE LIVRE

Années 1980, nord de la France. Onze moments de la vie d'un adolescent : les bandes, les jeux (encore), les filles (déjà), la musique (toujours), le cinéma (le choc de la découverte), et l'amitié. L'amitié, ce n'est jamais aussi simple qu'on le dit, mais on s'en souvient toute sa vie.

LA MAISON D'ÉDITION

Les éditions Signes et balises construisent leur catalogue de littérature française et étrangère autour des notions de transmission et de mémoire, avec quatre déclinaisons : des témoignages et récits liés à l'histoire et aux géographies, des romans et des publications d'archives.

L'AUTEUR

Julien Dieudonné, né en 1971 dans le nord de la France, enseigne la dramaturgie, écrit et met en scène pour le théâtre (*Pourquoi m'as-tu mordu l'oreille ?*, 2018) et le cinéma (*Les Enfants d'Isadora*, 2019 et *Magdala*, 2022, en collaboration avec Damien Manivel). *L'Ami d'enfance* est son premier roman.

Parution février 2022
124 pages - 15 euros
ISBN : 9782491287030

Les éditions Signes et balises sont
autodiffusées et distribuées par
La Générale Librest.

Anne-Laure Brisac
1, rue des Trois-Cornets 76730 Gueures
alb@signesetbalises.fr

À la fin de l'année scolaire, le narrateur et sa bande ont décidé d'aller faire un pique-nique dans un endroit éloigné. Cette fois, les filles aussi sont invitées.

La bière était chaude et amère, c'était un peu écœurant, mais on a tout nettoyé en un rien de temps. Émilie était assise un peu plus bas et je voyais son profil se découper dans la lumière. Je me suis allongé sur le dos. Ma tête s'est enfoncée dans les herbes et j'ai regardé le ciel et les frondaisons des arbres qui se balançaient. La lumière était devenue encore plus blanche, encore plus crue et j'ai dû plisser les paupières. Je sentais la chaleur du soleil sur mon visage et le bas de mon tee-shirt mouillé qui collait. Une légère brise agitait les poils de mes jambes nues. Personne disait plus rien, il y avait juste des rots et des gloussements et le bourdonnement des insectes dans les herbes hautes. À travers mes paupières entrouvertes, je voyais les nuages qui se dissolvaient lentement dans le bleu délavé du ciel et ils formaient des figures molles qui tournaient, se rapprochaient et se confondaient. Et puis j'ai senti quelque chose se poser doucement sur mon ventre. Une voix a chuchoté « ça te dérange pas... ? » et j'ai reconnu immédiatement la voix d'Émilie. J'ai relevé la tête et j'ai vu qu'elle s'était allongée perpendiculairement à moi et qu'elle avait appuyé sa tête sur mon ventre pour se faire un coussin. Une de ses jambes nues était repliée et, le visage incliné en arrière, elle me regardait en souriant à demi. Quelques gouttelettes d'eau perlaient encore sur l'arête de son nez. J'ai rien répondu. J'ai reposé ma tête contre le sol et j'ai essayé de bouger le moins possible et de calmer les battements de mon cœur qui s'étaient subitement accélérés. Je sentais le contact de ses cheveux et le poids de son crâne qui se soulevait légèrement à chacune de mes respirations et je me suis concentré de toutes mes forces pour pas bander trop fort.

Et puis Pierre a proposé un jeu.

Tout le monde s'est redressé sur ses genoux et sur le coup je lui en ai un peu voulu à Pierre parce que ça a cassé le moment magique avec Émilie et j'avais peur qu'Émilie voie la bosse dans mon slip. La règle du jeu c'était qu'il fallait se mettre par couple et l'un des deux devait tenir l'extrémité d'une herbe sauvage entre ses lèvres et l'autre devait attraper l'autre extrémité entre les siennes et après il fallait surtout pas que le brin d'herbe casse et il fallait que les deux se mettent à grignoter l'herbe jusqu'à ce que l'un des deux cède, et celui-là avait perdu. Comme on était six garçons et cinq filles, il y a eu un petit moment de flottement, mais Elis-Joan a dit qu'il voulait pas jouer. Il s'est levé et il est allé faire des ricochets sur le lac et je crois que ça a soulagé toutes les filles et c'est vraiment bizarre, mais Armelle et Karine se sont un peu disputées pour savoir laquelle allait être la partenaire de jeu de Méluchon. Finalement Armelle s'est mise avec Franck Watrelos et elles se sont calmées.

Je me suis mis à chercher une herbe qui puisse convenir et j'en ai trouvé une, une très longue et assez solide. J'ai senti un truc me chatouiller la joue et quand j'ai relevé la tête Émilie en tenait déjà une d'herbe entre ses doigts, c'était ça qui me chatouillait la joue. Elle m'a regardé dans les yeux en souriant et tout doucement elle a mis le brin d'herbe entre ses lèvres et elle a approché son visage du mien. J'ai attrapé l'autre extrémité et on a commencé le jeu.

On se regardait dans les yeux. J'ai découvert que dans la noisette de ses pupilles il y avait des paillettes d'or. Son visage a pris tout l'espace et tout ce qu'il y avait autour de nous a disparu et j'ai eu l'impression que j'allais entièrement me dissoudre dans ses pupilles. Nos lèvres se sont tellement rapprochées que je pouvais les sentir se frôler. On a fini par coller nos bouches l'une contre l'autre et j'ai senti la langue d'Émilie presser mes lèvres et pousser pour se frayer un passage. J'ai desserré les lèvres et sa langue est entrée dans ma bouche comme un petit animal furtif. À petits coups rétractiles, nos langues se sont touchées et à chaque contact une décharge électrique me faisait cligner les paupières. J'ai repensé à ce que Franck Watrelos m'avait expliqué une fois, que pour rouler un patin à une fille, il fallait surtout faire gaffe de tourner la langue toujours dans le même sens – il avait fait un geste en faisant tourner ses deux index l'un autour de l'autre – et j'ai d'abord essayé d'appliquer son conseil, mais ça a fait comme un combat de langues entre celle d'Émilie et la mienne et j'ai préféré renoncer à vouloir diriger quoi que ce soit. J'ai fermé les yeux. Je me suis concentré sur le contact doux et râpeux de sa langue, sur le goût de chlorophylle de sa salive et sur le papillonnement dans mon ventre et sur le voyage du brin d'herbe qui passait d'une bouche à l'autre. Émilie a détaché son visage du mien et elle a porté une main à sa bouche. Elle a tiré un bout de langue et elle a retiré le petit tas d'herbe tout machuqué. Elle le tenait entre son pouce et son index. On l'a regardé un instant et puis on s'est regardés et j'avais oublié comment un visage peut autant sourire. Elle l'a envoyé balader d'une pichenette. Elle a attrapé ma nuque d'une main et on a recommencé à s'embrasser. J'aurais voulu que ça s'arrête jamais.

- « J'ai envie de faire pipi, elle a dit Émilie.
 – Ah, d'accord... Va dans le petit bois.
 – Tu m'accompagnes ?
 – Pour quoi faire ?
 – Pour guetter. »

Les autres étaient tous très occupés avec le jeu et Elis-Joan s'était vachement éloigné pour faire ses ricochets. On est descendus tous les deux de l'autre côté de la butte et on s'est enfoncés dans les taillis du petit bois en contrebas. Je suivais Émilie et j'avais beaucoup de mal à pas fixer son cul alors je me concentrais sur sa nuque et aussi sur mes pieds parce qu'il fallait faire gaffe où on les posait entre les racines et les ronces. Il faisait plus frais dans l'ombre du bois. Le soleil perçait à travers les branchages et ça faisait comme un pelage de panthère sur

nos peaux. Émilie s'est arrêtée et elle m'a dit : « Reste là et retourne-toi. » Elle a avancé encore un peu en faisant très attention où elle posait ses pieds nus, a contourné un fouillis de ronces. Elle a tourné plusieurs fois sur elle-même et elle s'est accroupie et elle a disparu derrière les ronces. Je devinais juste le haut de son crâne. Elle a répété : « Retourne-toi ! » et cette fois je me suis retourné. J'ai essayé d'apercevoir les autres, mais on était vraiment à couvert, même en me penchant je voyais même plus le sommet de la butte à travers les branchages.

« Tu surveilles ?

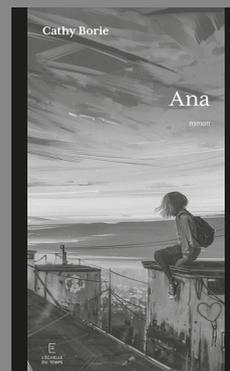
– Oui oui, t'en fais pas... ils ont même pas vu qu'on était partis. »

J'ai entendu le jet d'urine sur le sol. J'ai siffloté pour couvrir le bruit et en même temps j'essayais de sentir, mais j'ai rien senti du tout à part l'odeur de mousse du sous-bois. Je l'ai écoutée se rhabiller et puis elle est arrivée dans mon dos et elle m'a enlacé et elle a posé ses mains sur mon ventre. Je me suis retourné et on s'est embrassés longtemps. Elle a relevé mon tee-shirt et elle a caressé mon ventre du bout de ses doigts et sa main est remontée le long de mon torse et elle a effleuré ma poitrine et elle a léché à petits coups de langue un de mes tétons. J'avais des frissons et j'entendais sa respiration et la mienne et je sentais ma bite durcir. On s'est encore embrassés et sa main est redescendue jusqu'à mon bas-ventre et elle a serré mon sexe entre ses doigts à travers le tissu de mon slip et j'ai bien cru que j'allais exploser. Et puis on a entendu un bruit de pas dans les taillis. Tout s'est figé. On est restés immobiles, l'oreille aux aguets.

« C'est qui ?... j'ai réussi à demander, c'est toi Elis-Joan ? »

Ana

par Cathy Borie



TOHUBOHU

LE LIVRE

Prise dans un engrenage sidérant, Clotilde accouche en prison, sous X, d'une petite Ana. De cet abandon à la naissance, bousculée par les violences de la vie, elle finira par devenir l'héroïne de son histoire, et connaîtra peut-être l'amour.

LA MAISON D'ÉDITION

Matthieu Rondeau (TohuBohu) s'associe à Renaud Delourme (RD éditeur) pour créer une nouvelle ligne de romans en littérature générale, sous le label « L'Échelle du temps ». Ils publient des romans qui interrogent et racontent nos histoires contemporaines.

L'AUTRICE

Ana est le troisième roman publié par Cathy Borie après *Dans la chair des anges* (Carnets Nord, 2018) et *Mille jours sauvages* (La Rémanence, 2020). Elle publie également des nouvelles, des contes et des poèmes, privilégiant une approche psychologique des personnages et de leurs comportements.

Parution janvier 2022
288 pages - 18 euros
ISBN : 9782376222347

Les éditions TohuBohu sont diffusées
et distribuées par Harmonia Mundi.

Renaud Delourme
6, rue Laplace 75005 Paris
renaud.delourme@echelledutemps.fr

Inès est assistante sociale et rencontre Ana, une jeune fille qui vit dans la rue. Elle veut l'aider, mais Ana a disparu...

EXTRAIT

PRIX HORS CONCOURS

2022

Régulièrement, Robin sortait son téléphone portable et se repassait les photos des poèmes du trottoir, prises à chaque fois qu'il était passé voir Ana. Une vingtaine environ. Suffisamment pour réveiller en lui les émotions qui l'avaient traversé au moment de leur découverte, et qu'Inès avait partagées, persuadée elle aussi que cette jeune fille avait un autre destin que la rue. « Ils ont tous un autre destin que la rue, bien sûr, mais Ana, elle le crie elle-même de toutes ses forces avec ses poèmes ! Il faut qu'on l'aide. »

Comment aider quelqu'un qui a disparu ? Qui n'a laissé aucune trace ? Tous les jours, toutes les nuits, des sans-abri s'effacent, se dissolvent dans la nuit parisienne, sans qu'aucune empreinte ne subsiste, aucun souvenir. Sont-ils partis ? Morts ? Ont-ils retrouvé une famille ? Se sont-ils jetés dans la Seine ? Pour certains, on n'en saura jamais rien. Inès sait tout cela. Elle connaît même les chiffres. Comme ce savoir est dérisoire ! Inutile et vain. À la Halte, elle continue d'interroger les femmes qui ont connu ou seulement côtoyé Ana : aucune ne l'a aperçue, et ses questions se heurtent de toute façon à une indifférence avouée, chacune a bien trop à faire avec sa propre survie pour se mêler de la vie des autres.

Pourtant, un soir, juste avant qu'Inès quitte sa permanence, elle reconnaît Gracieuse qui s'avance le plus vite possible vers la Halte, un peu vacillante sur ses jambes fatiguées.

– Tu cherches toujours Ana ? balbutie-t-elle, essoufflée par l'énergie qu'elle a dépensée pour arriver avant l'heure de la fermeture.

– Oui, toujours. Pourquoi, tu as des nouvelles ? Tu veux boire quelque chose ? ajoute Inès en constatant la respiration saccadée de la vieille femme, et sans attendre de réponse elle entraîne Gracieuse vers le café au bout de l'impasse, la fait asseoir en terrasse et prend place en face d'elle, patientant pendant qu'elle reprend son souffle. Un garçon vient prendre la commande avant que Gracieuse puisse articuler un mot.

– Deux thés, s'il vous plaît, lance Inès.

Gracieuse inspire alors profondément et lâche :

– Je suis pas sûre que c'est elle, mais ça se pourrait.

– Explique-moi.

– Ils ont ramassé un corps hier sur la coulée verte.

Inès reste muette. Elle sent très nettement le sang se retirer de son visage et de ses mains. Gracieuse se tait, mais elle secoue la tête de droite à gauche, comme pour nier l'évidence. Elle reprend :

– C'était peut-être un corps en vie, les pompiers ont mis la sirène en partant. Ils l'auraient pas fait pour un cadavre, si ?

– Non, sans doute pas, murmure Inès. Mais pourquoi tu penses que ça peut être Ana ?

– Ça s'est passé juste au-dessus de Ledru-Rollin, tu m'as dit

que c'était là qu'elle faisait la manche...

Après avoir chaleureusement remercié Gracieuse et lui avoir promis de la tenir informée, Inès retourna à la Halte et se réinstalla derrière le bureau qu'elle occupait deux fois par semaine.

– Bonjour, je voudrais savoir si on vous a amené hier en fin de matinée une jeune femme trouvée sur la voie publique, dans le 12^e arrondissement, je suis assistante sociale et il est possible qu'elle fasse partie de mes usagers.

Pendant plus d'une heure, elle répéta la même phrase aux standards des services hospitaliers qu'elle cochant au fur et à mesure dans la liste posée devant elle. Si le corps trouvé était celui d'Ana, et si elle était en vie, l'hôpital qui l'aurait reçue accepterait peut-être de lui donner des renseignements. Ce fut finalement un service de La Pitié-Salpêtrière qui lui fournit un premier indice encourageant.

– Oui, on a bien eu une entrée hier qui correspond à votre description. Mais je n'ai pas le droit de vous en dire plus par téléphone, vous pouvez être n'importe qui.

– Et si je me déplace ?

– Passez demain matin. Service réanimation médicale.

– Merci, à demain.

Dès qu'elle fut rentrée chez elle, Inès appela Robin, qui décida aussitôt de l'accompagner le lendemain matin à l'hôpital.

Ils arrivèrent à l'ouverture des services administratifs, où on leur indiqua que la réanimation médicale se trouvait dans le pavillon de l'institut de cardiologie. L'hôpital formait une ville à lui tout seul. Inès et Robin y errèrent de longues minutes avant de repérer le bâtiment, puis ils attendirent encore que le chef de service consentît à les recevoir, entre deux portes, et il fallut alors qu'Inès présentât un document pour justifier sa profession avant qu'il ne daignât leur exposer au compte-gouttes quelques informations.

– Oui c'est bien une jeune femme. Je dirais même une jeune fille.

– Vous avez son identité ?

– Non.

Inès et Robin échangèrent un regard, et Robin lança :

– Même pas un prénom ?

– Non.

Inès mit une main apaisante sur l'épaule de son frère et continua, avec une douceur déterminée que Robin avait déjà vue à l'œuvre. Une machine en apparence inoffensive qui avançait sans hâte et écartait tout sur son passage.

– Et vous pouvez nous la décrire ?

– Non. Mais je peux répondre par oui ou par non aux questions que vous me poserez...

L'homme aux yeux cernés accompagna sa réponse d'un sourire, plus avenant qu'il ne l'aurait voulu. Avec un sourire encore plus grand, Inès confirma qu'elle avait compris.

– Elle est brune ?

– Oui.

– Les cheveux courts ?

- Oui.
- C'est une métisse ?
- Oui.

Robin, qui ne tenait plus en place, interrompit l'échange :

- Est-ce qu'elle a un signe particulier ?
- Tu penses à quoi ? s'étonna sa sœur.
- Un tatouage...

Inès n'avait jamais vu suffisamment longtemps Ana pour remarquer ce détail, que la jeune fille cachait le plus souvent sous ses pulls à col roulé ou ses écharpes, et elle guettait avec fébrilité la réponse du médecin.

- En effet.
- Elle en a un ? Elle a une petite salamandre noire dans le cou, juste sous l'oreille ?

L'autre acquiesça de la tête, et Robin retint avec peine un petit saut de victoire, qui lui fit plier les jambes et contracter les poings, et même (mais Inès fut la seule à le remarquer) monter les larmes aux yeux.

- C'est donc bien la jeune fille dont je m'occupe quand elle vient à la Halte, une association qui travaille avec les sans-abri et où j'effectue des permanences, débita Inès avec un sang-froid et une distance que Robin admira, une fois de plus. Vous pouvez nous dire comment elle va ?

- Elle va mieux.

Ils n'eurent pas l'autorisation de voir Ana. Cependant, Inès se montra assez convaincante pour en apprendre un peu plus du chef de service qui, de toute évidence, n'était pas indifférent à la présence rayonnante de la jeune femme ni à ses arguments (« Vous allez forcément prendre contact avec une assistante sociale quand Ana sera prête à quitter l'hôpital, et je suis là : ça vous fera gagner du temps ! »). Ana avait été découverte par un vieil homme qui promenait son chien – le hasard emprunte parfois des chemins d'une triste ironie – et qui avait aussitôt prévenu les secours, il était même resté près d'elle jusqu'à leur arrivée, ignorant si elle était vivante ou morte, mais sincèrement touché par l'existence si évidemment précaire de la jeune fille. Il avait dit aux urgentistes qui étaient intervenus que le visage qui dépassait de la couverture lui avait immédiatement évoqué celui de ces enfants morts de faim qu'on voit à la télé, et qu'il espérait qu'elle serait sauvée. Et si elle l'était aujourd'hui, c'était sans aucun doute grâce à lui. Dans le véhicule de secours, on lui avait dispensé les premiers soins : pose de perfusion, intubation et ventilation artificielle puisqu'elle était dans le coma.

Out of the blue

par Élodie Issartel



VANLOO

LE LIVRE

À 20 ans, Lucie monte à Paris. Elle travaille dans une friperie, fait une école de cinéma. Elle découvre *Out of the blue* de Dennis Hopper, veut se révolter comme Linda Manz. Sa vie devient une tragédie qu'elle voudrait grandiose. Pourtant elle ne meurt pas. Elle n'échoue pas non plus. Elle vit.

LA MAISON D'ÉDITION

Les éditions Vanloo s'occupent d'écriture. Elles exigent une littérature impolie, celle qui n'est pas lisse, celle qui est neuve et dont on dit (étonné-e) : « Elle bouge encore ! »

L'AUTRICE

Élodie Issartel vit et enseigne à Paris. Elle écrit dans des revues et dessine, expose parfois et travaille actuellement à une trilogie théâtrale. Après *Festino ! Festino !* (Léo Scheer, 2008) et *Les Acouphènes* (Le Nouvel Attila, 2017), *Out of the blue* vient clore le cycle des adolescences inquiètes.

Parution octobre 2021
156 pages - 18 euros
ISBN : 9791093160627

Les éditions Vanloo sont
autodiffusées et distribuées par
Pollen.

Philippe Hauer
5, chemin de Saint-Donat
13100 Aix-en-Provence
editions.vanloo@gmail.com

**Lucie décide de se prostituer, pour l'argent bien sûr.
Pour faire comme dans un film, surtout. Elle a tout préparé
comme il faut : premier rencard.**

Il lui a donné rendez-vous au Meurice pour boire un verre et dîner, Lucie sait qu'après elle passera à la casserole, et qu'après elle empochera 1 500 euros. Elle a peur, elle a prévenu Clément que s'il ne reçoit pas RAS toutes les heures, il devra appeler la police pour la sauver. Elle y va déguisée. La robe en velours noir que Lila n'a pas prise, des escarpins abusés, les cheveux plaqués à la garçonne, des boucles d'oreilles ethniques de toute beauté et un imperméable beige. Ultra classe, les lèvres rouges, le teint travaillé, les résilles, le string, la totale, Lucie est arrivée en taxi, le chauffeur est descendu lui ouvrir, elle se croit à Cannes ça commence bien, mais elle a peur.

Elle entre dans le bel endroit, et comme il n'est pas encore arrivé, elle a le temps de se réajuster, le teint, les lèvres, file aux toilettes, remonte, court à sa table, s'il était arrivé entre-temps, mais oui, c'est lui le petit homme rond qui lui fait un signe discret de la main, à l'autre bout de la salle. Elle arrive en chaloupant, les têtes se tournent, c'est ça, elle se croit à Cannes, mais elle a peur.

Il la regarde approcher en souriant, elle est à son goût, elle le sent. Il se lève pour l'accueillir et lui fait la bise, elle ne se formalise pas, il la trouve charmante, elle le savait, il adore... il hésite, les filles mates. Lucie comprend. Il est libanais et en voyage d'affaires, il s'ennuie le soir, vous comprenez, la présence de la beauté et de la jeunesse, c'est, il cherche le mot, savoureux. Le serveur vient installer le seau à champagne, les trucs à grignoter, Lucie se laisse porter, ce petit homme est tout simplement adorable. Elle lui raconte ses études, il lui raconte son travail, sans intérêt, mais très bien rémunéré, Lucie est parfaitement saoule quand le serveur apporte la carte, et elle choisit la première ligne sur le menu. Elle ne sait pas trop ce qu'elle a dans l'assiette, elle n'a pas écouté le laïus du serveur, mais c'est joli à regarder et pratique à manger, la viande est prédécoupée, et les légumes réduits en bouillie. L'homme est très bavard, Lucie ne l'écoute plus, elle se concentre sur la qualité de ses bouchées. Évidemment un dessert, fondant et pas trop sucré, elle lècherait bien l'assiette mais non, elle sent aussi qu'elle ne doit pas sortir fumer, qu'il se froisserait. Un alcool pour finir, d'accord, au point où elle en est, mais comment arriver à marcher sur ses talons de 12. Pas de problème, la chambre est au-dessus, et il rit. Lucie dessaoule d'un coup.

Elle file aux toilettes se ressaisir et envoyer RAS à Clément, elle a failli oublier.

Elle signalerait bien le désarroi qui l'étreint, mais à part le serveur qui lui sourit quand elle remonte dans la gueule du loup, personne d'autre que ce petit homme grisé piaffant d'impatience

devant l'ascenseur. Il est toujours temps de décliner, Rien ne t'y oblige, elle entend Cindy ricaner, Alors tu te dégonfles ? Elle peut parler, dans l'ascenseur alors qu'Adad tente un baiser maladroit dans le cou, avec ses talons, elle le dépasse d'une bonne tête, Lucie revoit la comédienne dans la chambre crasseuse où elle s'est fait embarquer par le chauffeur de taxi, repliée le pouce dans la bouche alors qu'elle aurait pu elle aussi passer à la casserole. Lucie a chaud dans sa robe, et craint de sentir mauvais. Une sueur aigre coule entre ses seins. Il y a une douche dans la chambre ? Bien sûr beauté.

Il est beaucoup moins classe d'un coup. Lucie le fusille du regard, mais cela semble l'exciter encore plus.

Mince, pourvu qu'il soit impuissant.

La chambre est somptueuse mais Lucie ne voit rien, les tapis, les rideaux à ramures, le lit paquebot, la desserte et les fleurs, rien, elle veut dormir là tout de suite, elle pèse des tonnes, et ce petit jeu ne l'amuse plus du tout. Elle se rue dans la salle de bains, j'arrive, Je vous sers un verre ? Oui, oui. Champagne ? Parfait. Elle lui claque la porte au nez. La salle de bains fait la taille de sa chambre, ça la dégoûte mais ce n'est pas le moment de la colère qui émiette, elle doit rester concentrée, compacte et professionnelle. C'est horrible ce qu'elle s'apprête à faire.

Mais non, c'est punk.

La douche lui a fait du bien, le peignoir est moelleux, Lucie le volera avant de partir. Elle envoie un selfie à Clément qui lui répond illico *Petite Pute*.

Quand elle s'assoit face à Adad, il lui demande de venir sur le sofa à côté de lui, il tapote, Là, il est autoritaire, elle est comme son chien, elle s'exécute. Elle est nue et humide sous son peignoir, elle est un pur cliché de soumission féminine, il faut qu'elle pense au fric sinon elle n'y arrivera pas. Il lui tend une coupe de champagne, Fine bulle, commente-t-il avant de l'engloutir d'un trait, et de se lever aussi sec, Mademoiselle, il l'entraîne vers le lit. Mais elle n'a pas fini son verre.

Après.

D'accord.

Le lit est monstrueux.

Les draps blancs sont monstrueux.

Ce petit homme en caleçon est monstrueux.

Lucie ferme les yeux. Ouvre le peignoir, l'entend déglutir avant de se glisser sous les draps.

Il a un corps chaud et moelleux, ses poils la font frissonner, elle se blottit contre lui, ce qu'il trouve charmant, il lui murmure Ma jolie, tendrement, Lucie en pleurerait presque. Vous pleurez ? Je vous fais mal ? Non, non, tout va bien. Elle ne sait plus trop comment ça s'est passé, ou plus exactement si cela a vraiment eu lieu, elle se

réveille au milieu de la nuit à l'autre bout du lit à cause des ronflements d'Adad. Elle se lève, il reste du champagne qu'elle verse dans sa coupe avant d'aller ouvrir la fenêtre pour s'offrir nue à Paris, au milieu de la nuit, c'est exceptionnel, et pourquoi pas une cigarette ? Elle doit attendre son réveil pour l'enveloppe et comme lui a dit qu'il se levait tôt, elle va prendre un bain avec de la mousse jusqu'au plafond.

Ça se passe bien, elle s'en inquiète, elle doit avoir eu la chance de la débutante. Elle aimerait qu'il devienne un habitué Adad avec sa petite bite qui ne mange pas de pain. Deux fois par mois, elle fait le calcul, ça couvrirait largement les frais, elle pourrait s'offrir quelques billets de train pour poster elle aussi de beaux couchers de soleil en fond de cocktails chics et hors de prix.

Elle se photographie en plongée dans la baignoire, entourée de mousse, elle envoie cette image à Boxer Blanc, le luxe la rend cruelle. De l'autre côté, Adad ronfle toujours. Ont-ils vraiment couché ensemble ? Elle n'est pas si sûre, elle a bien senti quelque chose se frayer un chemin, mais elle se souvient davantage des mots gentils, du souffle dans son cou, du ventre velu contre le sien, pas des gémissements, des accélérations, même pas sûre qu'il ait joui.

Ma jolie.
Ma perle noire.
Ma gazelle.
Tu es douce et lisse, et tu me rends fou.
Tes seins mignons.

Lucie éclate de rire, avec son accent, il est chou.
Hibou.
Caillou.
Cindy lui aurait fait les poches.
C'est dégueulasse de penser cela, elle lui coûte suffisamment cher à cet homme.

Tu penses comme une pauvre, pas comme une punk.

Lucie se fait une crête bien raide avec la mousse et se photographie debout, ruisselante alors qu'elle brandit son majeur dans le miroir. Elle envoie la photo à Clément. Qui ne répond pas, parce qu'il est cinq heures du matin, et que demain c'est lui qui fait l'ouverture.

Elle se recouche un peu humide dans le lit froid de son côté, et puis zut, elle se blottit contre papa ours, colle son pubis contre son dos et se laisse bercer par ses ronflements.

INDEX DES AUTEUR·ICES

195

- | | | | |
|-----|--------------------------|---|------------------------|
| 79 | Guillaume Aubin | <i>L'Arbre de colère</i> | La Contre Allée |
| 139 | Philippe Barth | <i>Échappée</i> | Le Lamantin |
| 119 | Yann Bécu | <i>L'Effet coccinelle</i> | Éditions HSN |
| 55 | Anton Beraber | <i>Celles d'Hébert</i> | L'Atteinte |
| 187 | Cathy Borie | <i>Ana</i> | TohuBohu |
| 91 | Julien Boutonnier | <i>Les os révent</i> | Dernier Télégramme |
| 179 | Magali Brieuessel | <i>Lisez-moi !</i> | Scenent |
| 123 | Benoît Chavaneau | <i>La Médée</i> | In Octavo |
| 83 | Fanny Chiarello | <i>Terrils tout partout</i> | Cours toujours |
| 71 | Fabrice Chillet | <i>Pyrate</i> | Bouclard |
| 43 | Paule Darmon | <i>Robert De Niro, le Mossad et moi</i> | L'Antilope |
| 167 | Carles Diaz | <i>L'Arbre face au monde –
Vies et destin de Carl Alexander Simon</i> | Poesis |
| 183 | Julien Dieudonné | <i>L'Ami d'enfance</i> | Signes et balises |
| 75 | Alexa Faucher | <i>Puisqu'on a marché sur la Lune</i> | Chèvre-feuille étoilée |
| 63 | Cécile et Julie Gaillard | <i>Une piscine à Jalalabad</i> | Avallon |
| 39 | Philippe Hebrard | <i>Love parade</i> | Antidata |
| 47 | Jérôme Hohl | <i>Sherlock Holmes et l'affaire des noyades bleues</i> | Astrid Franchet |
| 143 | Catherine Humbert | <i>En attendant l'an 2000</i> | Médiapop |
| 191 | Élodie Issartel | <i>Out of the blue</i> | Vanloo |
| 175 | Anna Jouy | <i>Filière de femmes</i> | Sans escale |
| 107 | Maxime Koulytz Thomas | <i>Paradis</i> | Fatrasies |
| 87 | Laurent LD Bonnet | <i>Le Dernier Ulysse</i> | Les Défricheurs |
| 127 | Baptiste Ledan | <i>La Vie suspendue</i> | Intervalles |
| 163 | Anouk Lejczyk | <i>Felis Silvestris</i> | Le Panseur |
| 103 | Veronika Mabardi | <i>Sauvage est celui qui se sauve</i> | Esperluète |
| 135 | Jackie Macri | <i>Une histoire calabraise</i> | Le Jasmin |
| 131 | Patricia Martel | <i>Tant qu'il y aura des vaches</i> | Jacques Flament |
| 51 | Karine Miermont | <i>Vies de forêt</i> | L'Atelier contemporain |
| 115 | Nénonon Noël Ndjékéry | <i>Il n'y a pas d'arc-en-ciel au Paradis</i> | Hélice Hélas |
| 147 | Simon Parcot | <i>Le bord du monde est vertical</i> | Le Mot et le reste |
| 159 | Anne-Sophie Plaisant | <i>Faire taire un Romain</i> | Pan |
| 67 | Pierrine Poget | <i>Warda s'en va – Carnets du Caire</i> | La Baconnière |
| 151 | Agnès Rosse | <i>Le Zoo vidé</i> | Naima |
| 111 | Madeleine Roy | <i>Entre</i> | Gorge bleue |
| 155 | Géraldine Serbourdin | <i>Blue Monday toute l'année</i> | L'Onde Théâtrale |
| 35 | Frédéric Sounac | <i>Histoire navrante de la mission Mouc-Marc</i> | Anacharsis |
| 99 | Christian Trabut | <i>Le Virus de la vie</i> | L'Échappée belle |
| 59 | Jacques-Olivier Trompas | <i>Gugubarra</i> | Au vent des îles |
| 171 | Olga Voscannelli | <i>L'Ulysse</i> | Sans crispation |
| 95 | Anne-Rebecca Willing | <i>Faut-il éteindre les néons</i> | Dynastes |

DISTRIBUTION

Vous pouvez retrouver tous ces livres en bibliothèque, mais aussi chez votre libraire ! Pour vérifier la disponibilité des titres de la sélection 2022 ou les réserver en ligne, rendez-vous sur librairiesindependantes.com

Certaines maisons d'édition sont autodistribuées. Dans la plupart des cas, il vous est également possible de commander l'ouvrage directement chez l'éditeur·ice et de le recevoir chez vous.

Pour les libraires et les bibliothécaires qui souhaitent faire découvrir les livres à leurs lecteur·ices, nous les avons classés par distributeur. N'hésitez pas à nous montrer vos tables, vitrines ou affichages avec le hashtag [#prixhorsconcours](https://twitter.com/prixhorsconcours) !

Amalia Diffusion

Antidata

Les Belles Lettres

L'Atelier contemporain

La Contre Allée

Esperluète

Intervalles

Médiapop

Dod & Cie

Cours toujours

Dernier Télégramme

Harmonia Mundi

Anacharsis

L'Antilope

Au vent des îles

La Baconnière

Éditions HSN

Le Mot et le reste

TohuBohu

Idées Livres

Le Jasmin

La Générale Librest

Signes et balises

Oméga Courses

Scenent

Pollen

Astrid Franchet

Le Panseur

Poesis

Sans escale

Vanloo

Presses du réel

Naima

Serendip

L'Atteinte

Bouclard

Hélice Hélas

Pan

La Sodis

Avallon

Soleils Diffusion

L'Échappée belle

In Octavo

Les éditions Chèvre-feuille étoilée, Les Défricheurs, Dynastes, Fatrasies, Gorge bleue, Jacques Flament, Le Lamantin, L'Onde Théâtrale et Sans crispation sont autodiffusées et autodistribuées. Vous trouverez leurs contacts dans les pages de présentation de chaque maison d'édition.

REMERCIEMENTS

La fête, enfin ! Le bruit retrouvé, un riff de guitare, plonger dans la fosse, sentir les basses vibrer le long des jambes jusqu'à la poitrine, à nouveau les odeurs, les corps moites, les phéromones, échanger des sourires, des rires, chanter à tue-tête avec des inconnues, revisiter un répertoire suranné qu'on croyait oublié. Revivre ! Respirer, largement, à pleins poumons, tout ce dont nous avons été privé·es pour savourer la chance de l'instant, la joie malgré les drames aux frontières de l'Europe, les féminicides encore décomptés, la crise sanitaire qui n'en finit pas, et savoir intimement que la vie est plus gaie avec les autres, tous·tes les autres.

Sur la piste de danse, retrouver ces ami·es qui rendent le monde plus juste ; s'embrasser comme du bon pain et se reprendre à espérer, se projeter, regarder à nouveau l'avenir avec les yeux qui scintillent. Remercier vivement les partenaires qui ont soutenu le projet de l'Académie Hors Concours depuis ses premières heures, la Sofia Action culturelle, la Région Île-de-France, la Drac Île-de-France, et l'Institut français qui jusqu'ici participait à la promotion des contenus francophones grâce à la Culturethèque.

Tout près de la scène, la tête dans les enceintes et les cheveux électriques, s'éclatent les bombes humaines qui ont le détonateur juste à côté du cœur : les fervent·es libraires, bibliothécaires, éditeur·ices, auteur·ices, les animateur·ices des Clubs et les centaines de lecteur·ices critiques et audiacieux·ses réunies dans l'Académie des lecteur·ices. Nous remercions avec passion les équipes de France Télévisions, toujours prêtes à user de la magie des ondes pour la défense du livre et de la lecture, le Syndicat de la librairie française, le réseau social de lecteur·ices Babelio, la Maison de la Poésie, la réseau Librest, les pétillantes étudiantes en édition et journalisme de l'École des métiers de l'information, mais aussi toute la merveilleuse équipe de Fontaine O Livres et le distributeur Pollen, qui nous accompagnent par leurs idées, suggestions et initiatives. Ce sont ces envies partagées qui donnent l'énergie d'avancer !

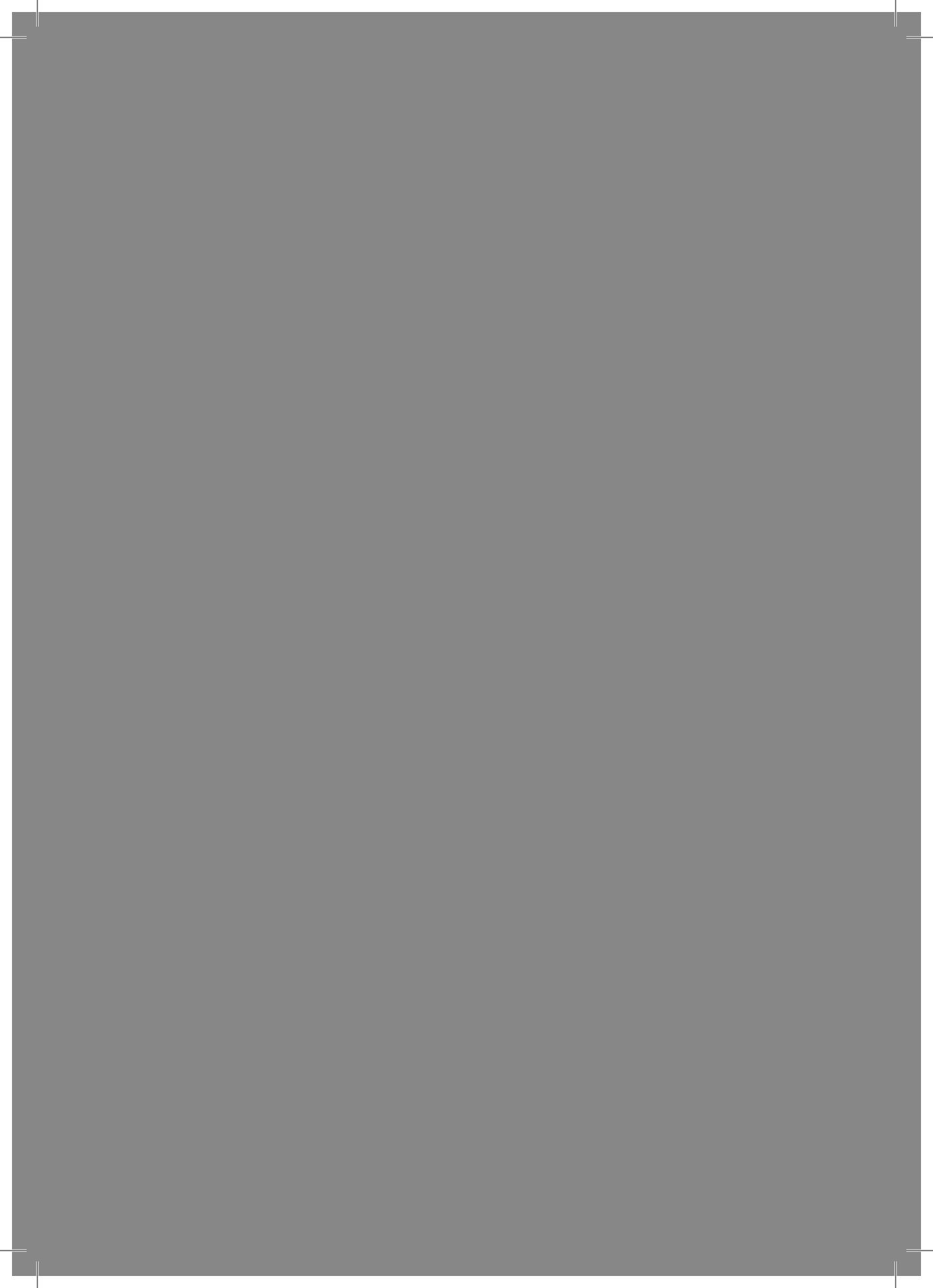
Lumières tamisées, la réalité se fait moins tangible, plus tendre, plus sensible. Les voix d'Inès de La Motte Saint-Pierre, d'Ilana Moryoussef, de David Medioni, de Stéphanie Khayat et d'Isabelle Motrot – les membres de notre jury que je remercie ici chaleureusement – résonnent avec les refrains entonnés par Aurélie Serfaty-Bercoff, attachée de presse 100% indé. S'enlacer est une connexion au monde, au vivant. Comme l'être humain, le texte pur a besoin d'un écrin que nous devons au talent – ultra orange cette année – de l'agence 34 studio,

de l'illustratrice Charlène Racoupeau-Bouttier, à l'aide indispensable d'Anne-Laure Castagnet pour l'intégration, de Sandrine Flassch pour la correction et de Julien Bézille pour la version numérique. Une spéciale ovation pour Arctic Paper qui nous fait l'honneur de continuer de soutenir l'édition indépendante malgré les pénuries éclatantes de papier, et la SCOP Laballery qui prend soin d'imprimer ces ouvrages en circuit court et dans le respect de l'environnement.

Dans la douceur de la vie retrouvée, les énergies convergent autour d'Anna Laillet et Margaux Ronin, mains habiles aux baguettes de cette merveilleuse aventure – et que j'ai à cœur de remercier ici particulièrement. Inlassablement, dans une polyphonie vertueuse, ensemble acteur·ices et lecteur·ices, nous avançons et refaisons le monde... qui décidément mérite qu'on s'y attarde.

Gaëlle Bohé





**Promoteur du prix
Hors Concours 2022**
Académie Hors Concours
Association à but non lucratif
N°W751233531

**Présidente et fondatrice de
l'Académie Hors Concours**
Gaëlle Bohé

**Comité du prix
Hors Concours 2022**
Gaëlle Bohé
Anna Laillet
Margaux Ronin

Contact
Académie Hors Concours
210, rue Saint-Maur
75010 Paris

Gaëlle Bohé
Développement
et partenariats

Nathaniel Doboïn
Trésorier

Anna Laillet
Coordination des prix

Margaux Ronin
Administratrice

→ contact@hors-concours.fr
→ www.hors-concours.fr

Crédits
Les extraits des ouvrages
cités ont été reproduits
en accord avec les éditeur·ices
et les auteur·ices participant
au prix Hors Concours.
Ils restent la propriété de
leurs auteur·ices.

Copyright Académie
Hors Concours 2022

**Conception graphique &
direction artistique**
Caroline Racoupeau &
David Robayo
34 studio
→ hello@34studio.fr
→ www.34studio.fr

Correction
Sandrine Flassch

Intégration du contenu
Anne-Laure Castagnet
Charlène Racoupeau-Bouttier

Typographies
Composé en Euclid Flex &
GT Sectra

**Papiers
Couverture**
Arctic Volume White 250g/m²

Intérieur
Imprimé sur Munken Lynx
90 g/m² fabriqué en Suède
par Arctic Paper Munkedals et
Arctic Paper Grycksbo

Poster
Arctic Volume White 90 g/m²
→ www.arcticpaper.com
info-fr@arcticpaper.com

Illustrations
Charlène Racoupeau-Bouttier

Impression et reliure
Nouvelle Imprimerie Laballery
SCOP Anonyme à capital
variable
Siret 39260754500010
APE 1812Z
N° TVA intercommunautaire
FR 50 392 607 545
Rue Louis-Blériot
BP 61 58502
Clamecy Cedex

Éditeur
Académie Hors Concours
ISBN: 97829576103-2-7
ISSN: 2553-2758

Partenaires
Arctic Paper
Babelio
EMI
Fontaine O Livres
France Télévisions
La Générale Librest
Librairies Indépendantes
Scop Laballery
La Maison de la Poésie
Pollen diffusion

L'Académie Hors Concours
bénéficie du soutien
de la Sofia, de la Région
Île-de-France et de la
DRAC Île-de-France.



PRÉFET
DE LA RÉGION
D'ÎLE DE FRANCE

Le média qui aime faire parler les livres.



France Télévisions, seul groupe audiovisuel qui valorise et soutient la littérature toute l'année avec des émissions dédiées, des partenariats avec les grands événements autour du livre et les prix littéraires France Télévisions.

● **france•tv**

Partenaires

L'Académie Hors Concours
remercie ses partenaires :

ISBN 978-2-9576103-2-7

france•tv


ARCTIC PAPER

FONTAINE O LIVRES
Le trait d'union des professionnels du livre

Laballery
Imprimeur de livres

 Babelio

 LIBRAIRIES
INDÉPENDANTES

emi...
des métiers
de l'information

Pollen...

l'alibrairie.com


Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

sofia 

 la culture avec
la copie privée

de la maison poésie
scène littéraire

 île de France

PRÉFET
DE LA RÉGION
D'ÎLE DE FRANCE



FONTAINE O LIVRES
le trait d'union des professionnels du livre

ESPACE DE COWORKING

RÉSEAU & PARTAGE

CONSEIL & FORMATION

CONTACT :
CONTACT@FONTAINEOLIVRES.COM

FONTAINE O LIVRES
13 rue de Vaucouleurs
75011 Paris
TÉL. 01 43 14 03 94
www.fontaineolivres.com



La *Société Française des Intérêts des Auteurs de l'écrit*, la Sofia gère la rémunération pour le prêt en bibliothèque et les droits numériques des livres indisponibles du XX^e siècle.

Elle gère aussi une part de la rémunération pour copie privée du livre et consacre une partie des droits perçus à l'aide à la création, à la diffusion et à la formation.

C'est à ce titre qu'elle soutient le « **la Bibliothèque Hors Concours 2022** ».

www.la-sofia.org



**CET ÉTÉ,
TROUVEZ UNE LIBRAIRIE
TOUT PRÈS DE VOUS.**



EN 1 CLIC,
900 LIBRAIRIES
ET 20 MILLIONS
DE LIVRES
À 2 PAS



LIBRAIRIESINDEPENDANTES.COM

**UNE PORTE D'ENTRÉE VERS
L'ÉDITION INDÉPENDANTE**

Un réseau social au service de la découverte de livres

Créé en 2007 par des passionnés de littérature, Babelio est le premier média dédié au livre et aux lecteurs. Chaque mois plus de 5,5 millions de visiteurs consultent le site à la recherche de leur prochaine lecture, guidés par la grande diversité de contenus disponibles : 2,7 millions de critiques et presque autant d'extraits de livres ont ainsi été publiés par les membres de la communauté, sur des livres en tous genres, du roman à la bande dessinée, de l'essai à la littérature jeunesse. Au-delà de ces recommandations librement écrites par des amateurs et professionnels du livre, Babelio propose un recensement quotidien des critiques de la presse sur les dernières publications des maisons d'édition, l'accès à des dizaines de milliers de vidéos, mais aussi des listes de livres thématiques ou des quiz pour tester ses connaissances littéraires.

Babelio est né d'un constat et d'un projet. Le constat d'abord : qui de mieux pour parler de livres que les lecteurs eux-mêmes ? Avec sa communauté de 1 300 000 lecteurs passionnés, le site est l'endroit idéal pour partager ses dernières découvertes littéraires et dénicher celles à venir. Le projet ensuite : faire d'internet un espace pour valoriser la diversité et de la richesse de la production éditoriale française. Éditeurs en tous genres, petits ou grands, doivent ainsi avoir leur place sur Babelio, dès lors qu'un internaute souhaite rendre public son avis de lecteur. A ce titre, c'est tout naturellement que nous sommes partenaires du prix Hors Concours, dont l'ambition - être une porte d'entrée vers les auteurs de l'édition indépendante - est également la nôtre.



Contact : guillaume@babelio.com - 06 60 53 74 99

Made for Artwork

Avec ses gammes Munken Design et Munken Book, Arctic Paper vous propose des papiers graphiques et bouffants qui renforcent le plaisir de lecture et offrent un toucher agréable. Le papier couché ultra mat à main Arctic Volume est complémentaire et met en valeur couleurs et photos. Contactez-nous pour tout conseil, échantillonnage ou maquette.

La bibliothèque Hors Concours 2022 est imprimée sur les papiers **Munken Lynx 90 g/m²** et **Arctic Volume White 250 g/m²**

arcticpaper.com
info-fr@arcticpaper.com
tél: 01 43 44 92 06

AV ARCTIC VOLUME

 MUNKEN

Création graphique: 34 studio
www.34studio.fr

Achévé d'imprimer en juin 2022
pour le compte de l'Académie Hors Concours
sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery
58500 Clamecy
Imprimé sur Munken Lynx 90 g/m²
Artic Volume White 250 g/m² (couverture)
Artic Volume White 90 g/m² (poster)
fabriqué en Suède par
Arctic Paper Munkedals et Arctic Paper Grycksbo

Dépôt légal: Juillet 2022
Numéro d'impression: 205193

Imprimé en France
La Nouvelle Imprimerie Laballery est titulaire
de la marque Imprim'Vert®